



HAL
open science

L'indifférente sensibilité ou l'insaisissable paysage : une perception renouvelée du paysage des cours d'eau en réponse aux enjeux de la fabrique du territoire

Adeline Champain

► To cite this version:

Adeline Champain. L'indifférente sensibilité ou l'insaisissable paysage : une perception renouvelée du paysage des cours d'eau en réponse aux enjeux de la fabrique du territoire. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04090621

HAL Id: dumas-04090621

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04090621>

Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'indifférente sensibilité ou l'insaisissable paysage

Une perception renouvelée du paysage des cours d'eau
en réponse aux enjeux de la fabrique du territoire

Adeline Champain
Mémoire de fin d'études



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'indifférente sensibilité ou l'insaisissable paysage

Une perception renouvelée du paysage des cours d'eau
en réponse aux enjeux de la fabrique du territoire

Adeline Champain
Mémoire de fin d'études

Sous la direction de Ignacio Requena Ruiz

Séminaire Climat(s)

ENSA Nantes - Master en Architecture
2021-2022

SOMMAIRE

	Préambule	7
	Introduction	11
CHAPITRE 1	Du pays au paysage, le paysage en théorie	21
Cours d'eau et paysage	L'utilisateur spectateur ou acteur?	51
CHAPITRE 2	L'être perceptif initiateur de ce paysage construit	73
Une approche expérientielle du monde	Le sensible en partage	91
CHAPITRE 3	Vers une écologie renouvelée	107
Modifier les formes de pensée par l'engagement de nos facultés sensibles	Retrouvailles avec l'ensemble du vivant	129
	Changement de paradigme dans la pratique paysagère - mener l'enquête	151
	Conclusion	203
	Annexes	211
	Bibliographie	262
	Table des figures	266
	Table des matières	270

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REMERCIEMENTS

Je remercie en premier lieu, Ignacio Requena Ruiz, mon directeur de mémoire, pour son temps et son suivi.

Je tiens à remercier les personnes que j'ai pu interroger lors de mes enquêtes, qui ont accepté de m'accorder du temps et dont les paroles et les actes ont grandement participé à la richesse de ce mémoire. Merci donc à Aldo Jimenez (TER), Bruno Garnerone (Champ libre) et Nicolas Deshais-Fernandez (NDF) ainsi qu'aux habitants de Vertou, Cathy et Sophie, avec qui j'ai pu m'entretenir.

Enfin, je finirai par dire un grand merci à tous les curieux (amis, famille, covoitureurs...) avec qui j'ai pu échanger à propos de ce sujet d'étude et qui m'ont donné leurs impressions, précieuses pour mon avancée.

PRÉAMBULE LE SENTIER DE L'EAU

Un mercredi après-midi d'Automne à Nantes, les clics répétés des touches de mon clavier d'ordinateur depuis plusieurs heures me confortent à l'idée d'aller courir un moment. La météo, bien que pluvieuse n'entrave pas mon envie de prendre l'air quelques instants. Passée le perron du 43 bis quai de Versailles, me voilà alors partie. L'esprit encore en ébullition après cette journée de travail, mon attention se porte sur cet environnement urbain quelque peu complexe, entre la circulation des voitures, les allées et venues des tramways et le passage rapide des quelques cyclistes, impatients de rentrer chez eux. Ces quelques obstacles évités et plusieurs centaines de mètres parcourus, je m'engage enfin le long de l'Erdre, sur les chemins sinueux le bordant. En un instant, me voilà coupée du monde, seule en ce jour de pluie, dans cette atmosphère de sous-bois. Mon corps complètement en éveil, je peux sentir le sol à chaque foulée, mon pieds se saisissant de sa matérialité et de sa rugosité pour avancer ; sentir la démarcation entre le revêtement enrobé des trottoirs, les parties gravillonnées et la souplesse des chemins plus ou moins boueux et tapis de feuilles par endroits. La pluie qui s'abat sur les arbres en partie dénudés, la terre, le goudron ou encore la surface de l'eau, ramène un peu plus tout ce paysage à moi. L'eau qui tombe fortement modifie ma perception des choses, étouffant les sons lointains et amplifiant dans le même temps mon environnement très proche, à l'image du léger bruit du frottement de mes semelles sur le sol mouillé ou encore le bruit de l'air entrant et sortant de mes poumons à chaque respiration. Voilà un moment maintenant que mon cerveau s'est mis en pause pour laisser mon corps

entier sentir le moment présent, dans l'effort. Alors que le sentiment profond de déconnexion m'envahit, mon regard s'échappe quelque fois au loin, permis par l'éclaircissement de la végétation. L'horizon, largement flouté par le nuage de pluie au loin laisse à peine entrevoir le pont du périphérique. Soudain, j'aperçois un couple d'oies au passage d'un ponton en bois, se laissant tranquillement bercer par le mouvement de l'eau, complètement indifférents au tumulte du temps. En un instant ma perception change, mon esprit se focalise sur ces deux êtres et je prends conscience que je ne suis pas seule. Leur simple présence m'extirpe de ma bulle et me ramène à une réalité bien plus grande. A peine un regard croisé, un bref instant d'échange et chacun d'entre nous retourne à ses occupations.

INTRODUCTION

S'émerveiller lors d'une randonnée en pleines montagnes, saisis par l'immensité et le calme du lieu ; se ressourcer lors d'une promenade le long d'une rivière au printemps ou encore exprimer clairement la beauté émanant d'une plage frappée par les vagues d'un océan tumultueux ; ces quelques exemples vous parleront sûrement. Nous avons le sentiment d'être touchés par ces « paysages ». Ils sont le fruit d'une perception, d'un sentiment soudain qui nous traverse. Pourtant, le terme « paysage » que nous employons, sans doute inconsidérément au quotidien, en le qualifiant de naturel, urbain, sonore, politique..., témoigne d'une forme de méconnaissance à son sujet. L'expérience personnelle que je viens de relater s'impose comme une des raisons qui m'ont conduites à aborder le sujet de cette première initiation à la recherche.

C'est bien le paysage qui constituera le lit de la rédaction de ce mémoire avec un intérêt particulier à celui des cours d'eau et leurs abords. L'intérêt pour cette thématique liée aux cours d'eau m'est venu en premier lieu d'un attachement personnel vis-à-vis de ces milieux. Depuis mon arrivée à Nantes en 2018, j'ai moi-même pu, par mon propre regard et mes propres expériences, les découvrir. Habitant au bord de l'Erdre, cette dernière fait partie intégrante de mon quotidien. Je peux l'apprécier chaque jour, se révélant toujours différemment au grès des saisons et des conditions climatiques changeantes. J'ai pu découvrir plus tardivement la Sèvre Nantaise et en particulier les villes de Vertou et Clisson, dans lesquelles le cours d'eau a une place centrale. Éprouver ces lieux m'a permis de me questionner sur ces derniers et sur le rapport que

nous entretenons avec eux. C'est donc en premier lieu le cadre spatio-temporel qui m'a intéressé, par mon ressenti personnel et au travers des premières lectures sur les affluents de la Loire, avant de déterminer précisément le sujet de ce mémoire.

La notion de paysage, née dans la société occidentale, au XVI^{ème} siècle, dans le domaine pictural, a longtemps été considérée par le seul prisme de la vue. Depuis quelques années, sa définition tend à être renouvelée. Notre rapport aux lieux n'est donc pas seulement fondé sur le paysage physique, contemplatif mais aussi sur le paysage ressenti, requestionnant de fait notre rapport à eux. L'approche sensible, par le prisme de l'art, n'est donc pas nouvelle mais doit être mise en perspective avec de nombreux autres enjeux, sociaux, urbains et également écologiques. Ce mémoire s'attachera donc à comprendre dans quelle mesure ces multiples enjeux peuvent-ils cohabiter.

A l'ère de l'anthropocène, la problématique écologique tient une place prédominante dans le débat public. Protéger, sauver, réglementer, limiter... en sont les maîtres mots et montrent à quel point la question écologique s'enfonce très largement dans les seules préoccupations environnementales. L'enjeu « écologique environnemental » qui ne se perçoit qu'à travers des résolutions nous touchent nous directement, humains par l'utilisation des énergies fossiles, la pollution générée ou encore la destruction d'écosystèmes met directement en cause notre système économique, mode de production et de consommation, univers technologique... Nous partageons le sentiment d'un monde qui nous échappe, d'un équilibre à

rétablir par une vraie remise en question de la place que l'Homme détient sur cette Terre. Les quelques exemples d'environnement donnés en début de cette introduction sont les premiers à faire l'objet de vives réactions de notre part lorsque l'on vient à parler d'écologie aujourd'hui. Ils sont un témoin fort d'enjeux qui touchent pourtant une bien plus grande diversité de milieux. Il y a là un attachement profond, qui nous touche en tant qu'individu.

Le sensible, qui résulte de l'expérience première que nous faisons de notre environnement est un point d'entrée, une manière de questionner les enjeux qu'on associe à ces milieux. Il est, dans la fabrique de la ville, un sujet encore à la marge, qui prend forme dans un cadre conceptuel, théorique et méthodologique en construction. Il se traduit actuellement par l'expérimentation à relativement petite échelle. Ainsi, la notion du sensible infuse tant dans le domaine de la recherche que du côté des concepteurs et peut faire émerger une nouvelle manière de fabriquer la ville par une conception sensible urbaine, plus en adéquation entre l'usager et les milieux qu'il arpente. Il sera ici question de s'attacher à une approche sensible de la conception urbaine en tentant de comprendre quels liens peuvent s'opérer entre cette approche et les enjeux écologiques contemporains. Il est toutefois bon de préciser qu'il n'est pas question pour autant, dans ce mémoire, de dresser une liste exhaustive de ces enjeux écologiques. De plus, cette étude portera sur notre rapport au paysage dans la culture occidentale, ce travail ne pouvant porter sur toutes les cultures paysagères qui existent.

En somme, le propos de cet exercice d'initiation à la recherche concerne l'étude des rapports que nous entretenons avec nos milieux de vie ; une réflexion qui s'étend au-delà de la seule considération humaine.

Pour ce faire, nous nous intéresserons à la problématique suivante :

Dans quelle mesure une reconnaissance du milieu à travers nos facultés sensibles peut-elle transformer notre approche de l'aménagement du territoire ?

Nous ferons pour cela appel à l'expérience et la connaissance d'acteurs issus de domaines variés tels que l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, l'éthologie, la philosophie, tout autant que l'expérience plus commune d'usagers sur un territoire donné, pour concrétiser cette analyse se voulant transdisciplinaire, à l'image des enjeux écologiques actuels.

Nous émettrons préalablement une série d'hypothèses dans le but de répondre à notre problématique. D'abord, nous supposerons qu'une compréhension plus fine de ce qu'est le paysage et le regard évolutif que l'on porte sur lui apparaisse comme un indicateur fort de la relation qui nous unit au monde. Ensuite, nous ferons l'hypothèse qu'une valorisation de l'expérience sensible du territoire permette de ré-envisager cette relation, individuellement et collectivement. Enfin, nous supposerons que la prise en compte du milieu amène à une considération différente de notre rapport actuel à l'écologie, au regard de ce qui la définit aujourd'hui, en interrogeant notamment ceux

qui agissent pour elle.

Pour mener à bien cette étude, nous prendrons appui sur un territoire plus spécifique qu'est celui des cours d'eau et de leurs abords. Elle se déroulera en deux temps. Il sera question d'une part de nous intéresser aux démarches employées par une partie de la profession paysagiste, qui tente de donner un autre sens à la pratique, plus en lien avec les problématiques liées au sensible. D'autre part, il m'a paru important de comprendre la portée de cette démarche de projet, encore assez peu employée dans la profession, à travers le regard des usagers eux-mêmes. L'agence Phytolab, a récemment réalisé un projet à Vertou (44), dans la périphérie Nantaise, le long de la rivière qui la traverse qu'est la Sèvre Nantaise. L'agence qui souhaite développer une approche programmatique sensorielle et empathique en laissant davantage le vivant s'exprimer, a notamment consacré une longue phase de concertation habitante et de médiation en amont du projet. Le deuxième axe sera donc consacré aux usagers ayant participé au processus de projet pour avoir un retour critique sur la démarche mise en place au regard de la perception sensible des lieux qui en a émergé.

Pour répondre à nos interrogations, nous structurerons notre propos en trois chapitres, chacun scindé en plusieurs parties. Toutefois, avant de donner le plan d'ensemble de cette étude, il me paraît important d'en expliquer son titre, car celui-ci éclaire déjà quand aux interrogations qui y sont soulevées. Ce que nous considérons être de l'ordre du paysage dans

notre utilisation commune du terme, relève d'une compréhension quelque peu brouillée de ce dernier. Il nous paraît donc dès lors important de faire émerger les ambiguïtés qu'on lui associe, source d'incompréhension, avant de rentrer plus en détail dans l'analyse. Quel serait donc un paysage pour lequel nous serions étranger ? Un paysage neutre duquel nous serions détachés ?

Le premier chapitre sera consacré au paysage en tant que représentation sensible et culturelle; image dont nous tenterons de comprendre les grandes évolutions au fil du temps, pour le cas de la culture occidentale. Le second chapitre, axé sur le paysage perceptif et partagé, s'attachera au fondement même de ces représentations. Le troisième, enfin, sera l'occasion de comprendre en quoi cela réinterroge notre posture anthropocentriste et les changements qui peuvent s'opérer alors dans la fabrique du territoire. Ce chapitre prendra en partie appui sur un travail d'enquête, mené auprès d'agences de paysagisme et auprès d'habitants ayant participé à une concertation dans le cadre d'un projet en particulier, à Vertou.

CHAPITRE 1 COURS D'EAU ET PAYSAGE

Ce chapitre fait la synthèse des relations entre les différentes définitions de la notion de paysage, ciblant particulièrement les sensibilités liées aux cours d'eau. Il s'appuie sur un travail d'état de l'art pour proposer un cadrage critique afin d'orienter le champ de recherche de ce mémoire. Il permet d'avoir un regard critique sur la littérature de paysage, très fournie dans notre culture occidentale, afin de nous questionner sur ce que nous considérons être de l'ordre du paysage et l'intérêt que nous avons à nous y intéresser dans la pratique de l'aménagement du territoire.

1 | PARTIE 1

DU PAYS AU PAYSAGE, LE PAYSAGE EN THÉORIE

Des conceptions du monde différenciées

(1)
 Augustin Berque s'est beaucoup intéressé à la culture asiatique et en particulier japonaise au cours de sa carrière. Il part pendant 7 ans au Japon dans le cadre de ses recherches en anthropologie et obtient pour cela en 2009 le grand prix de la culture asiatique de Fukuoka, en s'intéressant à la relation qu'entretiennent les humains dans cet espace géographique précis.

Les grandes explorations qui ont lieu à partir du XV^{ème} siècle et qui ont amené à la découverte de civilisations encore inconnues des occidentaux ont permis de s'ouvrir à de nouveaux territoires, de nouveaux horizons. On connaît l'impact qu'ont eut ces explorations sur les civilisations alors jugées nouvelles du point de vue de la civilisation européenne mais on s'attache moins à l'idée qu'elles ont été d'une grande importance sur le regard que nous portons depuis sur notre environnement. Le paysage naît alors, dans le même temps, se manifestant à travers la peinture, la littérature et dans notre conception de l'espace par l'intermédiaire des jardins. La notion de paysage devient une vraie idéologie en Europe et en France, forgeant un certain rapport à la nature, encore objet de discussion aujourd'hui. Cet intérêt pour le paysage est la manifestation d'une certaine conscience de notre environnement que nous catalysons en ce terme global de « paysage ». Toutefois ce fort intérêt, cette curiosité que nous avons pour notre environnement qui se manifeste par divers critères que nous détaillerons par la suite, est propre à notre civilisation et correspond à une conception du monde particulière qui est la nôtre. Il en existe ainsi de multiples, propres à chaque civilisation, en des périodes et des espaces géographiques différenciés.

L'expérience personnelle que relate Augustin Berque à propos des rizières au Japon est en cela assez marquante.¹ Il exprime l'émerveillement ressenti, lors d'un de ses voyages au Nord du Japon, en voyant le paysage qui lui faisait face. Celui-ci ne comportait

aucune rizière en raison du climat dans cette région. Les plaines immenses que parcourait alors Berque lui inspiraient une certaine mélancolie, un beau paysage selon lui. Or, cette représentation qu'il avait de ce paysage en particulier se révélait être bien différente de celle des japonais eux-mêmes. C'est bien l'immensité des plaines, entourées de montagnes qui ont marqué le philosophe au premier coup d'œil, toutefois, dans la culture japonaise, un environnement sans rizière n'est pas digne d'intérêt. Il n'est beau et ne peut être considéré comme véritable paysage que lorsqu'il est composé de rizières. Cette expérience révèle un point important qu'il est nécessaire d'aborder. Augustin Berque le dit assez justement en affirmant que « *les gens croient volontiers que tout être humain jouit de la beauté des paysages, et que la nature elle-même ne peut qu'être belle.* »¹ Le fait est que nous appartenons à une civilisation paysagère, certes, mais cela nous contraint par la même occasion à voir le monde qui nous entoure selon un point de vue et des critères qui nous sont propres. Il nous est ainsi difficile d'envisager ce même monde selon d'autres types de perceptions, d'autres critères, qui seraient différents du critère esthétique qui revêt une importance certaine pour notre civilisation. Le rapport que nous entretenons avec « la nature » est ce qui caractérise notre civilisation. Elle est en cela naturaliste puisqu'elle fait part d'une croyance en l'existence de la nature de manière générale et du fait que certaines entités évoluent indépendamment de nous, de notre volonté. Cette ontologie naturaliste comme l'exprime Philippe Descola est ainsi à distinguer d'ontologies différentes, propres à d'autres civilisations que sont les ontologies

(1) Berque Augustin, Conan Michel, Donadieu Pierre, Lassus Bernard, Roger Alain. 1994. *Cinq propositions pour une théorie du paysage. Pays, paysages.* Seyssel : Champ Vallon. p.15

(2) Quatre critères sont mis en évidence ; l'existence d'un certain langage pour signifier le « paysage » ; la présence d'une littérature qui permette de le mettre en évidence et de le décrire ; l'existence de représentation picturale du paysage ainsi que sa manifestation à travers la pratique des jardins.

animiste, totémiste et analogiste. La nôtre induit de fait un mode d'identification particulier qui se focalise sur la nature et le rapport que nous entretenons avec elle. D'autres civilisations comme l'Inde ou encore l'Islam par exemple, ont elles, appréhendé leur environnement de manière non liée à la notion de paysage qui est très lié à l'art et à la notion d'esthétisme à partir de la Renaissance et qui, il est important de le notifier, va évoluer au cours du temps. Les grandes étendues comme la montagne ou la pleine mer par exemple, ne deviennent dignes d'intérêt qu'à partir du XVIII^{ème} siècle en Europe.

Bien que le rapport que nous entretenons au paysage soit propre à chaque culture, certains critères auxquels s'est intéressé Berque permettent de mettre en évidence de manière objective la vision du monde qu'entretiennent les différentes civilisations.² La Chine dès le IV^{ème} siècle et l'Europe plus tardivement peuvent être considérées comme les deux grandes civilisations ayant une conscience de leur environnement selon les codes du paysage. Cette différenciation s'établit donc dans l'interprétation, par chaque groupe d'individus, de l'environnement dans lequel il évolue. La manière dont il le perçoit induit un certain mode de vie et à l'inverse, il interprète aussi cet environnement en fonction de ce qu'il en fait. Le regard porté par chaque groupe social est ainsi motivé différemment, ne reposant pas nécessairement sur des critères esthétiques.

Dans la civilisation chinoise, le paysage est très lié à la religion. On associe aux montagnes ou aux eaux un aspect spirituel très fort. Dans les représentations que l'on en fait, picturale en particulier, le paysage



Figure 1
Ni Zan (actif de 1301 à 1374). *Paysage de rivière avec des arbres nus*, encre sur papier, Stockholm, Östasiatiska Museet

(1)
Dans la culture chinoise, les mitates qualifient de plus petits objets que l'on dispose dans les jardins et auxquels on associe une signification précise, comme des fragments d'un paysage sacré qui appellent à l'imagination de ce dernier; des sortes de métaphores.

(2)
Mary Shelley, 1818,
Frankenstein ou le Prométhée moderne

est plus profond qu'une simple entité formelle dont on formaliserait les contours par la peinture. Il existe d'ailleurs un vocabulaire relativement fourni pour le qualifier, ce qui témoigne d'un intérêt culturel important. Que ce soit dans la littérature ou dans la peinture, c'est bel et bien l'essence même du paysage (« yi ») qui doit être véhiculée. C'est ainsi que la peinture chinoise est reconnaissable à ses grands traits jetés, laissant apparaître des blancs çà et là pour laisser place à l'imagination du spectateur dans la lecture de l'œuvre. L'usage de ces respirations est une manière de laisser le spectateur entrer de lui-même dans l'œuvre, le laisser s'égarer à sa vue et s'imaginer le paysage en question. Les représentations sont en quelque sorte plus des allusions à un grand paysage sacré qu'une représentation fidèle de ce dernier, se retrouvant même à l'échelle des jardins.¹ Le paysage serait traversé par une souffle (« qi ») qui l'anime autant qu'il anime le corps humain, faisant du paysage, un paysage vivant, organique qui résonne au-delà de ses limites physiques.

« Je me rappelle l'impression qu'avait produite en moi le spectacle du terrible glacier toujours mouvant, lorsque je l'aperçus pour la première fois. Il m'avait alors rempli de cette sublime extase qui donne à l'âme des ailes, et lui permet de prendre son essor du fond de ce monde obscur vers la lumière et la joie. Les aspects terribles et majestueux de la nature ont, en effet, toujours enveloppé mon âme d'une impression solennelle entraînant l'oubli des soucis éphémères. »²

La différence de représentation picturale du paysage dans les civilisations chinoise et européenne

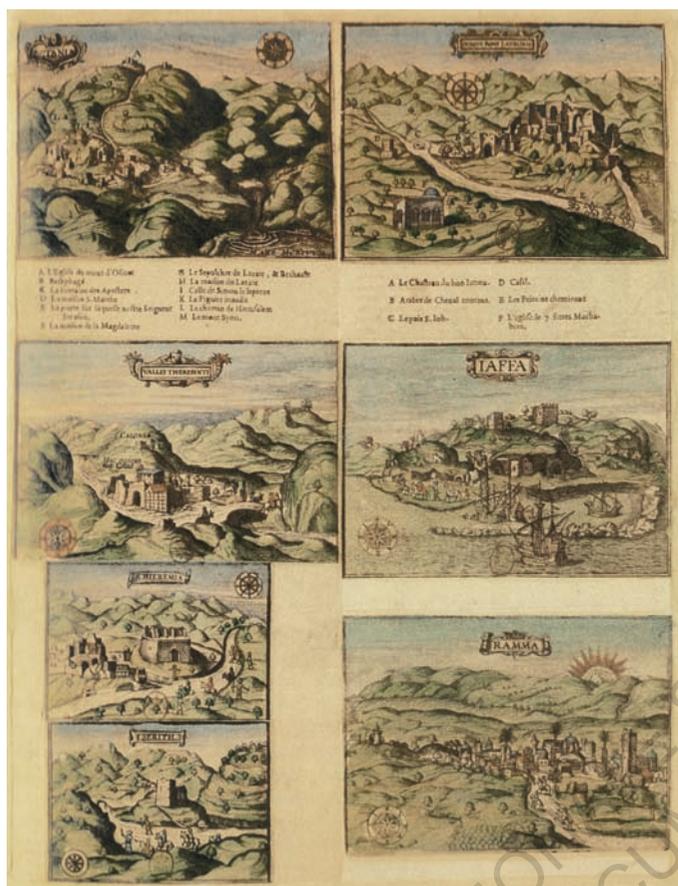


Figure 2
Lallemand de Betz Michel
Joseph Hyacinthe
Représentation de villes
du Proche et Moyen-
Orient. XVII^{ème} s (Paris,
Bibliothèque nationale)

est un marqueur fort de notre vision différenciée de ce qu'est en soit le paysage. A la différence de la peinture chinoise traditionnelle, les représentations que l'on en fait en Europe cherchent à atteindre une certaine objectivité, en étant au plus près de la réalité observée. Le regard que nous portons sur le paysage à partir du XV^{ème} siècle est indissociable de notre changement de regard sur le monde à cette même période ; un regard qui prend un certain recul sur l'objet observé, propre à la Modernité à partir de laquelle les sciences physiques vont très largement s'instaurer. C'est donc moins l'intention que la forme qui est représentée dans l'art pictural européen, auquel on donne le nom de paysage. Le paysage européen dans sa quête d'objectivité et de prise de recul sur ce que l'on observe, a d'ailleurs une visée analytique en premier lieu. Pour en revenir aux explorations menées à travers le monde, les premières représentations que l'on fait des paysages alors découverts servent à l'analyse de ces nouveaux territoires. Elles accompagnent les cartographies qui permettent de se saisir de la réalité perçue.

Un premier constat peut donc être émis. Il n'est donc pas évident d'établir une unique définition de « paysage » qui s'appliquerait à tous au vu de l'existence de civilisations plus ou moins paysagères et disposant quand c'est le cas de critères de définition propres à chacune d'entre elles. La notion est relativement complexe à appréhender puisqu'elle n'engage pas une seule manière de le voir ni de l'appréhender. Une unique réponse le concernant semble de fait être discutable.

L'attachement d'une valeur symbolique au territoire ou la naissance du paysage

Il me paraît important dorénavant et déjà de définir quelle sera la portée de la réflexion qui va suivre, ne pouvant m'attacher à toutes les cultures paysagères. L'étude qui suit portera ainsi sur la civilisation paysagère européenne pour laquelle le paysage est considéré comme « *une partie du territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations.* »¹ D'autant que ce qui est « perçu » comme l'indique la définition est à considérer dans toute sa complexité. Le paysage ne doit pas être réduit à ses formes visibles mais il est bien le produit de la perception subjective de celui qui l'observe. C'est en cela que l'étude paysagère est à différencier de la morphologie de l'environnement², n'étant pas pour autant pure invention de l'âme comme construction culturelle seule puisqu'elle se rapporte à des éléments physiques, existants. Le paysage est en ce sens un subtil mélange entre objectivité et subjectivité. Un territoire ne peut pas être « paysage » tant qu'on ne lui associe pas de valeur symbolique, ce pourquoi l'image que l'on a de tel ou tel paysage est différente d'une culture à une autre puisque chaque groupe social attache plus ou moins d'importance aux choses comme nous l'avons vu avec l'exemple des rizières au Japon. Alain Roger dit assez justement au sujet de la montagne par exemple: « *Si la Montagne et la Mer étaient naturellement belles, on se demande bien pourquoi il aurait fallu attendre le XVIII^{ème} siècle pour les juger belles...* ».³

(1)
Le paysage définit en 2000 lors de la Convention européenne du paysage

(2)
Berque Augustin, Conan Michel, Donadieu Pierre, Lassus Bernard, Roger Alain. 1994. *Cinq propositions pour une théorie du paysage.* Pays, paysages. Seyssel : Champ Vallon. p.05

(3)
Ibid. p.120

La portée symbolique renvoie donc au fait de donner une signification, une valeur aux choses. La notion est primordiale pour la suite de cette recherche puisque c'est elle qui nous détache du sentiment de neutralité face aux autres et inversement. Elle permet l'engagement du corps dans ce monde; notre engagement en tant qu'individu.

L'Homme charge son environnement de sens et projette sur lui-même et sur sa société ce qu'il y voit. C'est ainsi qu'il associe aux vastes espaces paysagés comme la montagne, un sentiment de liberté. Les premiers Hommes à l'avoir parcouru, et c'est encore le cas aujourd'hui lorsqu'on se trouve dans ce genre d'espace, ont ce sentiment partagé de liberté, probablement lié à l'immensité du paysage en question dans lequel il n'est à son échelle, qu'une puce. Cette fascination pour la grandeur de la nature se reflète alors sur l'Homme dans la société, il répercute nécessairement cette image sur sa propre condition comme possible réponse à ce qui lui échappe. On voit dans le paysage un idéal, permis par une nature, symbole de totalité, d'harmonie. C'est cette harmonie que l'on cherche à ramener à l'échelle de l'Homme grâce à l'art des jardins aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. On tente d'imiter par l'intermédiaire des jardins ce que l'on considère être la belle nature, cet ordre naturel régit par une force supérieure. La volonté est assez claire d'atteindre une certaine harmonie sociale à travers l'harmonie que l'on perçoit dans les paysages. A cette époque, en France, l'inspiration vient des utopistes anglais qui appliquent déjà leurs modèles de cité-jardins à l'image d'Ebenzer Howard ou Robert Owen et qui fascinent outre Manche. On assiste alors



Figure 3
Charles Soulier,
photographie du Mont
Blanc à la fin du XIX^{ème}
siècle, (Paris, Bibliothèque
Nationale)

(1)
Le sublime se caractérise par un double sentiment de fascination et de répulsion par le caractère dangereux de ce qui est observé. Une distinction est donc à faire entre le sublime et le beau. Le sublime n'est pas comme on pourrait s'y tromper dans son utilisation courante comme ce qui est d'une extrême beauté. La distinction se fait par celui qui les éprouvent puisque ce qui est considéré comme sublime est en réalité de l'ordre du perceptif, donc subjectif, malgré bien entendu que dans bien des cas comme dans celui de la montagne, ce sentiment sublime est partagé par le plus grand nombre. Après l'attrait pour la montagne et la mer, s'en suivront ceux pour la forêt, le marais ou encore le désert.

à un tournant dans le rapport qu'entretiennent les Hommes avec le paysage. Apparaît une forme de prise de conscience quant au respect de ce paysage à cette époque, très liée au critère esthétique; le paysage vu comme « beau paysage ».

Notre perception du paysage n'est donc pas figée dans le temps comme les notions de nature naturante et nature cultivée peuvent en partie le démontrer ou bien l'intérêt que l'on porte à partir de la fin du XVII^{ème} siècle pour le sublime alors que l'on préférerait jusque là les paysages de plaines, plus hospitalières, fertiles, auxquelles ont associé une forme de douceur.¹ En effet, naît à ce moment là une certaine fascination pour la montagne ou la pleine mer par exemple, qu'on avait tendance à rejeter jusqu'alors puisque considérées comme hostiles et stériles. Ce changement de regard se manifeste par la littérature notamment, avec Rousseau et d'autres qui véhiculent une nouvelle image de ces types de paysages en tâchant de faire diminuer la crainte qu'ils génèrent. La montagne par exemple effraie parce qu'elle est alors inconnue. Les premières conquêtes en montagne et l'arrivée de la photographie permettront d'y porter un autre regard. L'évolution de notre rapport au paysage au cours du temps est en cela un marqueur fort de situations sociales changeantes. Les transformations des sociétés ont entraîné un changement dans la relation que l'Homme entretient avec l'environnement dans lequel il évolue, la perception qu'il en a et l'image qu'il en construit. Ce constat est intéressant dans la mesure où l'on peut s'interroger quand à la conduite de pensée que doivent adopter les paysagistes pour répondre à des demandes possiblement soumises à des

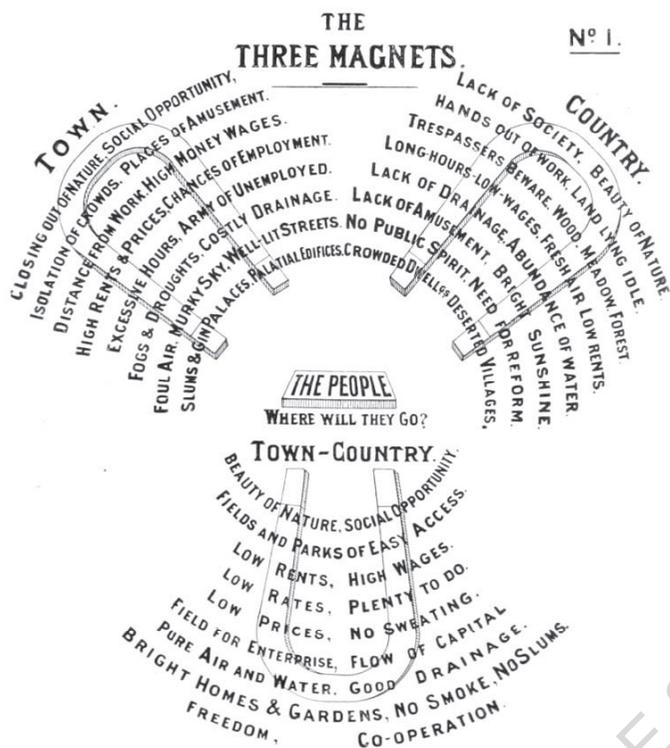


Figure 4
Ebenezer Howard,
*Diagramme des trois
aimants, 1898*

évolutions, des changements assez radicaux parfois liés aux transformations mêmes des sociétés en question. C'est en cela que le paysage apparaît être un vrai outil d'analyse plus qu'une simple entité esthétique, à laquelle nous sommes détachés. Il peut être une vraie source de connaissance sur notre société et son évolution, sur le rapport que nous entretenons avec notre monde. L'évolution des représentations du paysage dans l'art pictural est un exemple clair du changement de regard qui s'opère. La question du beau paysage où celui-ci est vu comme un idéal esthétique, est considéré comme un idéal à atteindre dans l'art mais force est de constater que cette beauté, pittoresque, romantique ou sublime est le fruit d'une perception changeante. La peinture impressionniste par exemple identifie la beauté d'un paysage à la lumière qui agit sur lui. Chateaubriand défend d'ailleurs l'idée que c'est bel et bien la lumière qui façonne le paysage dans la sensation de flou qu'elle produit sur lui, le mystère qui s'en dégage alors. Les formes ne sont plus exactement définissables, leurs contours se dissipent ce qui tend à se rapprocher un peu plus d'une certaine vérité, dont on sait alors qu'elle ne se trouve pas dans la représentation figée que l'on fait habituellement du paysage. Plus que de faire l'analyse des caractéristiques de la peinture impressionniste, ce qui nous intéresse ici c'est de voir à quel point par le flou de forme permis par la lumière changeante, les touches de couleurs et la libération du cadre, on atteste d'un autre regard sur le paysage. On ne tente plus de reproduire fidèlement ce qui est perçu dans le tableau mais plutôt de retranscrire l'atmosphère capté dans l'instant présent. Il paraît alors nécessaire pour le



Figure 5
Claude Monet, *Impression soleil levant*, 1872, huile sur toile, 50cm X 65cm, Musée Marmottan Monet, Paris

(1)
Le « paysage » est un terme qui apparaît tardivement dans notre vocabulaire. Avant le XVI^{ème} siècle, on faisait référence au « pays » qui serait aujourd'hui l'équivalent pour nous « d'environnement » autrement dit considéré pour ses seules caractéristiques physiques et ses ressources.

(2)
Alain Roger développe une théorie de la double-artialisation comme vecteur d'identification d'un paysage; l'artialisation In-situ comme manière d'introduire l'art dans un site existant (l'art des jardins par exemple); l'artialisation In-visu, qui n'est pas une modification du réel mais une modification de notre perception du réel (influence de la peinture, de la littérature...).

paysagiste d'en connaître d'avantage sur les conditions d'invention de nouveaux paysages pour mener à bien sa pratique. Michel Conan s'est penché sur la question et affirme que chaque pays¹ ne devient paysage que par la valeur symbolique qu'on lui attache au sein d'un groupe d'individus et cela pour de multiples raisons. Il peut s'agir d'un attachement à un territoire pour des raisons économiques dans le but de tirer profit de ce dernier comme pour ce qui est de l'agriculture par exemple ; l'utilité politique ou encore les rites de loisirs peuvent aussi être à l'origine d'un certain attachement au territoire. Ils sont une manière de se l'approprier, de lui donner un sens particulier. Le paysage en tant que cumul de données physiques seulement viendrait à le réduire à une simple morphologie de l'environnement. Considérer un pays comme paysage signifie qu'il y a d'une certaine manière une prise de possession du territoire en question par l'Homme, par sa culture. Pour Alain Roger, cette prise de possession est d'ordre artistique et parle même d'artialisation du regard en considérant que le paysage n'existe pas en soit. Il naît à travers les yeux de celui qui regarde.²

Vision historico-religieuse du paysage occidental

Le « paysage » se construit à travers l'art pictural du Quattrocento. C'est au Nord de l'Italie avec l'avènement de la perspective d'Alberti que le paysage pictural prend une tournure toute autre. En effet, on ne peut nier l'existence de représentations de la nature avant cela en Europe. L'Homme a très tôt su représenter les éléments qui s'offraient à lui

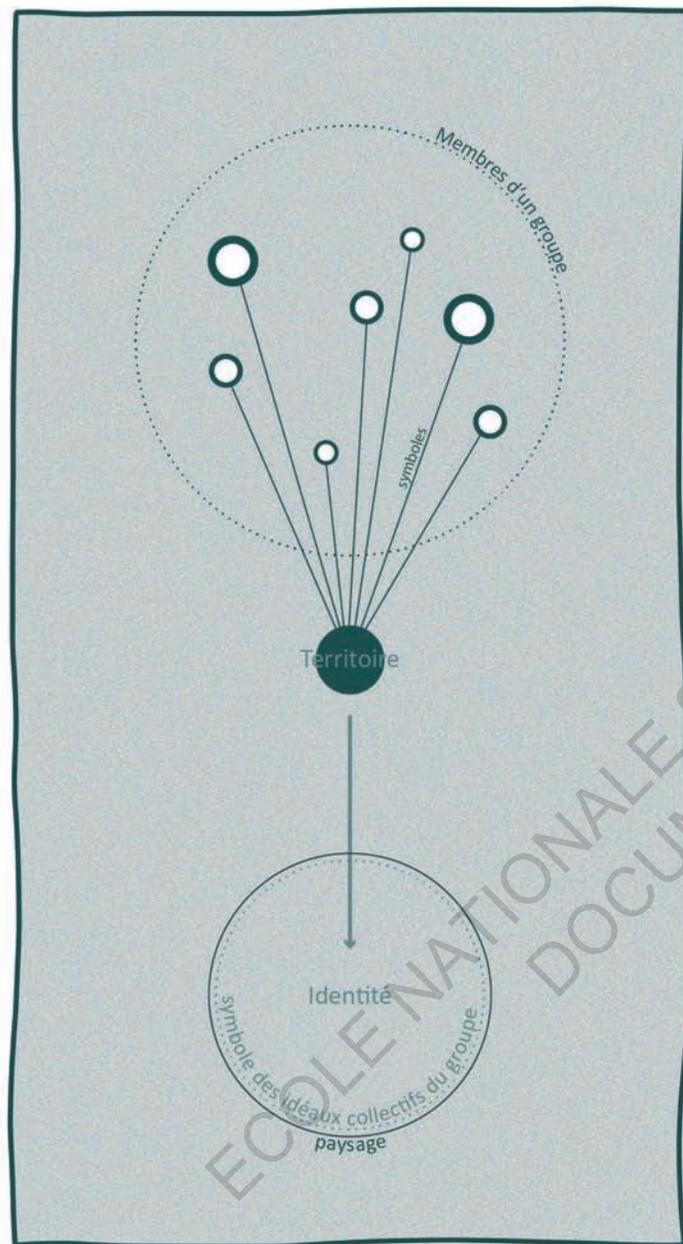


Figure 6
Valeurs symboliques
associées à un territoire

dans la nature qu'il s'agisse de minéraux, d'animaux, de végétaux comme des rochers, des arbres, des eaux, des rivières. Le changement qui s'opère avec l'apparition de la perspective réside dans la portée de ces représentations, les significations qui leurs étaient données. Tout élément représenté était auparavant à caractère religieux. Les représentations, qui n'étaient pas fidèles à la réalité, en terme de formalisme, avaient plutôt une portée symbolique et spirituelle, bouleversé par l'arrivée de la perspective. Cette dernière a d'une certaine manière permis une forme de laïcisation de la nature en rendant ses représentations plus crédibles, semblables à la réalité observée par l'œil. La notion de paysage étant assez tardive, les représentations qui sont faites de la nature avant cela, déjà visibles à la période Antique, ne sont qu'à visée décorative ou religieuse. Les motifs végétaux à l'Antiquité servaient en effet à orner les palais ou tombeaux mais ne peuvent pas être considérés comme de réels paysages, tels que nous le définissons aujourd'hui. La nature a longtemps été considérée comme création divine, pour les ressources qu'elle avait à offrir aux Hommes. Le paysage serait donc ordonné par des forces supérieures, dont la source serait Dieu, qui ne laisserait aucune place au hasard. Cette pensée a longtemps perduré et le rapport que l'on entretenait avec le paysage dans son idéalisation était en quelque sorte une manière d'accéder au divin. Les grands espaces paysagés sont alors vus comme une possible voie pour élever l'Homme et son âme, se rapprocher un peu plus de Dieu, en particulier les paysages aquatiques. C'est de fait parce que l'on s'attache à la totalité de la nature et de l'univers qu'une certaine humilité face à elle semble

s'imposer et qu'il faut parvenir à atteindre.

A partir du XVIII^{ème} siècle, une distinction s'opère entre deux manières différentes de percevoir le paysage dans son rapport à la nature. Ainsi, les images d'une nature naturante et d'une nature cultivée¹ marquent une scission parmi les scientifiques de l'époque. D'une part, le développement de la botanique, l'analyse minutieuse des végétaux et leur classification amènent à une hiérarchisation de la nature et à la découverte de lois naturelles. Par cette analyse systématique, on perçoit la nature comme extrêmement fascinante, résultant de forces supérieures. Ces lois de la nature qui sont source d'enseignement donnent alors lieu aux lois paysagistes qui déterminent le cadre d'intervention possible sur le paysage dit naturel. C'est le cas par exemple du domaine La Garenne-Lemot à Clisson.² Sa demeure et particulièrement le domaine qui l'entoure, au bord de la Sèvre Nantaise, ont été édifiés dans une recherche d'un environnement bucolique, propice à l'ouverture d'esprit et à la création.³ La présence forte d'un paysage naturel, au sein duquel s'écoule la Sèvre Nantaise, sont au cœur de cette démarche. Ce paysage, celui du cours d'eau, laisse place à tout un imaginaire, presque idéalisé. En témoignent les représentations picturales qui en sont faites (paysage vallonné aux proportions exagérées, recherche de nature en mouvement...).

Au milieu du XIX^{ème} siècle s'opère toutefois un changement dans le regard que nous portons sur le paysage, sous l'impulsion de Chateaubriand notamment. La nature est alors perçue comme catalysant l'histoire des Hommes avant toute chose. On s'intéresse plus à la culture des Hommes comme fondement du paysage,

(1)
Luginbühl Yves. 1989.
Paysages: textes et représentation du siècle des lumières à nos jours.
Paris : la Manufacture.
p.30-38

(2)
Le projet de La Garenne-Lemot intervient au XIX^{ème} siècle, après le rapatriement en France depuis l'Italie d'un grand nombre d'œuvres d'art par les frères Cacault issus des mondes diplomatique et artistique. Se développe à cette même période en France la question de rendre accessible l'art au plus grand nombre, conduisant les deux frères à mettre en place leur propre musée-école. Ils font appel au sculpteur Lemot pour réaliser le parc paysagé et promouvoir le projet auprès des artistes de l'époque.

(3)
Santrot, Marie-Hélène et Doré Thierry. 2014. A Clisson, une vie rêvée de l'Italie. 303. n°130

(page suivante) Figure 7
J.-J. de Boissieu, *La leçon de botanique*, 1805

(page suivante) Figure 8
Gabriel Thouin, *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, 1820, planche 53: fabriques pour l'ornement des jardins, (Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts)

son implication dans la formation et l'évolution de ceux-ci. Le développement de la technique prend peu à peu le pas sur la vision idéalisée que l'on avait auparavant de la nature. On abandonne la vision romantique que l'on avait du paysage au profit des lois mécaniques le régissant. Les représentations idéalisées de la Garenne-Lemot, pour reprendre ce même exemple, laissent place à des représentations plus réalistes comme celles de Gustave Courbet. Nous n'avons pas toujours porté le même intérêt pour un même environnement, d'une période à une autre de l'histoire. Il existe des codes esthétiques qui déterminent d'une certaine manière l'importance que l'on accorde à un paysage plus qu'à un autre, d'une manière plus qu'une autre. Le passage du paysage à caractère religieux au paysage construit, défini par ses lignes de fuite est un témoin fort d'une appréhension renouvelée de ce dernier.



ECOLE

SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MENT SOUMIS AU DROIT D'...

Je suis allé au fleuve...

*Je suis allé au fleuve et je l'ai senti
près de moi, autour de moi.
Les branches avaient des voix
qui ne parvenaient pas à m'atteindre.
Le courant disait
des choses que je n'ai pu saisir.
Je m'en angoissais presque.
Je voulais le comprendre.
Ressentir en lui ce que voulait dire le ciel vague et pâle
avec ses premières syllabes effilées,
mais je n'y arrivais pas.*

*Il revenait.
- Était- ce moi, celui qui revenait ? -
Dans l'angoisse vague
de me savoir seul au milieu des choses ultimes, secrètes.
D'un coup, j'ai ressenti le fleuve en moi,
courir en moi
avec ses rives frémissantes de signes,
avec ses reflets profonds à peine étoilés.
Le fleuve courait en moi avec ses méandres.
J'étais un fleuve au crépuscule,
en moi les arbres languissaient
en moi le sentier et les herbes s'exténuaient.
Un fleuve m'avait traversé, un fleuve m'avait traversé !¹*

(1)
Poème de Juan Laurentino
Ortiz, dans *l'Ange incliné*
(El angel inclinado), 1937,
traduit de l'espagnol par
Malek Abbou

Ortiz a longtemps vécu
le long du fleuve Panama
en Argentine. Le fleuve
devient son sujet de
prédilection dans ses
poèmes.

Théorie du paysage des cours d'eau permis par un imaginaire de l'eau

Pour aborder la question de l'intégration d'une perception sensible au paysage dans la pratique de l'aménagement, nous nous intéresserons pour ce faire, plus spécifiquement, aux paysages des cours d'eau. Ils font en effet l'objet d'un intérêt particulier dans l'histoire du paysage en partie lié à un imaginaire très fort, qu'on leur associe. Nous aborderons donc ici la théorie du paysage de l'eau et plus spécifiquement des cours d'eau, par l'intermédiaire de l'imaginaire lié à l'eau. Le philosophe Gaston Bachelard s'est pour cela intéressé à l'imagination produite par l'eau en tant qu'élément substantiel, ayant un pouvoir évocateur à travers sa substance, sa profondeur, plus que dans ses contours propres comme ses berges, son rivage ou encore sa surface. L'imagination liée à l'eau naît de son expérience immédiate et matérielle, en se nourrissant de l'élément palpable qu'est l'eau. Quel est donc le pouvoir évocateur de l'eau et comment se manifeste-t-il? La psychologie de l'imagination matérielle de l'eau se révèle à juste titre à travers l'expérience que l'on en fait avant même d'en être un acte conscient. C'est par cette expérience de la matière que l'Homme dissipe la distance qui le sépare des choses, lui permettant un certain attachement, une proximité que l'œil seul ne peut permettre. On peut alors se questionner quant à notre attachement aux éléments qui nous entourent, qui marquent notre esprit puisque faisant partie de notre milieu propre. Cet attachement est-il nécessairement d'ordre formel comme on peut se le figurer couramment ou peut-on

considérer que la matière aussi est une entité source d'attachement, une matière que l'on considérerait comme individu, une entité totale, au même titre qu'un objet fermé ou un être vivant? L'eau est une matière complexe qui attire la curiosité et la fascination en étant à la fois capable de se charger d'autres éléments autant qu'elle peut charger aussi les éléments en se mêlant à eux. Elle s'infiltré et se rapporte à l'intime voir même à la sensualité. L'imagination associée est de fait aussi riche et complexe que sa matérialité. En effet, elle se caractérise dans l'ambivalence d'être une substance de la vie et de la mort, évoquant parfois l'un, parfois l'autre ou bien en tant que médiateur entre la vie et la mort.

On distingue d'une part un certain imaginaire lié aux eaux jaillissantes, ruisselantes autrement dit les eaux dynamiques. Cette eau est valorisée dans l'imagination matérielle, se rapportant directement à l'intimité de l'être. On ne la pense pas en tant que surface mais dans sa profondeur. Ainsi, le reflet aquatique est puissant dans sa signification, permis par la profondeur de l'eau. L'Homme s'y perd, imagine, est transporté en un ailleurs. C'est parce que le reflet d'une eau ruisselante d'un fleuve n'est pas stable, plus ou moins mouvant, que l'image reflétée est dynamique, d'une certaine manière vivante. Elle rend possible l'imagination en nous touchant intimement. Dans le domaine de l'art, peu d'artistes se confrontent à la difficulté de représenter le reflet d'une eau mouvante, en connaissance de cause de la signification lié à cela. Claude Monet, dans son œuvre picturale *Les Nymphéas* est l'un des rares artistes à avoir osé représenter le reflet dans l'eau du ciel et de tout le paysage environnant. Le paysage prend vie à



Figure 9
Claude Monet, *Reflets
verts* (série nymphéas),
1914-1926, deux
panneaux accolés sur toile
marouflée sur le mur,
200 X 850 cm, (Paris,
musée d'Orsay)

(1)

Le mythe de Narcisse renvoie à l'amour propre de ce dernier qui se perd dans le reflet de l'eau de la fontaine qu'il regarde.

travers l'eau. Il y a là l'idée d'une nature qui s'idéalise par son reflet en donnant l'illusion de sa mobilité. Gaston Bachelard parle pour cela de narcissisme cosmique en référence au mythe de Narcisse¹. C'est le monde entier qui s'idéalise alors.

L'eau claire et printanière est synonyme de fraîcheur, de jeunesse, de renouveau. On la compare même souvent à l'enfance. Son emploi en littérature est de fait nécessairement mélioratif par les métaphores que l'on en fait. L'eau synonyme de pureté est une image puissante, très évocatrice. Il est d'ailleurs courant dans les rites, religieux ou non, de considérer l'immersion du corps humain dans l'eau comme processus de purification de son âme. C'est le cas du baptême dans la religion catholique ou encore des rites sacrés d'immersion dans le Gange par les hindous. La pratique ne se veut pas hygiénique. L'eau dynamique ne nettoie pas l'enveloppe corporelle mais l'âme, l'esprit. Le courant évacue les souillures de l'âme humaine et la purifie en s'infiltrant d'une certaine manière en elle. Le corps humain étant majoritairement composé d'eau, il y a là l'idée de ramener l'Homme à sa condition première, à sa création. Elle est le berceau de l'Homme, dans lequel il est resté immergé plusieurs mois avant de naître. C'est en cela que l'eau est souvent ramenée à la figure féminine de la mère ou de l'amante en littérature. L'eau qui nous berce, nous porte et nous ramène en cela à notre mère est d'une puissance onirique forte. Plus généralement, c'est l'eau qui est source de création du vivant, en donnant vie. Évidemment, nos connaissances scientifiques actuelles nous permettent de déterminer d'un point de vue hygiénique ce qu'est une eau pure,

une eau potable ou non. Il est toutefois important de comprendre que cette analyse résulte de l'esprit scientifique et rationnel, tardif à l'échelle de l'histoire de l'humanité et que pendant bien longtemps c'est au caractère symbolique que l'Homme s'est attaché, au sujet de l'eau et de tout autre élément qui constituait son environnement.

A cette eau jaillissante bonifiante s'oppose clairement l'eau profonde et immobile que l'on associe à la figure de la mort. Cette eau là est l'image dominante dans le travail du poète Edgar Poe. Toute eau est amenée à s'assombrir, à absorber la souffrance et conduire à la mort. Encore une fois, la matière, comme inconscient de la forme¹ est une profondeur qui nous touche à l'intérieur, qui atteint notre intimité. Un lac ensoleillé véhicule une certaine image qui se rapproche d'une certaine sérénité, permise par la lumière. Or la partie du lac, dans l'ombre des arbres qui le bordent véhicule une toute autre atmosphère. L'ombre est engloutie par l'eau et se gorge d'une noirceur inquiétante que l'on assimile fréquemment au mal, aux ténèbres. C'est bien de l'ombre dont on a peur mais dans ce cas précis, l'eau qui boit l'ombre, renforce ce sentiment. La substance amplifie l'évocation de la mort, comme si cette dernière prenait corps en elle. Les eaux immobiles évoquent de fait les morts qui reposent, dorment et ne se réveillent qu'à travers les rêves et les souvenirs. Le lac en est donc un parfait exemple. C'est ainsi que l'association « eau/ nuit » est également source de peur, au même titre que l'eau et l'ombre. La nuit pénètre la matière, toute la matière. Aucun élément ne peut y échapper, ce qui a longtemps été source de crainte, encore aujourd'hui.

(1)
Réflexion menée par
Edgard Poe, dans
Bachelard, Gaston. 2014
[1942]. L'eau et les rêves:
essai sur l'imagination
de la matière. Le livre de
poche 4160. Paris: Livre de
poche. p.63

(2)
Ibid. p.119

(3)
Caron, dans la mythologie
grecque, fils d'Érèbe et de
la nuit, était le « nocher »,
le passeur des Enfers. Son
rôle était de faire traverser
le Styx, dans sa barque,
aux âmes de tous ceux qui
avaient reçu une sépulture
et qui devaient entrer dans
le royaume des morts.
Après avoir récupéré la
pièce de monnaie dans la
bouche du défunt, Caron
le conduisait aux Enfers.
Il lui était interdit de faire
passer des vivants. Il fit un
jour passer Héraclès, ce
qui lui valut la peine d'être
enchaîné pendant un an.

La nuit qui imprègne les eaux accentue la peur, ce que Gaston Bachelard exprime justement. «*La nuit, au bord de l'étang, apporte une peur spécifique, une sorte de peur humide qui pénètre le rêveur et le fait frissonner. La nuit seule donnerait une peur moins physique. L'eau seule donnerait des hantises plus claires.* »²

L'ambivalence onirique de l'eau entre substance de la vie et de la mort est particulièrement compréhensible en tant que symbole de dernier voyage autant que de renouveau. Il n'est pas rare de voir que dans certaines cultures, plus ou moins anciennes, lors de rites funéraires, le défunt envoyé sur les flots, comme dernier voyage mais aussi comme si le défunt était remis à la mère, alors symbole de renouveau. C'est en cela que le mythe de Caron est particulièrement représentatif, en naviguant sur les eaux du Styx, menant aux Enfers, synonyme à la fois d'une vie achevée et d'un au-delà.³

La valeur symbolique attachée à ce type de paysage puise particulièrement dans l'imagination matérielle. Cela va nous amener à comprendre par quels moyens l'individu s'aventure dans cette imagination matérielle. Nous verrons que le corps physique a un grand rôle à jouer. Ce que nous appelons « valeur symbolique » peut en effet nous pousser à penser que le processus reste très ancré dans l'esprit, dans une dimension conceptuelle des choses, hors, elle se fonde dans le réel en premier lieu.

1 | PARTIE 2

L'USAGER, SPECTATEUR OU ACTEUR ?

(1)
La « contemplation » renvoie déjà en elle-même à une position extérieure, une observation ou une considération attentive et profonde permise par le regard, l'ouïe ou par une activité de l'esprit.

L'émergence du paysage à travers la contemplation

La fascination qui a longtemps perduré pour la nature, complexe, extrêmement riche et de fait pour les grands paysages naturels nous a conduit à avoir une certaine posture vis-à-vis de ces derniers, de l'ordre du contemplatif.¹ En effet, une prise de recul s'opère face à cette nature que l'on cherche à comprendre, dont on tente d'analyser la structure et le développement des organismes vivants qui la composent et une nature qui bien souvent, nous surprend.

Certains auteurs comme Alain Roger, s'attachent à dire que le paysage naturel occidental serait né de l'invention de « la fenêtre » dans le domaine de l'art. Ce cadrage aurait permis de passer du pays au paysage en miniaturisant une partie de la nature. On peut alors s'interroger quand à notre posture face au paysage. Une forme de détachement s'opère ici en appréhendant le paysage par l'intermédiaire de la fenêtre, extériorisant de fait l'utilisateur à la situation qu'il perçoit. Le paysage occidental a été marqué par différents codes esthétiques qui influencent notre perception. C'est le cas pour les paysages de l'eau et d'autres comme les déserts, les marais, notre rapport au brouillard aussi, pour lesquels notre image a beaucoup évolué. Quelques grands codes classiques sont à distinguer tels que le pittoresque, le romantique et le sublime qui correspondent à des formes de perception très spécifiques de notre environnement. Historiquement, si l'on se réfère au code esthétique du pittoresque, le paysage s'appréhende exclusivement par le regard. Il doit ainsi pouvoir être capturé dans son

entièreté pour être retranscrit en peinture. Il y a là cette volonté de capturer dans le cadre du tableau un fragment du paysage permis donc par le point de vue et le cadrage choisi. On retrouve ce grand principe dans l'art des jardins qui se manifeste par le clos. La vue est donc prédominante puisque l'œil se pose sur un objet ou une percée spécifiquement. On s'intéresse beaucoup aux espaces fluctuants, enclins à une certaine énergie, ce pourquoi les rivières et rivages sont beaucoup représentés au XVIII^{ème} siècle. Le paysage par le seul prisme du regard s'est vu modifié quelque peu avec l'arrivée de l'observation romantique. Elle renoue quand à elle avec une certaine imprégnation du corps dans le paysage puisqu'elle s'attache au sens du corps dans son environnement par l'intermédiaire du parcours. Ces deux visions ne sont pas à dissocier totalement, elles se combinent parfois mais témoignent tout de même de changement d'intérêt et de perceptions différenciées de notre monde.

Alain Corbin propose lui même une définition du paysage. « *Le paysage est manière de lire et d'analyser l'espace, de se le représenter, au besoin en dehors de la saisie sensorielle, de le schématiser afin d'offrir à l'appréciation esthétique, de le changer de signification et d'émotion. En bref, le paysage est une lecture indissociable de la personne qui contemple l'espace considéré.* »¹ Le paysage impliquant de fait nécessairement son appréciation subjective, l'objectivité vers laquelle on tend s'en détacherait. Considérer le paysage de manière contemplative est donc à questionner puisque parlant de subjectivité du paysage, de représentation personnelle, sensible, cette

(1)
Corbin Alain, Lebrun Jean.
2001. *L'homme dans le
paysage: entretien avec
Jean Lebrun.* Paris: Textuel
p.11

(2)
Tassin Jacques. 2020. *Pour
une écologie du sensible.*
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.56

action convoque l'entièreté du corps, dans ses capacités sensorielles. Se contenter de la vue peut alors être qualifié d'attitude spectatorielle dans la mesure où l'œil est le seul organe sensoriel qui n'est pas en contact direct avec les éléments, il les met à distance. Pourtant comme l'affirme Alain Corbin, « *le monde n'est assurément pas une toile de fond devant laquelle nous nous tenons.* »² Ce constat remet en question la représentation picturale en soit. Seule la vue est convoquée certes mais l'œuvre réalisée est surtout le fruit d'une première perception d'un paysage, qui n'est pas la nôtre, nous spectateurs, lorsque nous visualisons une peinture. Le tableau est déjà en soit, une image du paysage considéré. Une première signification lui a donc déjà été apportée. La visionner ensuite entraîne une seconde lecture mais cette fois-ci de l'œuvre et non du paysage. Le paysage premier est extérieur à la personne qui contemple le tableau qui ne voit en lui qu'une trace, une interprétation de ce dernier.

Alors que la perception peut changer d'une époque à une autre face à un même territoire ou l'intérêt pour différents types de paysages peut varier, le développement des techniques modernes et la recherche d'une science objective du monde ont participé à réduire notre perception de ce dernier à travers l'observation principalement. Ainsi les pratiques nouvelles et l'élaboration de nouveaux outils à l'époque moderne nous ont progressivement amené vers une prédominance du regard ; qu'il s'agisse de l'éclairage public, de l'imprimerie, de la photographie, du développement des outils numériques ensuite... L'éclairage artificiel a permis de prendre possession des espaces la nuit, en

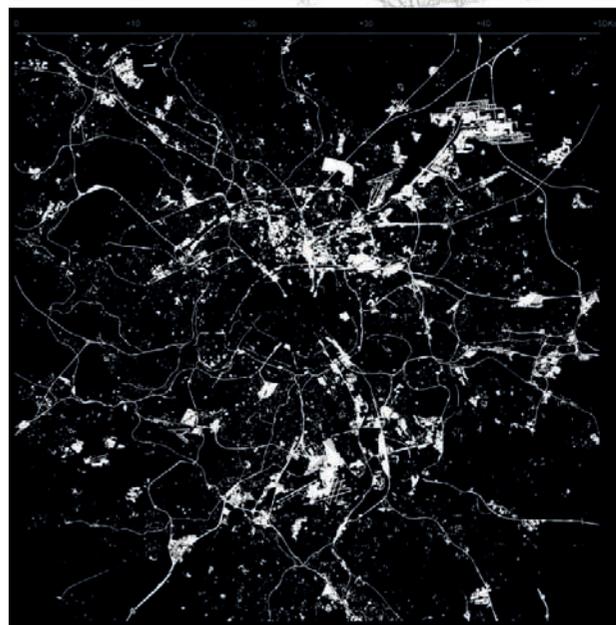


Figure 10
STUDIO 09 Bernardo
Secchi, Paola Vigano,
Etude pour le Grand Paris

(1)
A propos de la ville diffuse,
(dont cadrages et échelles
d'observation):
• Grosjean Bénédicte
(Préface de Bernardo
Secchi). 2010.
*Urbanisation sans
urbanisme – une histoire
de la « ville diffuse »*.
Editions Mardaga
• Masbouni Ariella.
2013. *Métamorphose de
l'ordinaire – Paola Vigano :*
Grand prix de l'urbanisme
2013. Editions Parenthèses

particulier la ville, en nous donnant la possibilité de nous y repérer visuellement. Avec l'imprimerie, nos communications, alors essentiellement orales, se sont vues basculées en des communications visuelles, écrites. C'est avec l'apparition de la photographie que l'œil a pu largement prendre possession de son environnement en capturant la réalité observée. Les images produites, se rapprochant de plus en plus de la réalité, l'effleurent et se confondent presque avec parfois ; une vision illusoire d'une réalité plus accessible grâce à elle, une réalité toute faite. L'évolution des outils photographiques avec l'arrivée de la photographie aérienne notamment ont marqué un tournant dans notre appréhension du territoire, se faisant désormais à très grande échelle, permettant la mise en évidence de phénomènes territoriaux complexes actuels comme c'est le cas avec l'urbanisation dispersée de la ville diffuse.¹

Regards changeants induits par le mouvement et la vitesse de lecture du paysage

La découverte de l'espace concret s'établit par le mouvement, même le plus infime qui soit. En effet, toute relation qui lie le sujet à son milieu, ne peut s'effectuer que parce que la peau touche, effleure un matériau, parce que les lèvres s'agitent pour émettre un son, parce que l'œil bouge aussi pour se fixer sur les éléments autour de lui... L'espace médial n'est ainsi fait que de mouvement; ce déplacement physique permet aussi le changement d'échelles. Le sujet peut alors prendre conscience de son milieu, de loin, convoquant l'œil par une vision élargie ou l'oreille, de près, laissant

entrevoir de nouvelles fractions du paysage, jusqu'à son appréhension tactile et tout ce qui sépare le proche du lointain, autrement dit le parcours de l'un à l'autre. C'est ce parcours, cette dynamique qui sont révélateurs d'un milieu vivant, évolutif et non pas statique, perçu d'un point de vue extérieur à lui. La marche se révèle être le médium le plus primaire qui soit dans l'histoire de l'humanité. C'est par elle que l'Homme a pu se saisir de ce monde, le transformer et s'y établir. La marche primitive, encore appelée nomadisme a avant tout été nécessaire à sa survie, lui permettant d'assouvir ses besoins primaires. Elle s'est ensuite « transformée en une forme symbolique qui a permis à l'Homme d'habiter le monde. »¹ Le mouvement du corps, la marche, peut sembler être un acte insignifiant. Or, c'est cet acte, qui fonde tout ce que nous reconnaissons aujourd'hui en tant que « milieu » et « paysage » de surcroît. La présence physique de l'Homme dans un espace et les différentes perceptions qu'il en a, par le mouvement, en sont autant de modifications, non pas physiques comme le pourrait être un aménagement urbain, mais des modifications culturelles de la signification. C'est sur cette base que dans les années 1990, le collectif d'artistes Stalker, dont fait partie Francesco Careri, s'est particulièrement intéressé à l'observation nomade de la ville, espérant amener une nouvelle lecture du territoire. L'emploi de la marche dynamise les lignes, nous fait prendre conscience de notre corps dans l'espace environnant, changeant totalement la perception de ce dernier. Le mouvement Dada au début des années 1920 par le choix de la déambulation dans l'espace urbain pour porter un nouveau regard sur la ville ou

(1)
Careri Francesco (trad. Jérôme Orsoni). 2013 [2002]. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. Editions Jacqueline Chambon

(2)
Bailly Emeline, Benoit Julie, Jacquemin Simon, Manola Théa et Paquot Thierry. 2018. *Oser la ville sensible: paysage, expérience sensible et conception urbaine*. Nantes: Cosmografia

encore bon nombre d'artistes du Land Art font de la déambulation, du mouvement du corps dans le paysage, leur préoccupation centrale. C'est le cas notamment de la célèbre intervention de Richard Long en Angleterre « A line by walking » qui se traduit par la trace que laisse l'artiste en foulant l'herbe de manière répétée. La trace est éphémère mais le geste est fort. Le paysage en est alors symboliquement transformé par la trace d'une action passée, révolue.

Si le cheminement dans l'espace permet de l'appréhender, les bouleversements qu'ont subi nos modes de déplacement nous ont permis d'appréhender autrement le paysage. Selon Thierry Paquot, le paysage a de nombreuses choses à offrir si on prend le temps de le découvrir et de le comprendre. L'accélération de notre vitesse de déplacement entraîne une perception différente du paysage. Nous le percevons évidemment toujours, mais l'augmentation de la vitesse agit comme un filtre qui ôte certains éléments; des éléments du paysage de l'ordre du détail sur lesquels l'œil ne peut se fixer à plus grande vitesse. Notre corps s'en remet alors de plus en plus à l'un de nos sens qu'est la vue, à questionner au regard de ce qu'annonce Alain Corbin au sujet des sens, nécessaires dans leur entièreté pour appréhender un paysage. C'est bien la lecture immédiate, instantanée, d'images qui est à l'œuvre. A bord d'un train, notre compréhension du paysage, limitée par nos capacités physiques est similaire à un feuilletage d'images successives; une forme de distanciation du sujet à son environnement, lui empêchant dans une certaine mesure le ressenti des choses qui l'entourent.²

Toutefois, ne peut-on pas, plutôt que de réduire



Figure 11
Richard Long, *A line made
by walking*, 1967

cela à une « mort du paysage » ou une « destruction du paysage » auxquels se livrent bon nombre de personnes qui s'attachent à cette question, émettre l'hypothèse que cette accélération, permise par le développement de la technique a permis la construction de nouveaux paysages? Ils sont en effet toujours issus d'une perception, malgré quelle soit différente. Parler de mort du paysage n'est donc pas juste dans la mesure où nous sommes continuellement en relation avec notre milieu, que nous employions la marche pour l'arpenter, que nous nous baladions à vélo ou que nous empruntions la voiture, le train ou l'avion. Selon Alain Roger, il en est de même en ce qui concerne l'apparition et le développement rapide des outils audiovisuels ou les conquêtes spatiales et sous-marines par exemple. Le développement de la technique pour ces quelques exemples nous a permis une lecture nouvelle de notre environnement et de fait l'apparition de nouveaux paysages. Cette réflexion est plus dans la tendance d'un enrichissement du paysage par de nouveaux points de vue que nous livre la technique que dans une réduction de sens du terme en lui-même. La notion de paysage évoluerait donc en s'enrichissant dans le même temps que les transformations de nos sociétés.

Sans pour autant tomber dans une réduction de sens d'un paysage qui perd de sa valeur parce que la vitesse de lecture de ce dernier augmente, il me semble important de questionner les types de perception qu'offrent ces différentes vitesses de lecture. La vitesse de la marche, tout du moins celle de la lenteur laisse peut-être plus de temps à la réflexion, à la réaction face au paysage arpenté proche; réaction qui peut de moins



Figure 12
Alison Smithson, Vue du
passager dans une Citroën
CX quittant Upper Lawn et
s'approchant du portail de
Splenders

(1)

Robert Venturi,
Denise Scott Brown,
Steven Izenour. 1972-1977.

*Learning from Las Vegas:
The forgotten symbolism
of architecture form.* MIT
Press

en moins surgir lorsque la vitesse augmente. L'apparition de la voiture par exemple a largement bouleversé notre régime de perception, transformant notre rapport à la ville et à l'architecture. Au delà de l'analyse de ces nouvelles perceptions de l'espace urbain, ces lectures changrantes font l'objet de stratégies d'intervention nouvelles pour les professionnels de l'aménagement basées sur une esthétique de l'instantané. Le cas de la ville de Las Vegas est particulièrement représentatif.¹ Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Izenour se sont pour cela intéressés à l'impact de la vitesse de déplacement, et de fait du moyen de locomotion, dans la formation de la ville et particulièrement la typologie des rues. Là où une ruelle fonctionne par proximité, stimulant tous les sens du piéton, en marchant, la rue type de Las Vegas le « Strip » favorise elle l'éloignement du sujet à l'objet de consommation pour pouvoir le percevoir, car sa vitesse et son mode de déplacement, la voiture, ne lui permet pas de remarquer un commerce traditionnel. C'est pourquoi la rue est alors bordée de panneaux publicitaires, d'objets architecturaux, de hangars décorés (ou canards) pour capter l'attention de l'automobiliste.

Le corps, interface avec le monde

Notre corps est l'outil qui nous permet de ressentir le monde. Il est l'interface entre notre être, en tant qu'individu sensible, et les autres. Historiquement, un basculement s'est opéré entre la prédominance de la vue et le corps dans son entièreté en tant qu'outil de perception. De tout temps, la vue s'est révélée être

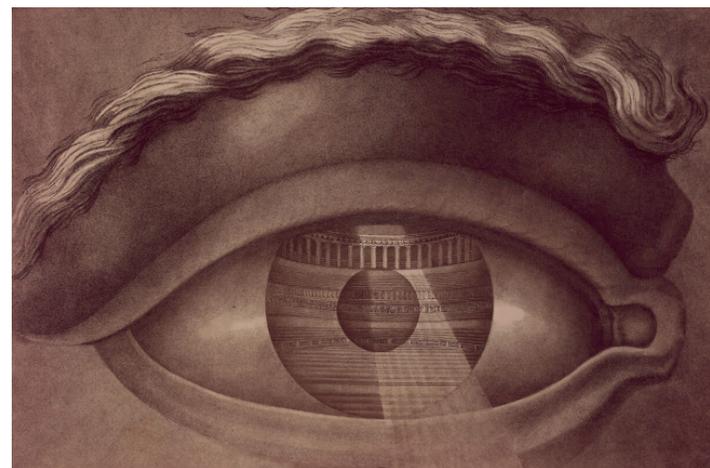


Figure 13
Claude-Nicolas Ledoux,
*Oeil reflétant l'intérieur
du théâtre de Besançon*,
gravure, 1804, (Paris
Bibliothèque Nationale)

(1)
Pallasmaa Juhani (trad.
Mathilde Bellaigue). 2010
[1996]. *Le regard des sens*
[« *The eyes of the skin* »].
Paris: Ed. du Linteau

(2)
Le Corbusier. 1923. *Vers
une architecture*

le sens dominant dans la hiérarchie des sens, celui que l'on considérait être le plus noble, déjà à l'antiquité grecque. Ce « centrisme oculaire » a été pendant très longtemps et encore aujourd'hui, un paramètre dominant dans notre appréhension du monde; l'œil étant considéré comme à la base du point de vue perceptible, celui qui permet l'accès à la connaissance.¹ La vision est pourtant une approche assez brutale. Elle met à distance et fige les éléments perçus. Elle est un moyen pour le regardant de se rassurer en quelque sorte en totalisant son environnement. D'un coup d'œil, il sait exactement où se situe chaque chose. La vue, en ce sens, renforce le sentiment de domination, de contrôle d'un environnement. Elle rassure le sujet, en situation de regardant. En effet, il n'est pas surpris, pris au dépourvu par un quelconque élément en balayant son environnement du regard. Tout ce qui s'offre à ses yeux est considéré comme un élément connu, intégré par son esprit. L'art et la production architecturale et urbaine témoignent de notre expérience perceptive du monde et de ses changements. L'architecture moderne dans la culture occidentale s'est emparée de cette primauté du sens visuel car c'est en effet à cette période que l'hégémonie de la vue se révèle. Quand Le Corbusier affirme que « *l'architecture est le seul jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière* »², on comprend qu'il s'agit bien d'une architecture de l'œil qui est ici défendue bien que l'architecture de Le Corbusier ne puisse se résoudre à cette seule justification. C'est en revanche particulièrement le cas pour ses projets d'urbanisme. Le plan voisin qu'il projette en 1925 pour la rive-

droite de Paris en est un exemple marquant. Ce projet qui finalement ne verra pas le jour prévoyait de faire table rase de cette partie de la ville (hormis quelques églises conservées) pour y construire dix-huit gratte-ciels cruciformes, répartis selon une trame orthogonale régulière, pouvant accueillir 700 000 nouveaux habitants. L'imprévu n'y a pas sa place. Tout le projet était fondé sur la circulation automobile, impactant de fait l'organisation urbaine. L'espace devait être structuré par les voies de circulation, strictement positionnées, dont deux (Est-Ouest et Nord-Sud) placées en croix, auraient été l'axe névralgique du projet. Bien que celui-ci comme d'autre de l'époque moderne place l'œil au centre de la planification urbaine avec des plans schématisés, on ne peut réduire cela à « une ville de l'œil ». C'est bien suivant un principe fonctionnaliste avant tout que le projet se formalise ainsi, pour faciliter le logement et les déplacements. Presque un siècle auparavant, les grandes transformations de Paris par Haussmann ou encore l'extension de Barcelone par Cerdà témoignaient déjà de ces bouleversements dans l'organisation urbaine dans les villes industrielles, très différentes de la morphologie des villes pré-industrielles aux échelles plus restreintes et organiques dans leurs formes. La ville n'est non plus régie par le plein mais par le vide. De larges voies de circulations percent ainsi la ville de Paris, visant à l'aérer au maximum et la rendre plus salubre, dégageant dans le même temps des vues directes sur ses grands monuments. Paris donne l'image d'une ville unifiée, à travers une écriture architecturale ordonnancée, des promenades arborées conçues sur la base de quelques modèles type ou encore grâce au

mobilier, lui-même pensé de manière à homogénéiser la ville. On ne peut nier la suprématie de la vue dans l'exemple du Paris Haussmannien dans lequel le regard se projette au loin, se fixant sans cesse sur l'ailleurs au détriment peut être d'une expérience sensible présente.

Des tentatives de changement sont également perceptibles dans le domaine de l'art, assez tôt, alors même que la peinture est dominée par les codes esthétiques de la Renaissance. Les œuvres de l'artiste néerlandais Jérôme Bosch par exemple, dès la fin du XV^{ème} siècle, œuvres à caractère religieux se détachent complètement des codes classiques. L'œil se balade dans le tableau, il ne se fixe plus sur un objet au centre de la composition, déterminé par un point de fuite, comme on le voit beaucoup à l'époque. La vision est élargie. Le cadre n'est plus aussi défini, permis par de multiples perspectives qui brouillent la perception classique d'une œuvre. L'impressionnisme et le cubisme, eux aussi, se détachent largement des règles dictées par la Renaissance.

En réalité, c'est bien la complémentarité des sens qui nous permet de percevoir et comprendre entièrement notre environnement. Bien que l'on questionne ici la primauté de la vue, on ne peut dénier cette dernière comme essentielle dans notre compréhension du monde. La vue permet de nous repérer et permet d'une certaine manière notre inscription en tant que sujet, au monde. La peau renseigne ainsi sur la forme, la texture, la matière, la température ambiante. La vue prolonge ce que renseigne le contact avec la main en se connectant avec les éléments plus lointains. L'ouïe est un vrai outil de repère, d'équilibre. Elle nous donne l'échelle de



Figure 14
Jérôme Bosch, *Le jardin
des délices*, 1503-1515,
2,2m X 3,89m, peinture à
l'huile sur chêne, musée
du Prado, Madrid

l'espace par réverbération des sons sur toute surface nous entourant. Enfin, le goût et l'odorat sont eux deux sens de l'ordre de la perception chimique, autrement dit, du ressort du domaine moléculaire, à la différence des trois premiers. Les signes gustatifs et olfactifs sont d'ailleurs le siège de grandes émotions dont dépend d'ailleurs le fonctionnement de la mémoire. L'œil seul par contre désimplique au lieu de participer réellement à l'expérience de l'être au monde et renforce l'isolement du sujet. Le paysage aujourd'hui et ce depuis une quinzaine d'années tend à être considéré au-delà du prisme de la vue seulement. Dans le champ de la théorie, la préoccupation est relativement récente comme le constatent les recherches et théories développées par certains sociologues, historiens ou architectes tels que Juhani Pallasmaa ou Alain Corbin à partir de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle seulement ou plus récemment comme avec Théa Manola dans les années 2010. On questionne de plus en plus le paysage en tant qu'entité perceptible par le corps dans sa totalité, grâce à ses capacités sensorielles. Le corps permet de prendre conscience de ce qui se trame autour de nous, permet de se saisir de l'étendue des choses, de leur consistance, de leur poids.

L'étude du paysage ne peut alors se faire que dans l'acceptation et la compréhension des relations sensibles qui s'effectuent entre le sujet et son environnement; se saisir de fait du processus qui transforme le pays en paysage. A partir du moment où l'on accepte cela, le paysage en tant qu'enchevêtrement de relations sensibles, il est tout naturel de concevoir un certain rapport de réciprocité qui s'effectue entre

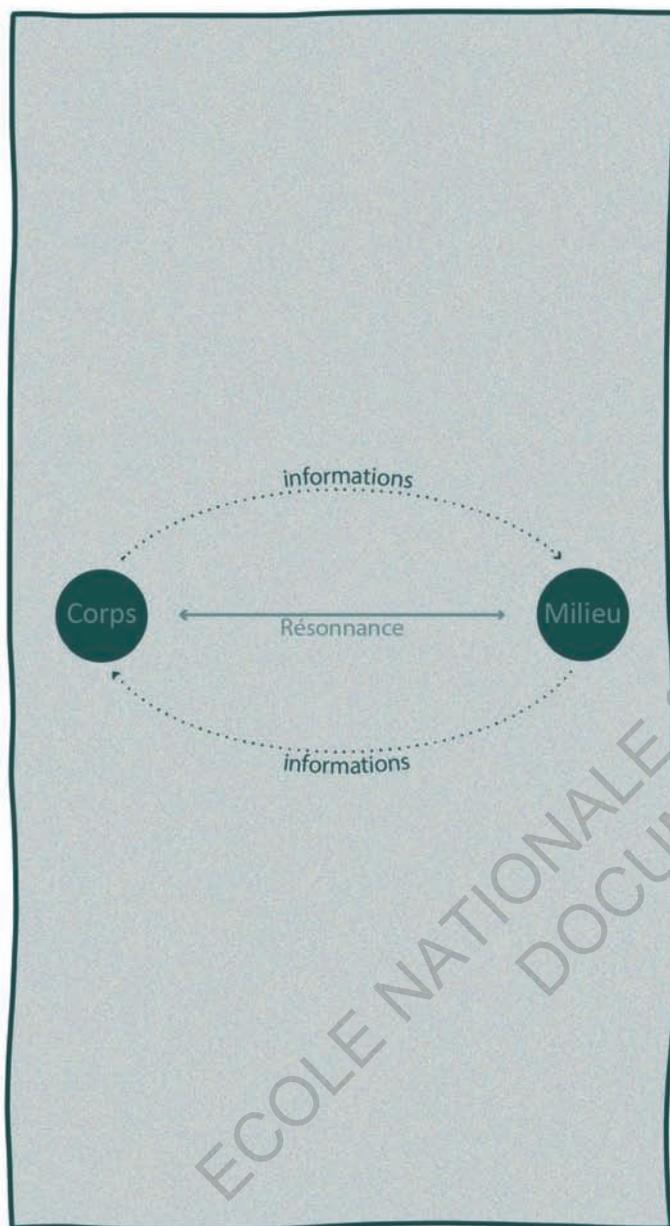


Figure 15
schéma de l'expérience
continue par une
projection à double sens

l'environnement et le sujet qui l'appréhende; un des chapitres suivants abordera plus longuement ce que nous appelons communément le rapport entre sujet (un être ou une société) et objet (l'environnement dans lequel il(s) évolue(nt)) en nuancant le rapport unilatéral que cela sous-entend. Nous avons la capacité de capter les ressources, les contraintes, toutes les informations que notre environnement, autrement dit le milieu dans lequel nous évoluons, nous offre par l'intermédiaire de capteurs sensoriels. La neutralité n'existe plus ; nous appartenons alors au paysage que nous ressentons, n'étant plus simplement des regardants, dans une position d'extériorité à cet environnement. Nous ne faisons pas alors que ressentir ce qui nous entoure ou nous interpelle mais rendons au paysage par l'intermédiaire de nos émotions. Merleau-Ponty fait aisément l'analogie entre le corps pour la position qu'il occupe dans le monde et le cœur pour celle qu'il occupe dans l'organisme. C'est lui qui anime et donne vie aux choses, dans cette relation à double sens entre corps et milieu. L'expérience est alors continue, permise par les échanges qui s'effectuent entre l'un et l'autre, dans les deux directions - envoi d'informations à l'autre et expérience vécue en retour par la collaboration des sens - nous permettant de nous rapprocher d'une forme de réalité, la nôtre. Le paysage, longtemps investi dans le domaine de l'art pictural, nous a fait prendre une certaine position de recul face à lui. La participation physique du corps est de fait à replacer au centre du propos, médiateur entre l'esprit réflexif et l'environnement autour de lui.

CHAPITRE 2

UNE APPROCHE EXPÉRIENTIELLE DU MONDE

Ce chapitre fait part de l'expérience perceptive qui nous unit au paysage et établit les définitions propres au domaine de la sensibilité. Il est question de comprendre en quoi porter un intérêt plus grand pour le sensible et l'expérientiel permette de ré-envisager notre rapport aux autres et au monde, au-delà de la seule considération humaine.

2 | PARTIE 1

L'ÊTRE PERCEPTIF, INITIATEUR DE CE PAYSAGE CONSTRUIT

(1)
Tassin, Jacques. 2020. *Pour
une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.30

La notion de paysage perceptif

Le paysage, très ancré dans notre société occidentale, partie intégrante de nos modes d'existence est indissociable de notre expérience au monde. Cette perception est avant toute chose, toute interprétation possible, initiée par le corps physique, celui capable de jouer le rôle d'interface entre notre individualité propre et ce qui nous entoure. Notre corps éprouve, ressent le paysage, à défaut de l'objectiver comme nous avons pu l'aborder dans le chapitre précédent. Le paysage est donc en soi, issu d'une représentation subjective et sensible du monde. Il résulte de notre capacité à sentir, et ressentir ce qui nous environne avant de le transcrire par l'intermédiaire de l'esprit ; faisant appel à la fois à nos sensations et nos sentiments autrement dit de l'ordre de l'affect. Une prochaine partie s'attachera plus particulièrement au paysage ressenti, dont on peut déjà dire qu'il se différencie du paysage senti, que nous allons justement aborder dans les paragraphes suivants. Notre capacité à sentir les choses est indissociable de nos sens. Comment alors s'établit cette relation, permise par notre constitution physique sensible?

Quelques explications s'imposent quant à la notion de « sensibilité ». Définissons dans un premier temps ce qu'est le sensible. La tâche n'est pas évidente à priori, puisque comme le dit justement Jacques Tassin, le sensible fait partie de ces notions communes, « *aussi familière que le temps, la vie ou la conscience, mais immatérielle et insaisissable, et dès lors indicible.* »¹ Pourtant, le sensible, en psychologie et physiologie, est le phénomène par lequel une stimulation physiologique

(externe ou interne) provoque, chez un être vivant, une réaction spécifique, traduite psychologiquement. C'est ce que nous appellerons sensation. L'esprit, traduisant ces informations sensorielles, se forme une représentation des objets extérieurs et prend connaissance du réel. Le sensible est donc le fruit d'une expérience, celle qui lie le corps à l'espace, celle qui nous permet de nous situer et prendre la mesure des choses qui nous entourent. Les stimulations dont nous parlons sont bien mesurables puisqu'elles dépendent directement d'organes sensoriels, physiologiques. Le sensible est donc physique avant tout, palpable et amène à déconstruire l'idée commune selon laquelle il est purement une activité de l'esprit accessibles aux seuls rêveurs et artistes. Pourtant, ces stimulations dont nous parlons ne traduisent pas un objet, une forme physique directement mais bien les relations qui s'opèrent entre ces formes physiques. Elles nécessitent donc pour se manifester, un émetteur et un récepteur capables d'interagir avec leur milieu par l'intermédiaire de leurs sens. C'est en cela que le sensible, ne peut être compris seul, sans que l'on s'attache d'abord aux sens. Ils nous permettent de capter les manifestations extérieures de notre milieu tout autant que capables de transmettre des signes, perceptibles par d'autres constitutions sensibles. L'environnement offre ainsi, d'une certaine manière, une multitude d'informations que chacun a la capacité ou non de charger de sens.

Des critères d'appréhensions inhérentes à l'individu

L'appréhension de notre milieu ne peut se faire indépendamment de nous, comme nous l'avons vu, par l'engagement direct de notre corps. Chaque individu perçoit le monde selon son propre point de vue, observe et analyse les choses par rapport à lui, en tant qu'être vivant, ayant de fait déjà un passé vécu, profondément ancré en lui. Ce chapitre s'est jusque-là attaché à ce qu'on pourrait appeler une sensation représentative des lieux, au sens d'une interprétation du perceptible. Bien que celle-ci soit sélective puisque chacun accorde plus d'importance à certains éléments qu'à d'autres, il est un paramètre supplémentaire dont nous n'avons pas encore parlé, qui influence certainement notre perception, qu'on pourrait considérer être une sensation affective. Cette dernière résulte de bouleversements intérieurs, inhérents à l'individu, à son histoire personnelle vécue et aux souvenirs qui naissent de cette dernière.

Nos expériences sensorielles ont un impact fort sur notre activité cérébrale. Notre capacité d'imagination « *s'efforce de mettre des images sur des sons ou des odeurs [...], de raccrocher spontanément un signal à un type d'environnement.* »¹ Chacun porte en lui une histoire qui lui est propre et qui forge aussi la manière dont il percevra par la suite son milieu, la manière dont il interagira avec lui en se raccrochant systématiquement, de manière plus ou moins consciente à ces expériences déjà vécues. Notre cerveau ne peut donc s'empêcher de former des liens entre ce que nous percevons et ce que nous connaissons déjà, notre

(1)
Ibid p.149

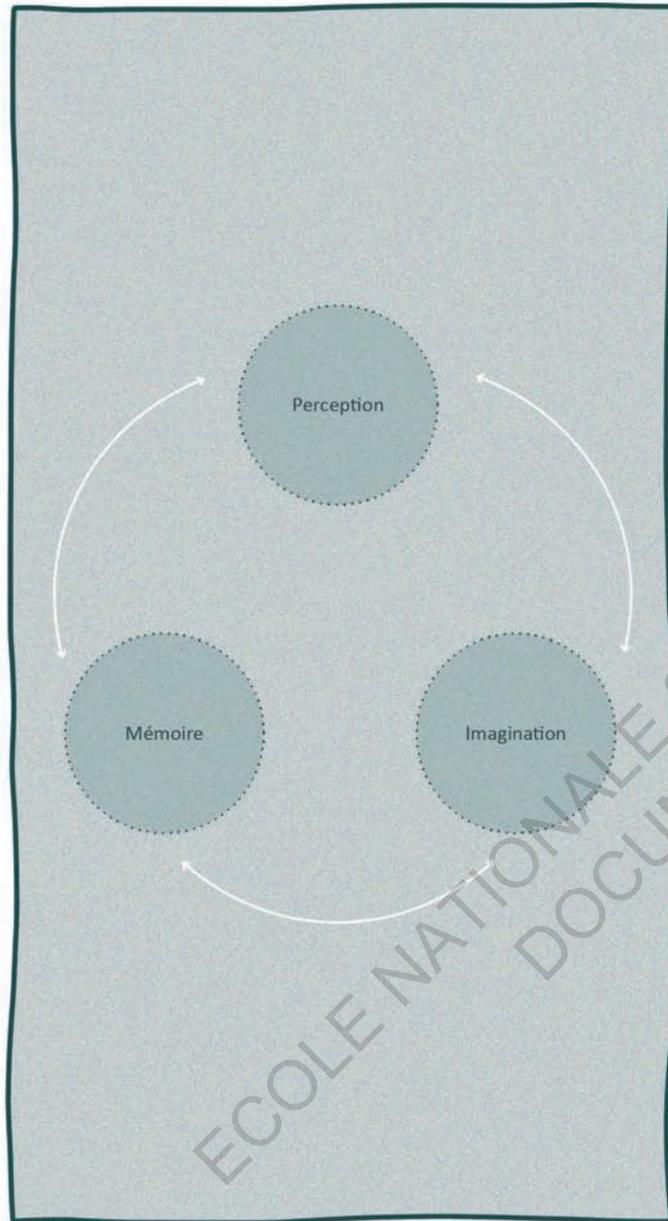


Figure 16
Relation perception-
mémoire-imagination

propre système de références en somme. Le corps, en ce sens, s'enrichit de souvenirs. Il convoque à la fois cette mémoire sensorielle du passé autant que les rêves du futur. Nous faisons, en chaque instant, appel aux images de la mémoire et de l'imagination. Nous pouvons par exemple être tout à coup interpellé par une agréable odeur de nourriture que l'on associe immédiatement à un plat de notre enfance ou à un moment très précis de notre existence ; cela peut également être une texture qui nous est familière... Le corps apprend donc et se souvient autant que le peut l'esprit. Il se souvient en faisant les choses, par imitation ; c'est la mémoire haptique. A la vue d'une table, je sais sans réfléchir, comment il m'est possible de l'utiliser, de m'asseoir à côté et d'y poser mes bras pour y travailler ou manger. C'est instantané. On peut aussi bien comprendre ceci à l'inverse, en prenant l'exemple d'un outil que je n'ai jamais utilisé ni même vu auparavant. Il me faut alors un certain temps de réflexion pour comprendre comment je peux l'utiliser. Ma capacité de réflexion prend alors le relai du corps qui n'a jamais expérimenté et qui ne peut de fait pas renseigner sur la situation. Chaque objet me renvoie donc à ce qu'il m'est possible de faire avec. C'est tout le jeu de la mémoire sensorielle, qui permet la mise en relation de l'espace avec le corps.

Le sensible est donc issu de cette combinaison entre sensations représentatives et sensations affectives, sièges des émotions et à l'origine de notre monde sensible. Le paysage naît de ces émotions que l'on sent et ressent face à notre environnement, par notre corps sensible et nos références personnelles, sociales, intellectuelles ou encore culturelles. C'est en cela que

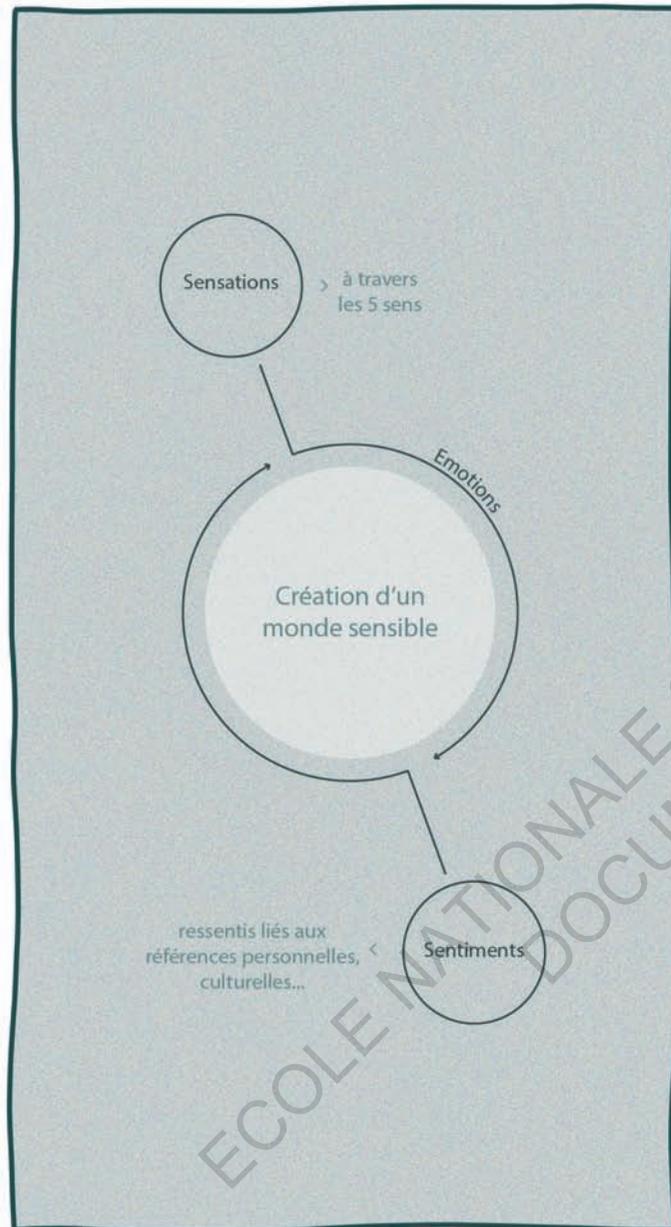


Figure 17
Du paysage émotionnel au monde sensible

(1)
Corbin Alain et Lebrun Jean. 2001. *L'homme dans le paysage: entretien avec Jean Lebrun*. p.11

(2)
Tassin, Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*. 1 vol. Paris : Odile Jacob. p.32

(3)
Ibid. p.62

notre relation au lieu est personnelle puisqu'elle n'est pas seulement permise par nos capacités corporelles, qui sont elles, communes à notre espèce. Le paysage et le monde sensible sont donc très liés. Si le paysage est la traduction de notre rapport sensible au monde, on peut se demander alors, d'un point de vue opérationnel, comment traduire ce monde sensible ? En effet, si nous jouons un rôle actif sur l'image que nous nous faisons de notre monde, comment pourrions participer aussi à la façonner pour l'adapter à nos besoins ?

Le paysage représenté - de l'image individuelle à la construction d'une image collective

« *Le paysage est une lecture, indissociable de la personne qui contemple l'espace considéré.* »¹ Un paysage n'existe donc pas en soi, il se construit à travers les yeux de celui qui en fait l'expérience. C'est bien cette expérience sensible qui permet la lecture du paysage si l'on se réfère à ce qu'est le sensible et d'où il émerge, en physiologie. Lorsqu'on évoque notre sensibilité face aux choses, cette dernière est bien issue d'un processus ultérieur à la perception sensible immédiate. « *Elle est une faculté psychologique de captation et d'interprétation des émanations sensibles, drainées par les sens.* »²

L'acte perceptif permet à chaque individu d'avoir accès à une réalité qui lui est propre. Jacques Tassin, en parlant de la réalité affirme justement « *qu'elle ne nous est révélée, en chaque objet, qu'en tant qu'elle est perçue* ». ³ Chaque individu constitue donc une forme de réalité qui dépend à la fois de sa capacité à sentir

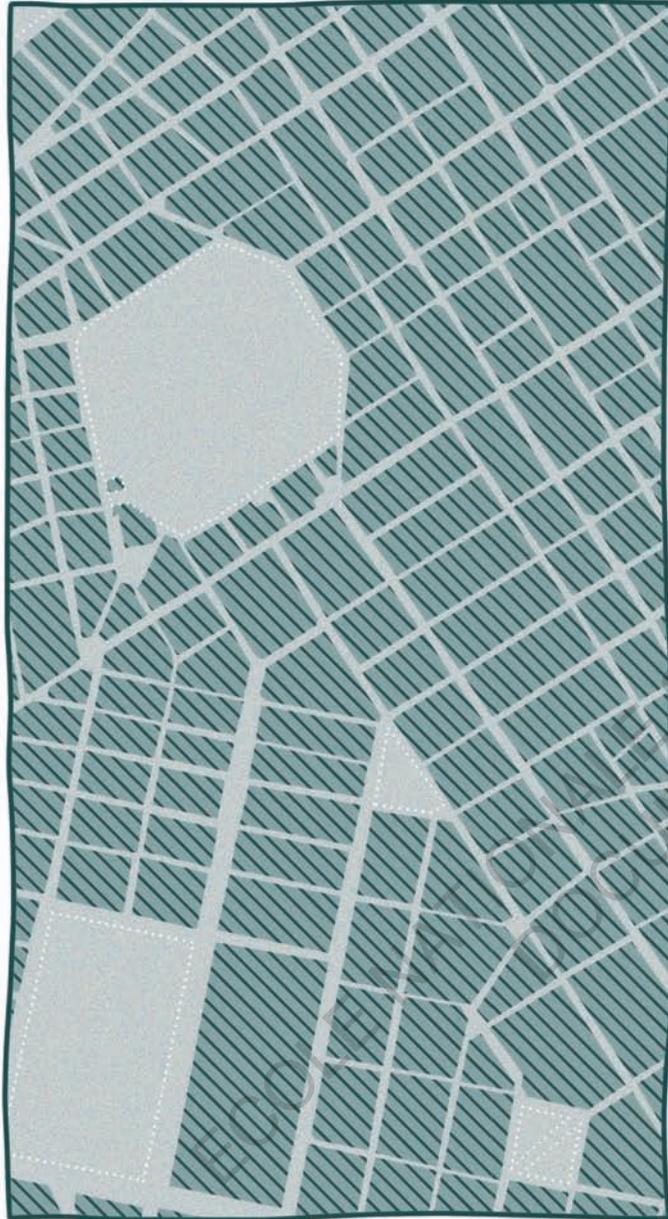


Figure 18
Plan tramé du quartier
Exarcheia, Athènes, Grèce

mais aussi à interpréter ces manifestations extérieures au regard de sa propre personne mais pas uniquement. L'expérience que je relate au début de cet ouvrage, dans le préambule est bien personnelle et unique. Elle aurait d'ailleurs été certainement différente si je souhaitais retourner sur les lieux, comme elle l'aurait aussi été pour quelqu'un d'autre en ce même endroit et ce même instant. Nous reconnaissons les éléments du paysage, les décodons, les interprétons et les organisons en un schéma cohérent ; schéma permettant la lisibilité de cet espace, permettant notre orientation, une certaine forme de sécurité aussi en nous donnant les clés pour nous y repérer spatialement. L'image d'une même réalité peut donc être radicalement dissemblable selon les différences de focalisation de l'attention d'un individu à un autre, d'un système de référence à un autre. Chaque personne peut en effet charger plus ou moins un élément de sens, selon notamment qu'elle soit familière ou non avec son environnement. J'ai pu pour ma part prendre conscience de cela pendant mon expérience à l'étranger dans le cadre de mon Erasmus à Athènes. Le quartier Exarcheia, dans lequel je vivais et où se trouvait également l'école d'architecture m'a énormément perturbé lorsque je suis arrivée dans la capitale les premiers jours. Si vous ne connaissez pas le quartier, son quadrillage de ruelles vous désoriente complètement. En effet, si l'on suit l'analyse de Kevin Lynch dans son ouvrage *The image of the City*, les voies sont les principaux repères pour les personnes qui ne sont pas habituées à la ville. Elles organisent la ville, et son tissu bâti. On se réfère également souvent à la taille des voies pour se repérer dans une ville qui ne nous

est pas familière, indiquant les directions principales. Or, les voies du quartier d'Exarcheia forment une trame stricte, dans laquelle il est difficile de trouver des éléments clés pour se repérer. L'écriture architecturale environnante étant similaire d'une rue à l'autre, le quartier nous fait perdre tout repère. Cependant, au fur et à mesure que l'on se familiarise avec ce dernier, on apprend peu à peu à identifier certains repères, souvent à une échelle relativement réduite. Il peut s'agir d'un café, d'un bâtiment en ruine, de quelques poubelles à un carrefour... Mais ces repères sont bien le résultat d'une détermination subjective, d'une focalisation de l'attention sur eux, propre à chaque individu.

(pages suivantes) Figures

19 et 20

Photos du quartier

Exarcheia, Athènes

Mon image du quartier
au début et après
familiarisation au bout de
quelques mois

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE L'AUTEUR



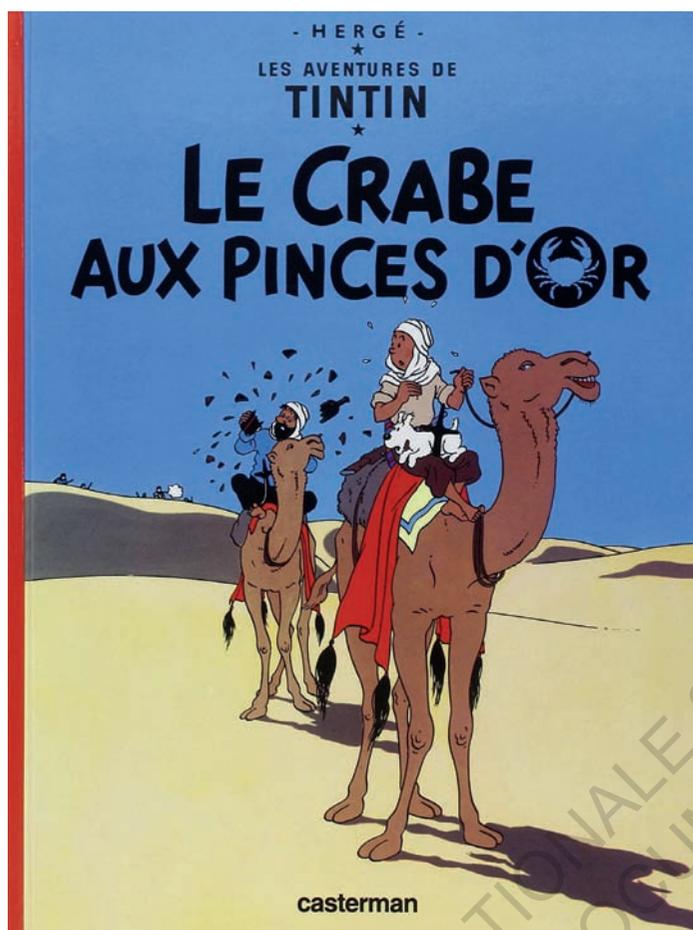


Figure 21
Couverture du n°9 des
aventures de Tintin, Le
crabe aux pinces d'or

Diverses lectures sensibles d'un même environnement se rejoignent donc sur certains points, divergent sur d'autres mais participent de façon plus générale à ce qu'on considère être l'image collective de cet environnement. Elle se construit par l'accumulation et le croisement d'images individuelles mais influence aussi ces mêmes représentations individuelles. En effet, une multitude de facteurs, qu'ils soient sociaux ou encore culturels, influencent cette perception à l'échelle de chaque individu ; la littérature, notre connaissance de l'histoire ou encore la représentation picturale y participent. On se fait tous, par exemple, une idée de ce qu'est l'océan, une plaine enherbée ou encore un paysage montagneux. Nous en avons une image relativement définie en tête, parce que nous en avons peut-être déjà fait l'expérience mais aussi parce que cette image est nourrie de multiples représentations, influençant notre perception. Prenons l'exemple d'un paysage désertique. L'image occidentale récurrente du désert se traduit par de larges dunes de sable doré, s'étendant à perte de vue ; un paysage infini et hostile ponctué de quelques rares points d'eau. Voilà notre image du désert, dont on ne peut pas dire qu'elle soit erronée. Elle n'est simplement pas représentative du désert dans sa totalité. Pourtant, c'est celle qui nous est bien souvent exposée à travers le langage, la représentation picturale ou la représentation littéraire. Nous serions, de fait, influencés par ces éléments extérieurs à nous, les assimilant dans notre interprétation personnelle du paysage. Ces images collectives sont importantes puisqu'elles sont la matière première de notre mémoire collective et de notre communication de groupe. C'est potentiellement sur

la base de cette représentation qu'une quelconque projection peut voir le jour.

Il me semble pour autant nécessaire d'interroger et nuancer le rôle de l'image collective. Cette dernière, qui est une résultante, une synthèse des images individuelles multiples n'est-elle pas elle aussi à questionner ? On ne peut nier la difficulté certaine à prendre en compte toutes ces représentations. L'esprit a besoin de synthèse pour comprendre, il ne peut emmagasiner toutes ces données, et rapporté à des situations très concrètes comme la réalisation d'un projet d'aménagement urbain, avoir une vision d'ensemble paraît évident. Cependant le caractère multiple initial ne doit pas non plus effacer le caractère différencié et nuancé des innombrables images individuelles. Ne peut-on pas alors tomber dans une forme de réductionnisme par l'utilisation de cette image collective ? Le « paysage » est lui aussi soumis à une représentation partagée forte qui a une influence certaine sur ce que nous imaginons être un « vrai paysage ». L'image commune d'un paysage dit naturel, dominé par le végétal est très ancrée dans notre société occidentale. On pense immédiatement aux bocages, forêts ou prairies lorsqu'on vient à évoquer le paysage. L'image collective peut en ce sens être source de confusion parfois, de même qu'elle peut, on peut l'imaginer, empêcher l'utilisateur de se laisser porter par sa propre imagination, lorsqu'elle est trop forte.

2 | PARTIE 2

LE SENSIBLE EN PARTAGE

(1)
Tassin, Jacques. 2020. *Pour
une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.132

L'être vivant à priori limité par son enveloppe corporelle

La constitution d'une image collective est révélatrice d'une dimension de partage qui s'opère ; partage d'images communes. Cela nous amène à questionner la place de l'individuel et du collectif en ce qui concerne notre représentation du monde, notre rapport sensible à ce dernier. Nous sommes des individus, autrement dit formant une unité distincte, totale et fermée ; unité matérialisée par une entité corporelle fermée elle aussi. Toutefois, parce que nous sommes dotés de sensibilité et de la capacité de constamment la mettre en partage avec les autres, notre corps matériel ne peut en cela pas être considéré comme une limite. Aucun être vivant ne peut vivre isolément. Il s'ouvre d'une manière ou d'une autre à ce qui s'étend au-delà de lui. C'est justement parce qu'il s'affranchit de cette limite physique corporelle, qu'il existe dans ce monde. L'être vivant n'existe donc pas en-soi mais bien dans la relation qu'il entretient avec les autres. Les conditions d'existence du vivant sont évidemment d'ordre biologique en premier lieu. Boire et manger sont nécessaires à sa survie mais pas seulement. Nous ne pouvons parler d'existence du vivant sans aborder la question du bien-être, qui est à la fois, physique, mental et social. « *La santé est définie comme un état de complet bien-être physique, mental et social et pas seulement l'absence de maladie ou d'infirmité.* »¹ Telle que l'a défini l'OMS, santé et bien-être sont liés. Le bien-être complet d'un individu serait donc responsable de la bonne santé de ce dernier.

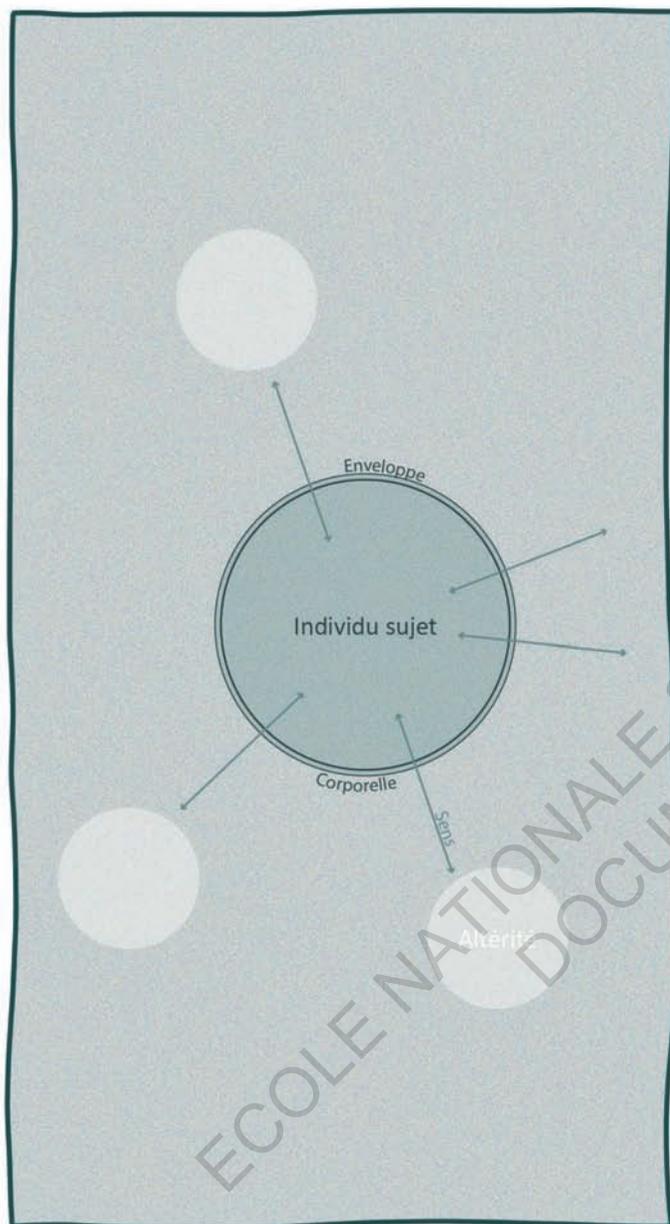


Figure 22
dépassement des limites
corporelles par les sens

(1)
Ibid p.37

Tout être vivant est contraint par ses limites physiques mais il s'épanouit réellement par son contact avec le monde extérieur, avec les autres, et cela par les sens. Les sensations et affects que nous avons précédemment évoqué témoignent de notre capacité à aller au-delà de cette limite physique. Il est donc assez curieux à première vue mais juste, de comprendre que notre corps physique sensible est la clé de notre mise en relation avec le monde, de fait, notre capacité de nous affranchir de ce même corps qui paraît être à première vue, une limite imperméable. Jacques Tassin exprime assez justement sur le sujet que « *C'est par le truchement du sensible que l'intériorité du vivant se prolonge dans l'extériorité, dans la continuité d'un espace sensible.* »¹ La limite physique entre l'espace du corps et l'espace environnant au corps n'est plus, grâce au sensible. Ce qui nous unit aux autres peut être très concret ; lors d'une poignée de main par exemple, la connexion entre les deux individus s'établit par la main directement. L'information est alors transmise au domaine psychique ensuite et traduite en chacun des deux acteurs. La relation est ici perceptible et concrète. Pourtant la relation peut tout à fait être imperceptible à l'œil et au toucher. C'est en ce sens que nous pouvons dire que l'on s'affranchit de la limite qu'est le corps physique. Un lien invisible existe, lien qui nous est permis par nos sens.

En prenant désormais en compte autant notre rapport sensible que physique, à l'espace, la notion d'être au monde, autrement dit habiter le monde devient une affaire d'affect. Il y a bel et bien un rapport affectif aux lieux si l'on considère que notre expérience du monde

ne peut être dissociée d'imaginaires et de représentations que l'on constitue autour de lui. Le risque aujourd'hui est de réduire la notion d'habiter à sa seule dimension matérielle ; le fait de prendre place physiquement. L'action d'habiter touche des significations bien plus grandes que celle-ci, comme l'a notamment exploré le philosophe Heidegger. Il en fait d'ailleurs l'activité primordiale de l'être humain au sens qu'il désigne le processus de constitution des individus par l'espace au même titre que celui de l'espace par l'individu, dans un rapport d'interaction. Nous habitons ainsi l'espace autant qu'il nous habite. L'utilisation du terme habitant n'est d'ailleurs pas neutre. Le rapport au lieu est à mon sens différent pour un habitant que pour un individu. Un lien affectif aux lieux est plus évident chez le premier que chez le second. Il renvoie à une idée plus large que celle de simplement résider.

Porter un plus grand intérêt pour la question du sensible nous amène donc à questionner des notions communes et à priori connues tel que l'espace. Il est le territoire que nous investissons physiquement comme nous le présente la géographie, mais pas seulement. Il est aussi relationnel et phénoménal comme nous avons pu l'aborder. L'espace territorial est donc aussi paysage par la dimension immatérielle et affective. L'espace qui découle de la conception cartésienne est bien une réalité physique mais le reconsidérer par le prisme de la phénoménologie nous amène à le considérer différemment, en lien direct avec la conscience humaine. C'est en reconnaissant sa charge symbolique et imaginaire que l'espace prend alors une plus grande dimension et devient lieu.

La conscience d'un « moi » au monde

« *Vivre, éprouver et rêver un lieu, agrandit [...] l'inscription humaine dans le temps et l'espace.* »¹
Habiter nous projette au-delà du simple fait de prendre place et se mouvoir dans ce monde. Nous l'avons précédemment abordé, le propre du sensible est justement de pouvoir capter ce qui se joue en dehors de nous autant que faire en sorte que d'autres le peuvent aussi. Le sensible est en ce sens une manière de se ré-inscrire dans cette totalité, qui ne nous inclut pas seulement nous mais aussi les autres.

Dans la mesure où le paysage provoque en nous des sensations, il engendre notre positionnement personnel vis-à-vis de ce monde. C'est par les émotions permises par une appréhension du corps et de l'esprit qu'une compréhension de l'espace est possible, en tant qu'environnement spatial et temporel. En effet, c'est parce que je reconnais, par mes capacités sensibles, ce qui se joue autour de moi et parce que je suis reconnu par d'autres, que je prends pleinement conscience de mon existence, de la place que j'occupe en ce monde. Tout être vivant s'ancre ainsi dans le monde réel, par résonance avec les manifestations sensibles qui l'environnent et qui entrent en contact avec les siennes. Cette reconnaissance du « moi » - en tant que sujet - ne peut se faire que dans cette réciprocité relationnelle avec autrui. L'expérience vécue nous renvoie en ce sens à notre propre personne.

Nous pouvons parler de relation si nous avons la capacité de « *Donner, recevoir, rendre* », constitutifs de l'échange selon Marcel Mauss dans son Essai sur le

(1)
Baïlly, Emeline ; Benoit, Julie ; Jacquemin, Simon ; Manola, Théa et Paquot, Thierry. 2018. *Oser la ville sensible: paysage, expérience sensible et conception urbaine.* Nantes: Cosmografia. p.176

don de 1923.¹ C'est parce qu'il y a processus d'échange, de partage, qu'une continuité peut s'établir, notamment symbolique, entre les êtres et les choses. Selon Mauss, les relations sociales se sont historiquement établies sur la base de l'échange autour de ces trois obligations que sont donner, recevoir et rendre. C'est le cas pour les sociétés occidentales qui se sont formées et ont évolué selon la forme d'échange archaïque qu'est le don. Le don (de nourriture, d'objets matériels, de compétences...), en effet, engage, parce qu'il est reçu gratuitement, une forme de reconnaissance ; qui s'apparente à un contre-don. Cela est évidemment à questionner au regard de notre société contemporaine capitaliste qui a intégré la notion d'intérêt dans le procédé d'échange. C'est pourtant bien sur cette triple obligation que nous avons appris à échanger des services, biens matériels mais aussi symboles. On donne d'une certaine manière, toujours un peu de sa personne dans l'objet qui a été donné, autrement dit, une part immatériel, quelque soit l'objet du don.

Le paysage s'inscrit parfaitement dans cette théorie du don développée par Mauss ou plus largement dans celle de l'échange. Le paysage donne sans compter à ceux qui sentent et ressentent, sans volonté de retour. Une multitude de données s'offrent à moi, me sont perceptibles, elles me touchent et sont à la base de la constitution du paysage. Je suis acteur de ce paysage qui se constitue à travers moi, auquel j'appartiens aussi d'une certaine manière. Je lui rends, par les émotions qui me traversent. Mon existence est en partie rythmée par le paysage en somme. « *J'existe en me projetant, je suis toujours en train de me propulser au-devant de*

(1) Dans son ouvrage, Marcel Mauss fait l'analyse de faits concernant des populations de Nouvelle-Calédonie, de Nouvelle-Guinée ou du Nord-Ouest de l'Amérique ; sociétés pour lesquelles le don a une place majeure. L'auteur met cela en perspective avec les sociétés occidentales.

(2) *moi, je ne suis jamais certain de mon existence, ou plus précisément elle n'est jamais définitive, je fais corps avec d'autres personnes, d'autres lieux, d'autres paysages.*²
 Je suis impliqué dans le processus de constitution du paysage autant que dans le paysage lui-même par les émotions qui me parcourent. Autrement dit, il n'y a pas le paysage et moi devant à le regarder. Je me fais moi-même complice de ce dernier, dans une sorte d'entrée en écho avec le monde ; une forme de « *don des sensations* » comme dirait Thierry Paquot.³

Le partage de ces manifestations sensibles

Cet échange à double sens n'est permis que grâce à la capacité de celui qui perçoit de comprendre les signes de ce qui lui est donné de percevoir et inversement ; capter et intégrer l'existence des autres êtres vivants. Le partage est possible parce que percevant et perçu appartiennent au même milieu. Le milieu est tout ce qui nous est donné dans notre environnement et auquel nous avons la capacité d'y attacher un sens, autrement dit « *la relation d'une société à l'espace et à la nature, à la fois physique et phénoménale.* »⁴

Difficile de faire l'expérience sensible des autres formes du vivant que la nôtre. Il nous paraît tout bonnement impossible de ressentir par exemple qu'un arbre puise l'eau et les nutriments du sol et utilise l'énergie des rayons lumineux qu'il distribue sous forme de sucre dans toutes ses parties. Notre constitution sensible ne nous le permet pas, bien que nous savons que ces phénomènes, intrinsèques à l'arbre, existent, grâce à nos connaissances scientifiques. Elles diffèrent

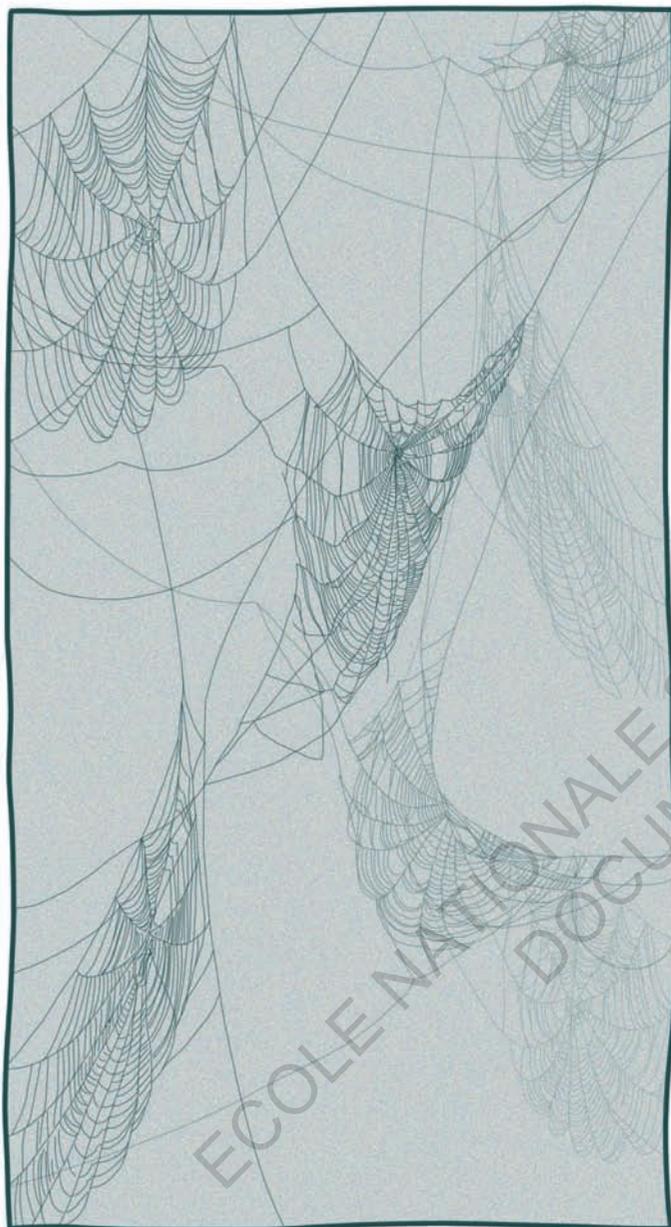


Figure 23
la rencontre des toiles
d'araignées, représentative
de l'interconnexion des
milieux

trop de notre propre fonctionnement. Ce qui ne nous est pas directement visible, soit par la forme, soit parce que nous le ressentons par d'autres sens que celui de la vue, nous échappe donc en partie. Il est difficile de l'accepter et pourtant nous n'y sommes pas totalement étranger. Notre environnement est ainsi composé d'une multitude de milieux. Le schéma ci-contre de l'araignée tissant sa toile est assez représentatif. Le milieu perceptible et appréhendable par l'araignée est assez restreint et isolé. La toile qu'elle vient de tisser devient son repère, la surface sur laquelle tout devient possible pour elle, celle qui lui permettra de vivre. Elle n'est toutefois pas isolée pour autant. D'autres toiles d'araignées existent autour de la sienne. Parfois ces toiles se croisent involontairement pour pouvoir être accrochées aux éléments autour et suspendues dans les airs. Un fil peut ainsi passer devant une toile voisine - le milieu voisin - et interférer avec. Cela peut aussi être le cas parce qu'un des caractères du premier milieu, appartient aussi au second. On peut dans ce cas présent, considérer que l'insecte, proie de l'araignée, en est un, pouvant à la fois heurter la première toile comme la deuxième. Il apparaît alors être un lien, un parmi d'autres, entre ces deux milieux, isolés à première vue. Chaque toile appartient donc à un ensemble plus vaste, que chaque araignée pourtant, ne distingue pas forcément à l'échelle de son milieu.

Un aparté me semble ici nécessaire. Le milieu, en ce qui concerne les territoires des cours d'eau et leurs abords est une clé de réponse au lien que nous entretenons avec la notion de risque. « Le risque », en effet, est une réalité qui découle du milieu. La

submersion des rives en cas de crue est considérée comme un risque parce que nous considérons qu'elle en est un pour nous. Sans notre présence à cet endroit donné et la mise en place de systèmes de protection ou de détournement des eaux pour nous en protéger, ce que nous considérons être un risque n'en serait finalement pas un. Il s'agirait simplement d'un phénomène naturel. C'est bien la notion de milieu qui est en jeu dans ce cas présent. C'est parce que le phénomène nous concerne, parce qu'il a du sens pour nous qu'il devient autre chose qu'une simple réalité physique.

L'Homme ne peut concevoir l'existence de ce qu'il ne perçoit pas ; ce qui ne se manifeste pas, n'existe pas à ses yeux. Il n'est en effet pas d'effort mental possible qui puisse traduire ce dont il n'a même pas conscience. L'inscription de notre corps au monde est donc nécessaire à notre connaissance ; comme support de l'activité cérébrale ensuite. Le langage en est un bon exemple. Il a pu être considéré à bien des égards comme une pure faculté de l'esprit ; affirmation dès lors remise en question si l'on considère que toute faculté de l'intellect prend nécessairement racine dans l'existant, le concret. Le langage n'est en cela qu'un partage codifié de ces manifestations sensibles, à travers les sons et les mots. Force est déjà de constater que le langage n'est en soit, pas entièrement détaché de notre corps physique. Qu'il soit parlé ou traduit en écriture, il engage une partie de notre corps. La bouche se meut, initiée par les cordes vocales qui vibrent avant elle pour dégager des sons autant que la main et le poignet effleurent tous deux le papier pour écrire. Le langage est donc physiquement une manifestation sensible, en traduisant

(1)
Tassin, Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.105

et partageant ce que nos sens ont précédemment éprouvé. « *Le langage articulé peut s'interpréter comme une restitution externe de cette production sémiotique interne, en recourant à des symboles.* »¹ Il permet donc de restituer aux autres ce que nous sentons et ressentons.

Nous ne sommes toutefois pas les seuls à disposer d'un langage. Les êtres vivants d'une même espèce communiquent entre eux, selon une codification différente de la nôtre. Le chant des oiseaux par exemple est empli d'une intention expressive, mais ce n'est pas le seul. Les traces d'un animal dans la neige ; marque d'une présence passée, du mouvement de l'animal à cet endroit-ci à un moment donné, sont une forme de langage que nous sommes en mesure d'interpréter. Il diffère donc du langage articulé, se traduisant par les mots, des exemples précédents. Le langage des mots est un langage mental. L'Homme laisse une trace, au même titre que l'animal dans la neige, mais selon un code sémantique propre à son espèce. Depuis les premières peintures rupestres, jusqu'à aujourd'hui, l'Homme a su créer son propre langage, capable de laisser une trace dans le temps ; une trace pouvant perdurer et être transmise à d'autres. Le langage paraît en ce sens, qu'il soit articulé ou non, être l'outil primordial qui permet le partage, qui permet que les êtres vivants d'un même milieu se comprennent ou captent à minima que d'autres existent autour d'eux. La complexité de notre langage découle donc de la multitude de prises que nous offre notre milieu, qu'il nous est possible de percevoir, d'intégrer et transmettre ensuite. Le philosophe et écologiste américain David Abram mène une réflexion intéressante à ce sujet en mettant

en exergue que la complexité de notre langage est indissociable de l'écologie terrestre. Il prend l'exemple d'une forêt, peuplée de multiples espèces végétales, animales dont des espèces d'oiseaux par exemple. Abram exprime qu'ils sont autant de voix qu'il nous est permis d'entendre et qui enrichissent de fait notre propre langage. Une coupe rase de cette forêt dépeuple le milieu des espèces qui y vivent, appauvrissant le paysage sonore en conséquence. Notre propre langage s'en trouve alors appauvri, diminué des signes du vivant que nous percevions jusqu'alors.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CHAPITRE 3

MODIFIER LES FORMES DE PENSÉE PAR L'ENGAGEMENT DE NOS FACULTÉS SENSIBLES

Dans ce dernier chapitre, il sera question de voir si un regard renouvelé sur notre milieu, permis par une ré-actualisation et une meilleure prise en compte de la notion de paysage sensible, permette de répondre à un ensemble plus vaste d'enjeux liés à la fabrique du territoire. La troisième partie s'appuiera sur une étude menée personnellement. Elle concerne d'une part la démarche employée par des agences de paysagisme qui portent en elles cette vision du projet, et d'autre part, la parole d'habitants, ayant été impliqués dans de tels processus de projet, afin de recueillir la vision qu'ils en ont. Pour ce faire, nous nous intéresserons au cas de Vertou qui a fait l'objet d'un récent projet le long de la rivière la traversant qu'est la Sèvre Nantaise.

3 | PARTIE 1

VERS UNE ÉCOLOGIE RENOUVELÉE

(1)
Tassin Jacques. 2020. *Pour
une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.11

Une définition remise en question

La nécessité de s'attarder quelque peu sur le terme « écologie » et ce qu'il représente dans notre société actuelle s'impose. L'approche expérientielle du lieu par l'intermédiaire de nos facultés sensibles tend en effet à bouleverser ce que nous considérons être de l'ordre de l'écologie puisqu'elle remet en cause le regard que nous portons sur notre environnement et de fait la manière dont nous le considérons. Pourquoi nous intéressons-nous dans ce travail de recherche à l'écologie particulièrement ? Elle se présente comme un enjeu majeur dans notre société contemporaine, qui lui accorde un fort intérêt, sans précédent. Les questionnements concernant l'écologie sont aujourd'hui indissociables de nos modes de vie. Il est alors pertinent de l'interroger par le prisme du paysage sensible.

Du grec « oikos » et « logos » qui signifient respectivement « maison » et « discours », l'écologie serait sur le plan scientifique du terme, une « *science des conditions d'existence du vivant* »¹. Force est déjà de constater que l'étymologie du terme tend à le considérer au travers d'une vision scientifique seulement, qu'il nous vaut la peine de nuancer pour en déterminer une définition plus précise et complète. Ernst Haeckel en établit une première définition en 1866. Il s'agirait de la « *science des relations de l'organisme avec son environnement, comprenant au sens large toutes les conditions d'existence.* » Cette définition est intéressante car elle montre à quel point l'écologie n'est pas une notion simple. Elle implique en premier lieu une dimension relationnelle. Il ne s'agit donc pas seulement d'une

science du quantitatif dont nous parlons ici mais de ce qui permet à un individu de « vivre avec » ce qui l'entoure lui permettant de vivre, de subsister dans ce monde. Il nous faut toutefois restreindre l'environnement avec celui qui permet l'interaction de l'individu en question. Tout individu évolue dans un milieu dont il détient les codes pour pouvoir le comprendre et interagir avec les espèces qui en font partie, bien qu'il s'inscrive dans un monde ou de multiples milieux existent. Notre milieu met à notre disposition un certain nombre d'éléments que nous captions pour en constituer notre propre réalité, celle dans laquelle nous évoluons. Le biologiste et philosophe allemand Jacob Von Uexküll fait déjà au cours du XIX^{ème} siècle, la distinction entre environnement et milieu. L'environnement est indifférencié contrairement au milieu qui, lui, est propre à chaque espèce. Le passage de l'un à l'autre se fait par prélèvement d'informations dans l'environnement par chacune des espèces. Pour en revenir à la définition du paysage de Heackel, on peut se demander quelles sont toutefois les conditions d'existence qu'il évoque. Nous comprenons aisément que le répertoire est plus complexe et riche qu'il n'y paraît, ne se restreignant pas simplement aux conditions biologiques du vivant. De plus, de quel organisme parle-t-on ? Cela n'implique pas nécessairement qu'il s'agisse de l'Homme mais peut s'appliquer à l'ensemble du vivant. Cette première définition, bien que datant du XIX^{ème} siècle est de fait assez ouverte.

L'écologie est un terme que nous utilisons de manière récurrente aujourd'hui. A l'ère de l'anthropocène, il nous paraît évident de requestionner

(1)
Berque Augustin, Conan
Michel, Donadieu
Pierre, Lassus Bernard,
Roger Alain. 1994. *Cinq
propositions pour une
théorie du paysage. Pays,
paysages*. Seyssel : Champ
Vallon. p.06

nos modes d'habiter. Toutefois, nous pouvons dépendre le fait que nous entendons principalement par « problématiques écologiques » ce qui se rapporte à la question environnementale, qui n'est qu'une infime partie de ce qu'est en réalité l'écologie. Ainsi, nous nous attachons à la dimension scientifique du terme seulement qui s'apparente à une volonté de défense, de protection. Il nous faut protéger le paysage parce nous avons, ancrée en nous, l'idée qu'il faut protéger l'environnement. L'approche conservatrice de ce dernier se fait donc au détriment des valeurs paysagères auxquelles l'écologie se doit aussi de répondre. Il s'agit là d'une vision réductrice de ce qu'est l'écologie et de facto de ce qu'est le paysage. Le paysage et l'environnement, souvent confondus et utilisés par erreur l'un à la place de l'autre, n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Alain Roger tente de réparer l'analogie qui en est faite. Le paysage, né à travers le regard que nous portons sur les choses, sur le monde ne peut être quantifié. Il implique une dimension évolutive, une dynamique qui ne se traduit que par l'intermédiaire de celui qui en capte les manifestations. La distinction se fait par la présence ou non d'une valeur symbolique. Il n'existe pas de paysage tant qu'aucun attachement particulier d'un être à son environnement n'est fait, tant qu'il ne projette en lui aucune valeur symbolique. A juste titre, il n'existe pas de « *science du beau* »¹ qui permette de lier l'approche paysagère à la morphologie environnementale malgré que s'attache au paysage prenne aussi en compte certaines données objectives empruntées à la science de l'environnement. Alain Roger établit même une distinction claire entre le scientisme

de l'environnement et l'esthétisme du paysage comme évoqué dans le premier chapitre ; le paysage étant le produit d'une artialisation du pays, autrement dit ce qui se rapprocherait le plus de ce que l'on considère être l'environnement. Cette nette opposition nous amène à questionner ce que nous entendons par « écologie du paysage », expression apparue autour des années 1940, en Angleterre sous le nom de « landscape ecology ». Celle-ci lierait de fait les deux opposés, vision objective et scientifique d'une part, subjective et esthétique de l'autre. Les problématiques environnementales nous placent dans une logique d'anticipation. C'est le cas en ce qui concerne le paysage, ce qui est un non sens vis-à-vis de ce qu'il est vraiment. Cette démarche là tend à patrimonialiser voir sanctuariser le paysage ; le figer dans son état actuel à une époque donnée alors que le fondement même du paysage réside dans sa dynamique, son évolution à travers la perception de ses usagers. Il n'est donc pas stable puisqu'il est le fruit d'une perception.

Notre tendance à souvent idéaliser le paysage par analogie à la nature tient dans deux postures différentes. La première réside dans l'admiration, autrement dit le fait de prendre plaisir dans les qualités d'ambiance qu'il offre ; à retrouver en lui le caractère fascinant auquel nous sommes quelque peu attachés puisque nous en avons tous une image forte en tête. Le paysage s'est construit dans l'art au travers des visions idéalisées de nature pittoresque et romantique. Il est tout naturel que cet héritage fort ait un impact sur notre vision du paysage aujourd'hui. La seconde quant à elle est plutôt de l'ordre de l'identification au paysage,

(1)
Tassin Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.35

liée à l'attachement d'un groupe social à ce paysage qui vit à son contact, auquel est rattaché un certain nombre de souvenirs, de moments vécus. Il y a donc deux postures un peu différentes vis-à-vis du paysage mais qui toutes deux sont à l'origine du sentiment de conservation qu'on lui attache par la suite, à la fin du XX^{ème} siècle. Une certaine crainte de perdre ce à quoi on est tant attaché dans le paysage naît alors et pousse à vouloir l'immortaliser, le figer dans le temps, le protéger d'une quelconque évolution qui pourrait mener à sa disparition. La loi de Janvier 1993, relative à la « protection et la mise en valeur des paysages » marque cette volonté de pérenniser le paysage.

L'écologie environnementale ne doit donc pas être vue comme la seule forme d'écologie. Il est compréhensible qu'elle prime puisqu'elle met en évidence les formes les plus visibles des dangers auxquels fait face l'écologie. Prenons par exemple l'impact environnemental des grandes entreprises et industries pétrochimiques. L'impact est tellement visible et important puisqu'il concerne des échelles qui nous dépassent, que la préoccupation en est mondiale. Elle est d'ailleurs couramment relayée par les médias qui en font la préoccupation climatique et de fait écologique numéro 1.

Toutefois, les échelles les plus restreintes sont également concernées. En ce sens, chaque pratique individuelle doit être considérée à juste titre comme participant à une compréhension d'enjeux globaux. « *Vivre c'est agir* »¹. Percevoir, comprendre ce qui nous entoure par l'intermédiaire de notre capacité sensible, peut déjà être considéré comme une forme d'écologie.

Cette appréhension des choses par notre corps, nos sens, nous ancre au monde en y affirmant un peu plus notre place. Toutefois, quelle valeur pouvons-nous aujourd'hui dire que nous y attachons ? Ne pensons-nous pas instinctivement, lorsqu'on nous parle d'écologie aux grands espaces naturels et espèces animales en voie de disparition, qu'il nous faut protéger au nom d'une présumée « sauvegarde de la biodiversité » ? N'est-ce pas là un appauvrissement de ce que représente réellement l'écologie ? L'écologie telle que nous la considérons, peut s'apparenter à une écologie généralisée. Elle nous fait prendre de la distance par rapport à notre expérience quotidienne pour concentrer notre regard sur ce qui est de l'ordre de l'exception. Force est de constater que nous avons tendance à nous attacher à ce qui s'apparenterait à une nature extraordinaire. La diversité du vivant, alors réduite aux espèces en voie de disparition comme le tigre du Bengale ou la baleine bleue ne fait en réalité que réduire la diversité des formes vivantes existantes, en nous concentrant que sur ce qui nous paraît être rare ou emblématique ; des espèces dont la réputation n'est plus à étoffer, qui nous semblent si familières et pour lesquelles nous accordons un grand intérêt. ; une nature que nous ne connaissons pourtant qu'à travers ce que nous montrent les médias ou les revues scientifiques. Cette biodiversité s'évalue, se mesure, se pèse, elle a un certain coût. Jacques Tassin voit cela comme une « écologie de la distanciation » puisqu'en s'attachant à la nature extraordinaire au détriment de ce qui nous entoure, ce qui nous est proche, elle marque une certaine déprise avec notre monde. Gustave Jung met d'ailleurs directement en cause le développement de la pratique

(1)
Ibid. p.34

scientifique jusqu'à sa primauté sur les autres formes d'études. L'Homme se serait ainsi isolé dans le Cosmos. La métaphore de la prise de hauteur, du détachement du sol terrestre est on ne peut plus claire. Nous nous détachons d'une réalité bien présente, presque palpable pour ne voir les choses que d'un regard extérieur. C'est en tout cas ce pour quoi l'écologie environnementale peut être questionnée, au regard de la complexité que sous-entend l'écologie. Plus qu'être de nature environnementale, on lui reproche d'être exclusivement environnementaliste comme le défend Jacques Tassin. Nous sommes en perte des liens qui nous unissent avec la Terre.

Ne pas nous y inclure est synonyme d'une compréhension erronée de ce qu'est l'écologie. Nous la voyons comme l'impact que nous avons sur notre environnement, celui-ci exclusivement alors que nous en faisons bel et bien partie et devons considérer notre place au sein de ce dernier. Si nous nous rapportons à la définition du terme « environnement » par Tim Ingold, il est un « *espace d'existences entrelacées dont l'homme fait partie* ». ¹ Le vivant ne se résume donc pas à cette nature extraordinaire dont nous venons de parler, qui crée une forme de hiérarchie en rendant certaines espèces plus précieuses que d'autres à nos yeux. Comment alors protéger l'ordinaire alors que nous ne le voyons parfois même pas, tellement il nous entoure, tellement nous interagissons avec lui au quotidien sans nous en rendre compte. C'est tout le propos défendu par Gilles Clément par les concepts de Tiers-vivant et Tiers-paysage. Par quels moyens retrouver du sens dans l'ordinaire ? N'aurions-nous pas tout intérêt à renouer

avec notre milieu dès l'enfance, par la pratique sensible ? C'est en cela qu'un renouvellement des attitudes vis-à-vis du paysage, de notre vision du monde et des pratiques collectives doit s'opérer. Lorsque Augustin Berque parle « *d'agir socialement pour le paysage* »¹ il met en exergue l'importance de considérer davantage la notion de paysage dans le domaine de la sociologie, à même de se détacher d'une analyse jugée trop technoscientifique du paysage. Une compréhension plus fine de ce dernier, dans sa totalité, ouvre déjà les portes d'une possible remise en question de notre approche de l'aménagement du territoire.

Le dualisme moderne nature-culture qui tend à être nuancé

Dans cette perspective, il semble nécessaire de comprendre ce qui détermine aujourd'hui notre regard sur le paysage occidental ; sur quels principes fondamentaux s'est construit le regard que nous portons aujourd'hui sur ce dernier. La question du sensible comme cadre de perception et source de connaissance a pendant longtemps fait l'objet de réticences voire de refus catégorique. « *La connaissance de la réalité ne saurait venir du corps, trop imparfait dans ses capacités d'investigation, trop partie prenante avec le monde.* »² Le corps est jugé trop fébrile, peu fiable pour apporter une quelconque connaissance dont on pourrait être sûr de la véracité. Le corps biologique est de fait imprévisible. Le débat à ce sujet n'est pas récent. Les discours s'opposent depuis longtemps, entre littéraires, philosophes et hommes de sciences.

(1)
Berque Augustin, Conan Michel, Donadieu Pierre, Lassus Bernard, Roger Alain. 1994. *Cinq propositions pour une théorie du paysage. Pays, paysages.* Seyssel : Champ Vallon. p.06

A la fin des années 1980, Bernard Lassus, accompagné par d'autres figures du paysagisme comme Berque, Roger, Conan et Donadieu, lance une nouvelle formation à l'ENSA Paris la Villette avec comme problématique centrale le paysage. L'ouvrage *Cinq propositions pour une théorie du paysage* est un écrit manifeste qui catalyse les idées directrices de l'équipe enseignante du DEA « Jardins, paysages, territoires »

(2)
Ibid. p.21

(3)
Poète et philosophe latin du I^{er} siècle av. JC qui, appartenant au mouvement épicuriste, ancre sa pensée dans les forces qui opposent le plaisir et la souffrance, à la recherche d'un possible bonheur. Il paraît tout à fait évident que les sensations interviennent donc dans ses théories.

Les théories de Galilée et Descartes, issus des domaines de la physique et de l'astronomie détachent clairement ce qui est de l'ordre de la raison et du sensible. Notre univers serait un assemblage de formes géométriques que seuls les praticiens des sciences techniques peuvent comprendre. L'approche sensible par l'intermédiaire du corps est alors totalement bannie des discours. Nous ne serions que substance, inscrite dans un corps matériel qui pourrait tout à fait être transposée dans un autre puisque les deux sont bel et bien dissociables. D'autres grandes figures, plus anciennes, témoignent déjà d'une opposition entre objectivité et subjectivité. Platon par exemple, affirmant qu'il n'existe pas de point de vue extérieur au monde, chacun étant de fait enclin au sensible, privilégie pourtant l'intelligence au sensible. Déjà au IV^{ème} siècle av. JC, on témoigne d'une méfiance envers les sens qui semblent trompeurs. Cependant, pour d'autres comme Lucrèce³, la raison est issue des sens. Toute dissociation est donc impossible, remettant en question le corps comme « tombeau de l'âme » défendu par Platon, selon lequel l'âme serait assujettie au corps sensible ; notre faculté de connaître serait donc brouillée par la capacité sensible de l'enveloppe charnelle.

Des figures contemporaines comme Augustin Berque, prônent, elles, une réalité qui ne peut se réduire à ces deux pôles extrêmes que sont le sujet et l'objet mais relevant d'une dimension intermédiaire se jouant dans les relations qui s'opèrent entre la subjectivité et l'objectivité. Ainsi, la « trajectivité » , comme il la nomme s'attache à mettre en évidence que la perception que l'on a du monde est indissociable de

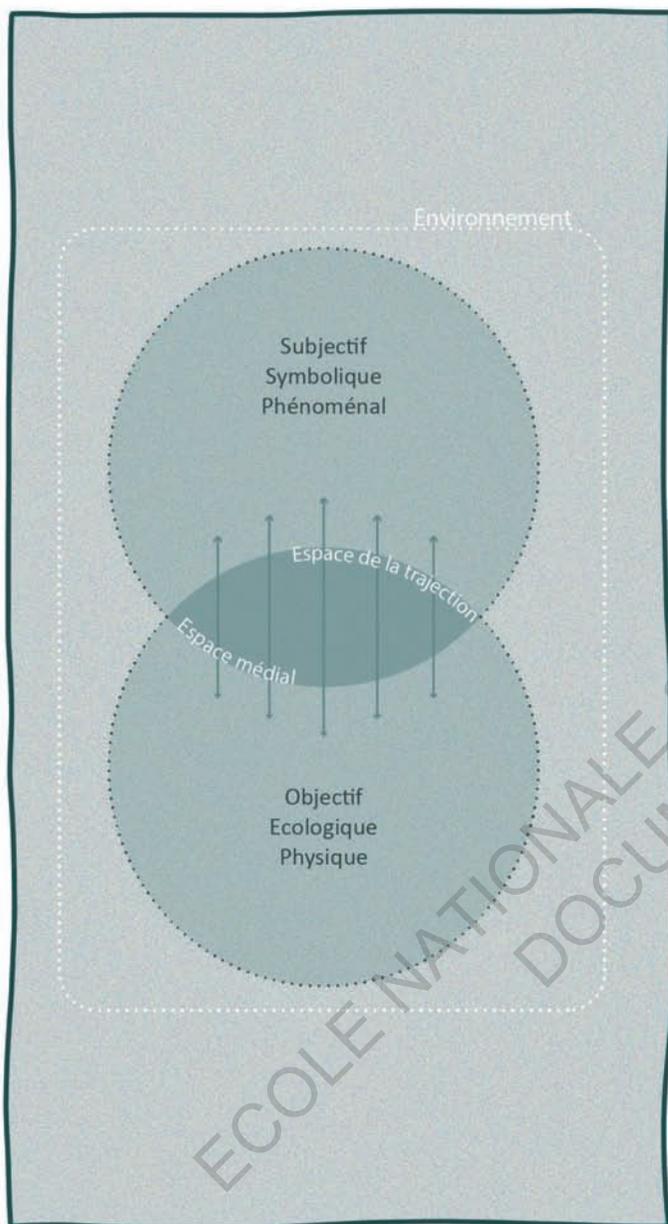


Figure 24
schéma du processus de
trajection

(1)
Deux grands courants
sont identifiables
en anthropologie,
l'anthropologie structurale
d'une part, défendue
par Lévi Strauss, le
matérialisme culturel
de l'autre, dont Marvin
Harris en est une figure
importante.

l'engagement de notre corps puisqu'il repose avant tout sur le processus d'observation mais pas seulement. C'est bel et bien nos facultés sensibles qui nous animent. La raison, l'intelligence seule ne peut s'y résoudre malgré qu'elle participe à cette compréhension. On ne peut donc réduire notre réalité à une réalité objective ; une réalité inanimée en somme. La perception et la compréhension du vivant se fait parce que nous sommes également vivants. La liaison entre la vie et la matière, lien invisible, est en ce sens perceptible par notre propre constitution sensible. Il n'est rien de plus intense, par exemple, me semble-t-il que de tenir quelques secondes un poisson dans sa main, ce petit être qui ne peut à première vue ne rien avoir en commun avec notre constitution formelle. Pourtant, vous ressentez ce qui anime ce corps empli de vie, qui frétille alors. Cette vie est bien palpable, par le contact physique entre la main et le corps du poisson. Cet exemple montre qu'il existe un lien de vivant à vivant qui s'explique autrement que par la raison.

Pourtant, ce principe même d'opposition, de réflexion ancrée dans une vision duale, caractérise la pensée Moderne. L'enseignement de la recherche depuis le XIX^{ème} siècle déjà, se caractérise, parce que cette division de la pensée existe, en deux courants que sont les sciences de la nature d'une part et les sciences de la culture de l'autre, entre autres, en anthropologie.¹ La nature, selon Lévi Strauss, est à considérer comme un ensemble de données objectives auxquelles nous venons, nous en tant qu'Homme, apporter une certaine signification. Nous y attachons une symbolique, propre à chaque groupe social. La nature n'est pas,

en ce sens, une construction sociale. Elle disposerait, comme notre corps physique, de limites déterminées et fixes. Simplement, chaque groupe social appréhende différemment les parties qui le constituent, en attachant une symbolique plus forte à certains éléments plus qu'à d'autres. On peut donc considérer cette théorie de Lévi Strauss comme opposant l'idéal et le matériel, une nature à priori neutre, à laquelle l'esprit humain vient apporter une signification, un sens. La critique de Descola au sujet de cette vision duale du monde de la recherche Moderne est particulièrement intéressante. En effet, cette approche est aujourd'hui de plus en plus questionnée dans le domaine des sciences sociales et tend à être nuancée, comme en témoignent les réflexions menées par Augustin Berque ou Descola lui-même. Malgré que ce dualisme stricte soit aujourd'hui requestionné, ces ont bel et bien ces connaissances qui nous ouvrent vers de nouvelles questions. C'est bien grâce à cette première délimitation que peuvent aujourd'hui émerger des réflexions plus complexes. Il n'est plus aujourd'hui question de déterminer ce qui est de l'ordre du naturel ou non, où s'arrête le naturel et commence le culturel mais le principe même d'opposition n'est pas à rejeter en soit. Il permet la mise en contraste de notions fondamentales et amène au questionnement. Il devient toutefois problématique lorsqu'on en universalise le contenu. Le point de vue de Descola est intéressant dans la mesure où il nuance ce qui pourrait s'apparenter à un accord ou un refus du dualisme Moderne.

Puisque nous ne parlons plus de considérer les éléments comme naturels ou culturels, mais bien

(1)
Descola Philippe. 2011.
*L'écologie des autres :
l'anthropologie et la
question de la nature.*
Versailles : Editions Quae.
p.94

relevant des relations qui s'opèrent entre ce qui est de l'ordre de l'idéal et du matériel, l'espace concret n'est alors plus à comprendre de la même manière. Il doit être compris comme un espace de mouvement. Un lieu, n'importe lequel, ne serait-il pas un lieu mixte, autrement dit en partie naturel, en partie artificiel et basculerait plus ou moins d'un côté ou de l'autre selon certains critères de perceptions ? Bernard Lassus émet l'hypothèse que le fait d'ajouter dans un paysage des objets, donc manifestement artificiels, entraînerait une perception différenciée de ce dernier.

« Si vous introduisez un nouvel élément dans votre champ visuel, il s'entrelacera soit entre le naturel et l'artificiel, soit il deviendra l'élément le plus naturel ou le plus artificiel : d'où le déplacement d'un ou plusieurs des éléments antérieurs. Plus ou moins naturel, plus ou moins artificiel, c'est une identification qui entraîne une classification. »¹

Ceci peut expliquer le sentiment de rejet plus ou moins important vis-à-vis de paysages lourdement modifiés dans une temporalité relativement courte comme l'intégration d'une autoroute au milieu de paysages agricoles. L'ajout de cette autoroute, bien que nouvelle dans le paysage, augmente par la même occasion le caractère naturel du paysage dans lequel elle s'inscrit et peut intensifier son rejet par les habitants. Un projet similaire, cette fois-ci implanté dans une contexte plus urbanisé, en périphérie d'une ville sera probablement soumis à des critiques moins vives de la part des habitants, du moins en ce qui concerne la détérioration d'un espace dit naturel par l'intégration d'éléments nouveaux, artificiels.

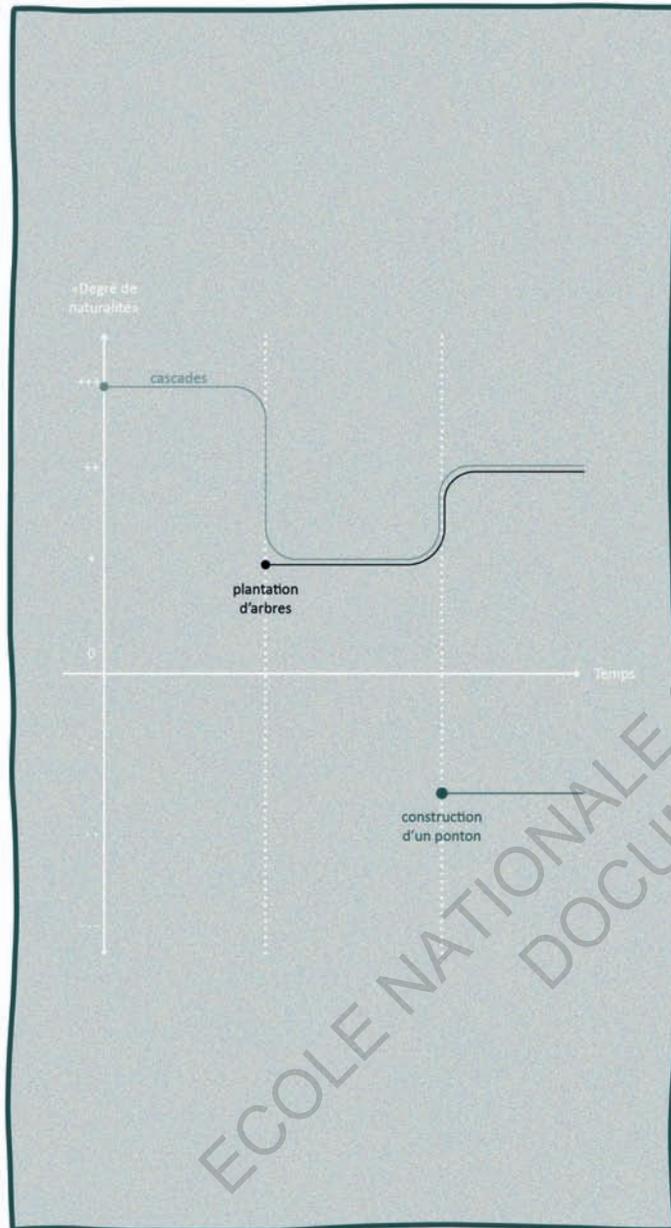


Figure 25
schéma d'application du
principe de mouvement
selon Lassus, le cas de
cascades

Le dualisme stricte instauré par les modernes, désormais nuancé, se joue dès à présent dans les échanges qui s'opèrent d'un pôle à l'autre que sont le naturel et le culturel, la raison et le sensible et permet de renouer l'individuel et l'universel. Permettant un détachement des limites que le corps physique impose, aller au-delà de la considération de l'individu comme entité physique fermée.

Reconsidérer le sensible dans le domaine de la recherche scientifique

Notre approche du paysage passe de fait par une reconsidération du sensible dans le domaine de la recherche, encore timidement représenté. La connaissance scientifique seule comme nous l'avons évoqué, peut être questionnée dans la mesure où elle opère sur nous un certain détachement au monde concret. L'écologie s'est restreinte à cette rationalité scientifique liée à des préoccupations essentiellement environnementales et en oublie progressivement que notre monde est avant tout peuplé d'entités vivantes qui permettent son évolution, au-delà des seules raisons géologiques.

Au début des années 1960, certaines initiatives tentent de placer au cœur de leurs recherches urbaines la problématique sensible. Lorsque Kevin Lynch publie son ouvrage phare, *The image of the city*, à la suite de ses nombreuses recherches sur la perception de l'environnement de la ville et ses conséquences sur l'aménagement urbain, le but n'est pas là de simplement produire des images mentales mais de se servir de

ces dernières comme outil pour la production de la « forme urbaine ». Les outils issus des sciences sociales sont tout à fait porteurs de connaissance, et doivent apporter à la pratique urbaine. Il fait appel ici aux habitants et non aux professionnels comme cela se ferait habituellement, afin de leur permettre de parler de leur propre perception de la ville.¹ Si les premières parties de l'ouvrage sont relativement bien intégrées, notamment dans le domaine des sciences humaines et sociales, les dernières parties ont plus pour vocation de s'adresser aux spécialistes de l'aménagement urbain, les poussant à se saisir de l'imagibilité (concept fondé sur l'image collective dont nous avons parlé précédemment), en l'utilisant comme un outil reproductible dans la pratique urbaine. Or, les dix catégories que développe Lynch pour se saisir de cette imagibilité n'ont pas été intégrées à juste titre suite à la parution de l'ouvrage, lié à une certaine réticence à l'époque de puiser dans les sciences humaines (pratiques et représentations habitantes) pour agir sur la forme urbaine.

Bien que de plus en plus de chercheurs voient en la philosophie dualiste une certaine impasse, cette réflexion n'est pas nouvelle, il est toutefois plus difficile de s'accorder sur une démarche qui permette de la renouveler. Pour quelle application concrète, le sensible peut-il faire l'objet ? Comment rétablir ce lien entre les pôles opposés, déterminés par les modernes ? Bien que des réflexions émergent de plus en plus sur le sujet, la mise en application concrète du paysage perceptif semble ne pas être évidente. Des chercheurs plus contemporains comme Théa Manola, qui rejoint Alain Corbin sur le caractère scientifique de l'écologie

(1)
D'autres exemples tendent même à trouver des moyens de représenter l'espace vécu des habitants comme l'étude menée par Paul-Henry Chombart de Lauwe en 1952 concernant Paris et son agglomération. La recherche de Lynch se situe dans cette tendance là, d'analyse rationnelle des formes urbaines tout en empruntant les matériaux issus des sciences sociales avec notamment la démarche de l'enquête.

environnementale et sur le caractère subjectif du paysage, viennent à se demander comment l'un et l'autre peuvent fonctionner de paire plutôt que dans une forme de dualité stricte. Selon Manola, c'est bien le paysage qui permettrait de rendre accessible à tous, la notion complexe d'environnement et les enjeux qui y sont associés, en se détachant de la seule approche quantitative. Ces deux notions seraient alors à considérer non pas comme duales mais fonctionnant ensembles, car étant deux manières, certes différentes, d'appréhender le même monde. La phénoménologie qui peut se traduire par la science de la description des phénomènes perçus, permet l'explication du monde de l'intérieur et se traduit de fait par les sens. Comment alors cette dernière peut-elle être initiatrice d'une écologie renouvelée ?

Elle engage un attachement au lieu, au monde par son appréhension directe, de l'intérieur et non un détachement au monde auquel se risquent les sciences techniques comme vérité absolue. Elle paraît être un certain atout notamment pour une compréhension plus fine des relations que nous tissons, nous humains, avec le vivant qui nous entoure. La complexité de la réponse à la question réside dans le fait que cette phénoménologie, seule, ne suffit pas encore une fois, à comprendre totalement les enjeux propres à l'écologie. Des auteurs comme Descola mettent notamment en garde quand aux pièges de l'analyse « immergée » constitutive de la phénoménologie. Cette dernière peut s'avérer être source de myopie comme il l'explique, se manifestant par une non-capacité à prendre du recul sur ce que nous voyons puisque notre analyse tient

évidemment compte de notre propre position dans le monde, notre point de vue, particulier, qui s'avère être un filtre qui obstrue la compréhension de l'objet étudié. Des ethnologues qui étudient les sociétés modernes ont l'atout de disposer de codes qui leur permettent une compréhension facilitée. Toutefois, ces mêmes codes leurs sont aussi un désavantage dans la mesure où ils ne leurs permettent pas de reconsidérer leur propre position dans le monde et obscurcissent d'une certaine manière leur capacité d'objectivation ; capacité que les ethnologues des sociétés non-modernes ont, puisque ces codes leurs sont totalement inconnus. L'anthropologie à elle seule ne peut donc suffire à comprendre les relations que tissent les êtres vivants entre eux. Il est un réel besoin de s'ouvrir à d'autres types d'enseignement qui apporteront une vision complémentaire à la recherche menée (histoire, neurobiologie, primatologie, naturalisme...).

Une démarche nécessitant la déconstruction des idées préconçues, portées par notre société

Il paraît pour cela d'ores et déjà nécessaire de dépasser les représentations préconçues de ce que nous nommons paysage, autrement dit de se détacher des « modèles paysagers » tels que sont, entre autres, les visions romantique et bucolique. Ces visions du paysage, héritage du passé, sont ancrées en nous. Nous parlions, à propos des représentations que nous portons en nous, que celles-ci, bien que personnelles et subjectives sont aussi le produit d'influences extérieures (littérature, histoire, mémoire...). Les visions romantiques et bucoliques du

(1) Terme introduit par le philosophe Arne Naess dans les années 1960. Le psychiatre et philosophe Félix Guattari reprend par la suite cette notion et la redéfinie, à l'intersection entre le registre environnemental, celui des rapports sociaux et de la subjectivité humaine.

(2) Guattari Félix. 1989. *Les trois écologies*. Paris : Galilée. p.14

(3) Il précise toutefois que cela n'exclue évidemment pas qu'il y ait des objectifs communs qui unifient à plus grande échelle (lutte contre la faim, contre la déforestation...)

paysage ont en cela une portée considérable sur notre manière, aujourd'hui, de voir et de se représenter le paysage. Ce dernier n'est pas à considérer comme figé, il évolue en même temps que ceux qui l'appréhendent, selon des codes propres à chaque groupe social. Il n'est de fait aujourd'hui plus question, ou dans une bien moindre mesure de percevoir le paysage pour son seul critère contemplatif. Évidemment, l'esthétisme était et est encore aujourd'hui important dans notre représentation du monde mais ne peut être considéré comme critère unique, ni-même dominant. Nous donnons de plus en plus au paysage, une attention portée à la qualité du cadre de vie. L'utilisateur y a en cela une place importante. L'expérience, à replacer au centre du propos, permettrait de nous détacher de la vision contemplative du paysage. C'est en cela que « paysage » et « environnement » tendraient à se rapprocher. Nous n'aurions plus une position de dominant mais serions replacés « au sein de » l'environnement dans lequel nous évoluons. Théa Manola parle pour cela d'écophilosophie du monde¹, largement inspirée par Félix Guattari. Lorsque celui-ci évoque « *les domaines moléculaires de sensibilité, d'intelligence et de désir* »², il pointe du doigt ce pourquoi l'écologie est mal comprise dans son sens commun. Il fait ici référence à ce qu'il nomme « écologie sociale et mentale » qui toutes deux font directement appel à l'expérience sensible de l'être au monde. Cela passe par un retour à des systèmes particuliers et non généralisés comme c'est majoritairement le cas, pour tendre vers une compréhension plus fine de la complexité des enjeux auxquels nous faisons face, économiques, sociaux, environnementaux...³ C'est en

cela que cette double « écosophie », sociale et mentale intervient. Elle est un moyen de se détacher des modèles sociaux-économiques en place pour redonner du sens à la particularité, à la singularité et non aux modèles globaux.

Ainsi, l'écologie tient aussi compte des relations que nous entretenons avec autrui et nécessite de repenser ce que représente « l'être en groupe » et redonner du sens à la relation corps-sujet pour chaque individu ; s'attacher de fait à la subjectivité portée par chaque individu. Chaque pratique individuelle est porteuse de connaissance puisqu'elle permet à son échelle d'être au service de la théorie, de préoccupations plus larges. Or actuellement, ces pratiques individuelles se fondent, dans le régime capitaliste en place. Selon Guattari, le capitalisme s'est délocalisé et a étendu son emprise sur l'ensemble de « *la vie sociale économique et culturelle* ». ¹ Il s'est infiltré à l'échelle de notre subjectivité. C'est la théorie, le global qui prime, étouffant ce qui est de l'ordre du particulier, du singulier. Elle empêche toute perturbation qui pourrait enrayer le système global. Les nouvelles pratiques écologiques doivent aider à révéler ces singularités étouffées en s'appuyant sur l'accidentel, aider à nous détacher de cette société stéréotypée faite de concepts. C'est en cela que l'écologie fait bien souvent l'objet d'une réduction de sens. L'écologie environnementale n'est considérée qu'en surface et est la seule à réellement être prise en compte. Le cadre de vie, les conditions sociales et mentales sont elles, largement négligées. ² C'est un autre système de valeurs qui est à prendre en compte ; non plus basé sur le profit. Si l'écologie est la « *science des conditions d'existence*

(1)
Ibid p.43

(2)
A noter que l'ouvrage de Guattari, publié en 1989 insiste sur une non considération du subjectif pour répondre aux problématiques écologiques, nous ramenant au constat effectué précédemment d'une mise à l'écart, d'une non considération de l'apport des sciences sociales pour répondre aux enjeux majeurs actuels. C'était le cas dans les années 1960 comme en témoignait la réception de l'ouvrage de Lynch à l'époque. Trente ans après, cette méthodologie fait encore l'objet de réticences dans le milieu de la recherche.

(3)
Tassin Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*. 1 vol. Paris : Odile Jacob. p.11

du vivant »² comme nous l'avons défini, une écologie qui est alors centrée sur le vivant ne peut nier sa faculté sensible.

3 | PARTIE 2

RETROUVAILLES AVEC L'ENSEMBLE DU VIVANT

Des préoccupations qui réinterrogent les échelles

Cette redéfinition de l'écologie amène à considérer autrement le territoire, à des échelles géographiques. La notion de sensibilité fait appel à une échelle qui se réduit à celle l'individu, tout au plus à des groupes d'individus mais est inhérente au vivant. Nous pouvons en effet considérer le sensible comme une des conditions d'existence du vivant, lui permettant son inscription au monde et aux autres. La focale d'analyse est alors extrêmement réduite si l'on considérait jusqu'alors que l'écologie ne concernait que les institutions, en particulier l'État, dans les réflexions à mener mais surtout dans les actions qui en découlent.

Le XVIII^{ème} siècle est marqué d'initiatives fortes de l'État en France. Le végétal qui semble alors avoir un rôle prépondérant dans notre vision du beau paysage se retrouve au cœur des initiatives du pouvoir centré. C'est une structure végétale en particulier qui fera l'objet de toutes les considérations, l'arbre. Élément naturel qui domine le règne végétal par ses caractéristiques physiques et l'image qu'il nous renvoie, en tant qu'Homme fait l'objet d'une vraie reconnaissance. Il est une structure à la lisière entre la terre et le ciel en puisant dans le sol et dans le même temps, en se déployant largement dans les airs. Il est synonyme de vitalité, capable de se régénérer. Le rapport qu'on entretient avec l'arbre est très particulier et ce depuis longtemps. On lui accorde un vrai respect et cela en grande partie du fait de sa longévité dans le temps ; longévité qu'on ne peut s'empêcher de lier à une forme de sagesse. Sa présence silencieuse voit évoluer les individus au fil du temps et

cela sur plusieurs générations parfois. L'arbre au cœur de nos paysages se révèle alors être d'une importance cruciale à la fin du XVIII^{ème} siècle. Une politique d'accroissement de plantations est menée, dans cette période révolutionnaire par Nicolas François de Neufchâteau - agronome et homme politique lors de la Révolution ayant notamment eut des responsabilités à l'échelle locale dans les Vosges, puis à l'échelle nationale ensuite – et la Commission d'agriculture. Une campagne est lancée pour encourager les propriétaires à participer à cet effort commun d'embellissement des campagnes. Ils se voient d'ailleurs récompensés pour leur engagement par l'administration supérieure. Pour les mêmes raisons, chaque évènement important tels qu'un mariage, une naissance ou une communion devaient être l'occasion de planter un nouvel arbre, acte à la fois symbolique pour les personnes concernées et dans l'intérêt de cette politique à plus large échelle. La forêt des Landes, plus grande forêt artificielle d'Europe occidentale, est en partie née de cette politique nationale. Ce projet de reboisement est un exemple fort, parmi d'autres, de l'implication du pouvoir centralisé, dans un intérêt à la fois esthétique, économique et moral. Interviennent également d'autres engagements forts, agricoles notamment, pour objectif de défricher et assainir les espaces de friches ou marais par exemple qui posent problème car incultivables. Le paysage français se transforme donc largement aux XVIII et XIX^{ème} siècles par ces deux grands projets paysagistes à l'échelle nationale, de reboisement et de mise en culture du territoire. S'en suivront les premières mesures de protection du paysage-nature. Il faut protéger la

nature, fragile, pour des raisons hygiénistes. Elle est un moyen d'échapper à l'atmosphère insalubre des villes de l'époque ; de même qu'elle nourrit notre vision patriotique de la protection des paysages à l'époque. Il faut aimer la nature au même titre que l'on aime sa patrie. Le paysage naturel est perçu comme marqueur de l'identité du territoire.

Apparaît en 1906 la première loi de protection dite de « protection des sites et monuments naturels de caractère artistique » pour laquelle le seul critère esthétique est ici pris en compte, la première loi, initiée par l'État, pour laquelle c'est bien lui qui décide ce qui caractérise le beau paysage.

Favoriser de nouvelles pratiques micro-politiques, micro-sociales, tel est ce qui nourrit des réflexions plus récentes et renouvelées liées au paysage. La logique écosophique que prône Guattari, en s'appuyant sur l'accidentel entraîne justement ce changement de focale, ou convient-il mieux peut être de penser à l'inverse ; le changement de focale qui doit s'opérer permet de prendre d'avantage en considération ce qui touche directement à l'individu, à son échelle de perception et d'action. Ainsi, l'exception n'est pas à considérer, de manière automatique, comme confirmant la règle mais peut elle-même permettre de la modifier. Cette donnée est fondamentale dans la compréhension et l'acceptation d'une approche renouvelée du paysage et de l'écologie.

Les échelles géographiques sont à questionner mais pas seulement. les échelles de temps également puisque l'écologie sensible est une écologie du présent. Percevoir par l'intermédiaire de nos sens est une action



Figure 26
Gilles Clément et Coloco,
Le jardin des Manifatture
Knos à Lecce (Italie),
*Adaptation de plantes
spontanées et plantées
aux sols pauvres*

immédiate, une captation furtive de notre corps en tant que constitution sensible. Pourtant, cette part de l'écologie est au combien importante dans ce qu'elle offre pour le vivant par la suite. Elle doit permettre son existence. Tout l'intérêt est justement de se projeter dans une temporalité plus longue en plus de penser dans l'immédiateté. Le vivant étant dynamique, instable dans la mesure où il s'adapte sans cesse aux perturbations, les réponses qu'apportent les professionnels de l'aménagement doivent être apportées en conscience de ces échelles de temps différenciées; à la fois du furtif, presque de l'ordure de l'indécélable si l'on y prête peu d'attention, tout comme ce qui évolue de manière beaucoup plus lente que nous. Pour reprendre le cas de l'arbre par exemple, de nombreux projets d'aménagement urbain sont témoins de cette incompréhension. Parce qu'il est difficile de s'imaginer, à l'échelle d'une vie humaine, ce qui est bon ou non pour la croissance et le bon développement d'un arbre, parfois déjà-là et qui perdurera encore, ces derniers se retrouvent bien vite avec leur système racinaire cloisonné par une masse importante de béton et de pavés ou encore avec un houppier taillé strictement pour respecter un alignement parfait avec les façades bâties voisines. En chaque entité caractérisée par une évolution sur le temps long, nous ne percevons qu'un objet fixe, stable, parce que nous la rapportons automatiquement à notre échelle temporelle, notre point de vue. Le cas de l'arbre est assez parlant, mais c'est également le cas pour tout ce qui est de l'ordre du non-vivant. Toute matière inerte évolue elle-aussi dans le temps mais nous ne pouvons souvent pas la voir.

Ce que nous voyons, c'est la dégradation, l'évolution à une étape donnée. Un galet ramassé sur une plage a subi une lente évolution, mais nous ne voyons en le ramassant qu'un objet solide, inerte. C'est bien parce que nous savons que l'objet en question a été maintes fois poli par les vagues que nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il a subi une lente et longue évolution. Questionner ainsi les temporalités lorsqu'on parle de paysage permet de comprendre la complexité à articuler paysages matériel et immatériel puisque le premier étant synonyme de processus physique, le second de pratiques paysagères, sur le temps plus long ou en tout cas avec un certain décalage temporel. Ce que l'on considère être paysage met du temps à s'installer, à être considéré comme tel. Son étude est donc moins une étude des formes en présence à un instant donné, que l'étude des dynamiques qui le composent.

Les approches quantitatives et qualitatives au service l'une de l'autre et non plus duales

La logique des sciences quantitatives qui s'instaure au XVIII^{ème} siècle avec Pascal va guider la modernité. La dichotomie physique / phénoménologie selon Augustin Berque est déchirante ; elle va à l'encontre de l'unité du monde et nous plonge encore un peu plus vers une dissociation entre l'individu sujet et le monde objet. L'apparition progressive de la phénoménologie rebat en quelque sorte les cartes dans le monde de la science. L'écologie liée ainsi à la phénoménologie tend à reconsidérer les relations qui s'opèrent entre les vivants et ne considère plus les individus comme des

(1)
Berque Augustin, Conan Michel, Donadieu Pierre, Lassus Bernard, Roger Alain. 1994. *Cinq propositions pour une théorie du paysage. Pays, paysages*. Seyssel : Champ Vallon. p.27

pôles dissociés. On ne réduit plus seulement l'individu à son entité corporelle, comme objet d'étude telle que le défendait la dualité cartésienne. Les approches quantitatives environnementales et qualitatives sensibles ne sont non plus à considérer comme duales mais fonctionnant de paire. Les notions de paysage et d'environnement sont alors à reconsidérer. La Modernité nous a amené à percevoir le paysage par sa seule forme visible, qui tend alors à le confondre avec l'environnement. Le paysage a perdu de sa signification et nécessite qu'on le reconsidère, qu'on lui redonne « *un sens qui nous engage dans le monde* »¹ C'est en ce sens que l'emploi du terme milieu a ici toute son importance. Le milieu est ce lien entre le paysage et l'environnement, celui qui relie chaque société avec son environnement selon ses codes d'appréciation; le paysage est l'une de ces relations, pour la civilisation paysagère qui est la nôtre. Le milieu prend davantage en compte ce qui anime justement le paysage et rompt de fait avec la dualité sujet/objet.

Les changements qui doivent s'opérer dans le monde de la recherche scientifique afin de reconsidérer dans toute sa complexité ce qui est le propre de l'écologie visent à ouvrir l'écologie à tous en premier lieu. Il n'est pas d'écologie par les scientifiques, pour les scientifiques, qui témoignerait d'une disparité certaine entre les professionnels de l'environnement, de l'aménagement et les usagers. En partant de ce constat, il est tout à fait possible de ré-envisager, autrement, l'approche de la fabrication de la ville, permise par l'implication d'un plus grand nombre d'acteurs. Tout le monde est acteur du paysage. C'est bien l'approche sensible qui permet

la réduction des disparités entre habitants, usagers et professionnels de l'aménagement puisqu'elle ne suit aucun statut social, professionnel ni même de genre ; nous sommes tous des êtres sentants. C'est en cela que la notion de paysage prend tout son sens. Il permettrait de se détacher de la seule vision quantitative de l'écologie, abordable par un nombre restreint de personnes, ayant des connaissances techniques sur le sujet et tendrait au rapprochement entre paysage et environnement.

Les limites claires établies jusqu'alors entre la perception sensible d'un lieu ne pouvant être considérée comme source de connaissance d'une part et la connaissance scientifique quantifiable de l'autre, tendent à se flouter pour une compréhension plus fine d'enjeux non plus dissociés mais bel et bien entremêlés, qu'il s'agisse d'enjeux environnementaux, sociaux, urbains... Les nuances apportées à cette rupture stricte ne peuvent que réduire la hiérarchie qui s'est formée entre les différents acteurs, dans un processus de partage de connaissances et une approche plus horizontale du projet.

Des initiatives ont déjà été prises telle que la Fabrique Active du Paysage (FACT), travail mené par le CSTB et Bellastock qui interroge une possible fabrique sensible de la ville sur le territoire des bords de Seine. Comment ainsi traduire spatialement les paysages sans les instrumentaliser ? Comment transformer en espace l'expérience sensible ? La démarche envisagée a été d'intégrer les usagers dans la réflexion de projet, comme vrais acteurs du territoire, sur ce qui le caractérise, son essence profonde ; s'attacher, en d'autres mots, à sa dimension immatérielle.

L'objectif est double dans le cas de la recherche-

projet FACT. Il est à la fois d'ordre scientifique puisqu'il permet de produire de la connaissance et d'ordre opérationnel. Il y a donc ici la volonté d'aboutir à une réalisation concrète en passant par un travail préalable un peu différencié de la pratique courante puisqu'il s'agit de se détacher du travail classique d'un chercheur qui analyse, collecte et synthétise ensuite. Mettre en articulation l'approche technico-scientifique et sensible est peut être une clé pour tendre vers un engagement total du projet paysager et éviter de tomber dans la dérive de projets qui ne s'attachent à répondre qu'à une part limitée des enjeux comme le risque environnemental et l'esthétisme du lieu.

L'initiative ici portée s'est structurée selon deux types de dispositifs de partage entre les acteurs du territoire :

- Les ateliers-promenades qui ont pour but de renseigner les concepteurs, qui sont eux extérieurs aux lieux étudiés, sur ce qui fait sens dans ce lieu, ce qui le caractérise de l'intérieur, lorsqu'on a l'habitude de l'éprouver. La démarche est intéressante puisqu'elle permet aux aménageurs de se plonger plus profondément dans le milieu, d'en comprendre l'identité, grâce aux usagers. Il peut s'agir pour cela d'expériences individuelles comme collectives. En effet, il est paru nécessaire d'une part de collecter les ressentis et appréciations subjectives à travers la mise en situation des usagers dans l'espace. Ils sont invités à explorer les lieux, capter leurs appréciations, émotions, souvenirs qui émergent alors pour les retranscrire ensuite par la narration ou le dessin. D'autre part, des temps collectifs ont été prévus pour confronter ces ressentis sur une carte mentale

« Le bruit de l'eau le long de la berge, c'est un bruit très faible, très fin. Il faut que tout autour soit silencieux pour percevoir ce « bruit » tant il est couvert par la pollution sonore en zone urbaine. »

« J'ai choisi ce point de vue parce qu'il correspond (dans mon souvenir) à l'entrée des entrepôts, ou plutôt à leur sortie ! Quand on retrouvait la lumière du jour après l'arpentage de ces lieux sombres. »

« Des sentiments positifs [produits] surtout par le décalage d'être en ville et de sentir un sol mou, agréable, déstructuré au sens de pas fini, laissé brut... que l'on peut toucher aussi bien avec les mains qu'avec les pieds en « shootant » dedans. »

« Sur le haut de la butte... Quelle vue ! Lieu inhabituel, original... je vois la fumée des tours Marcel-Paul et le pont de l'autoroute. Sentiment de domination sur le paysage/position privilégiée... »

(1)
Extraits de corpus issus
des ateliers-promenades
Bailly, Emeline ; Benoit,
Julie ; Jacquemin, Simon ;
Manola, Théa et Paquot,
Thierry, 2018. *Oser la
ville sensible: paysage,
expérience sensible et
conception urbaine.*
Nantes: Cosmografia. p.87

commune. Il s'agit là d'une tentative de synthèse de l'appréhension sensible du site, la formalisation d'une image collective se voulant être initiatrice des projets à venir.

- Les démarches participatives pour aboutir aux réalisations qui, au-delà d'une compréhension sensible du milieu pour mener à un projet comme le permettent les ateliers-débats, sont l'occasion de donner la possibilité aux usagers eux-mêmes de se rapprocher un peu plus de leur environnement sensible. Cette étape clé, après avoir déterminé l'état des lieux sensible de la zone étudiée, a pour but d'établir des objectifs d'intervention et principes de conception qui nourriront les projets à venir. Ce type d'approche n'est toutefois pas évidente à mettre en place et peut révéler des limites. Si l'on se place du côté de la recherche, l'émergence et la collecte de la perception sensible des lieux par les usagers est largement mise en avant et mériterait d'être approfondie dans bon nombre de cas. Les praticiens et acteurs locaux eux, peuvent trouver ce travail d'enquête auprès des usagers relativement lourd, nécessitant du temps et un certain engagement de leur part.

Vers une reconnaissance de l'altérité

Entrevoir le paysage dans toute sa complexité par notre constitution sensible est indissociable de la prise en compte de l'autre. Nous l'avons évoqué par exemple dans le cadre de la recherche FACT. Nous avons tous à nous exprimer parce que nous sommes des individus sensibles ; réinterrogeant de fait la place de l'utilisateur dans le processus de conception du projet d'aménagement.



Figure 27
Collectif Fabrication
maison et Hermeline
Carpentier, *Collaboration
avec les habitants de l'île-
Saint-Denis pour le projet
(FACT)*

Toutefois, ce qu'engage les notions de paysage et de milieu ne peut s'arrêter à l'altérité humaine seulement, si l'on considère que le milieu est cette matrice sensible dans laquelle nous évoluons, faite de multiples échanges sensibles entre toutes les entités qui la composent, y compris le non-humain. Cette prise de conscience est, il me semble, un des enjeux fondamentaux de notre rapport au territoire aujourd'hui et demain, au cœur des problématiques écologiques et paysagères dans le même temps. Redonner une place centrale à la notion de milieu nous ouvre vers des réflexions qui s'étendent au-delà de la seule considération humaine puisque le paysage perceptif se donne au vivant plus généralement. Chaque espèce y a accès, bien que les manières de capter ces paysages perceptifs varient d'une espèce à l'autre, nous amenant à questionner la place que nous avons dans ce monde, au regard de l'existence de ces autres êtres sensibles.

L'engagement du corps sensible nous donne déjà des clés pour capter les manifestations du vivant. Alors qu'il nous semble évident par exemple, que tout nous oppose entre, nous humains, et une pie ou encore une fougère, notre corps sensible est en mesure de révéler les relations immatérielles qui s'établissent entre ces mêmes individus, tissant des liens entre les sujets et les faisant ainsi coexister dans le même milieu. On ne peut alors continuer de penser que nous vivons de manière relativement isolée, indépendamment du vivant qui nous entoure à partir du moment où l'on prend conscience que le monde où nous vivons est fait d'un entrelacement de relations et que nous ne devons pas seulement nous voir comme des entités physiques,

finies. La matrice sensible dans laquelle nous évoluons permet cette écho permanent entre les êtres, dans laquelle chacun évolue.

Au regard de l'évolution de l'histoire de l'humanité, l'Homme a de tout temps co-évolué avec le vivant ; ce même vivant qui s'est adapté à son milieu au fil du temps pour subsister, pour s'accrocher aux caractères qui lui étaient les plus favorables ou s'adapter aux contraintes qui lui faisaient face. Cette capacité d'adaptation est indissociable de la faculté sensible des espèces. C'est bien le sensible qui permet de s'adapter aux changements environnementaux, de même que le vivant a dû s'adapter à l'anthropocène pour y trouver un équilibre suffisant pour vivre et s'épanouir. Les capacités d'adaptation des êtres vivants à leur milieu sont en cela très intéressantes parce qu'elles sont un moyen de comprendre l'importance du sensible comme l'une des conditions d'existence du vivant, comme en est définie l'écologie. Des exemples flagrants sont remarquables dans le domaine acoustique notamment. C'est le cas pour certaines espèces d'oiseaux tel que le merle d'Amérique. Il s'est progressivement habitué à chanter la nuit en zone urbaine alors qu'il le fait naturellement le jour hors des villes justement à cause de la multitude de bruits que génère l'environnement urbain. Il s'est adapté à son milieu pour trouver une « *niche acoustique* »¹ pour qu'il puisse s'insérer dans son environnement et continuer de se faire entendre. D'autres cas similaires comme celui de la mésange charbonnière aux Pays-Bas ont également été remarqués. Cette fois-ci, l'oiseau a su modifier la fréquence de son chant pour se démarquer de celles générées dans l'espace urbain encore une fois.

(1)
Tassin Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.159

(2)
Plurivers ou
[pluri]-[univers]
(3)
Tassin Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*.
1 vol. Paris : Odile Jacob.
p.47
De l'anglais « *To afford* »
qui signifie offrir la
possibilité, permettre

Elle augmente ainsi la fréquence de son chant en ville par rapport au milieu forestier dans lequel elle évolue habituellement.

Une première nuance est à apporter cependant. Il ne faut pas confondre pour autant environnement et milieu, en d'autres termes, de considérer l'environnement comme un gigantesque milieu, dans lequel nous serions tous, plus ou moins directement liés. Il est plus juste de considérer que notre monde est constitué de milieux emboîtés les uns dans les autres, certains s'interpolant d'avantages par rapport à d'autres, et d'autres absolument pas ; ce que Bruno Latour nomme le « *plurivers* »² En chaque milieu, chaque individu donne la possibilité à d'autres de le percevoir et inversement. James Gibson en développant le concept « *d'affordance* »³ tente de rétablir la compréhension de ce tissage d'informations complexe qui nous lie les uns aux autres. Ainsi, en se replaçant dans le contexte où ce que l'on considérait être l'objet, devient sujet à son tour. Chaque individu peut donner la possibilité d'être perçu par transmission d'informations sensibles. Les informations envoyées sont uniques, définies, or les appréhensions qui en sont faites par la suite peuvent elles, être variables d'un individu à un autre. On comprend dès lors que le sensible a fait l'objet d'un long débat dans le domaine scientifique puisque que les multiples variables rendent compliquée la synthèse sur papier comme finalité de la recherche. C'est particulièrement le cas entre les espèces. Prenons le cas d'un oiseau et d'un écureuil face à un même signal qui leur est envoyé à savoir la présence d'une branche. Chacun la perçoit, mais l'intègre différemment au regard de ce qu'il est

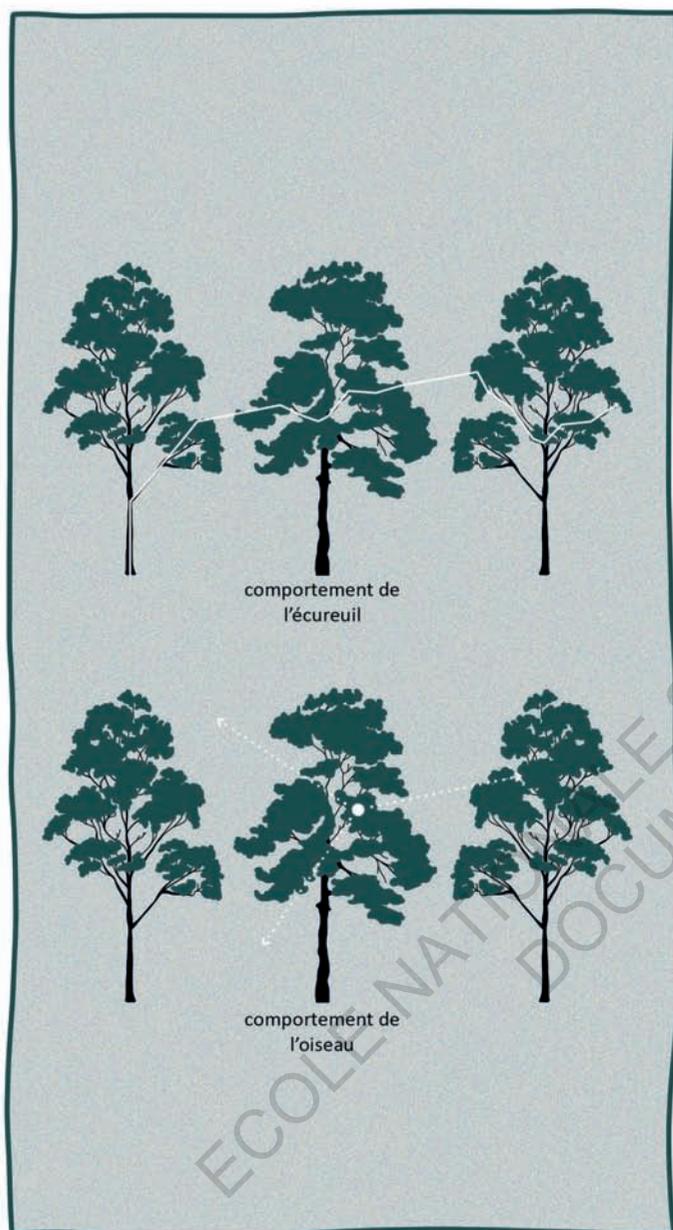


Figure 28
Utilisation d'un même
ensemble de branches par
un écureuil et un oiseau

capable d'en faire ensuite. Alors que l'écureuil pensera à atteindre cette branche, pour ensuite en atteindre une autre et circuler d'arbre en arbre, l'oiseau y verra un lieu de pause avant de reprendre son envol. La même branche fait sens pour l'un comme pour l'autre mais l'image que chacun s'en fait est différente.

L'exemple pris entre deux espèces paraît évidente mais il en est de même au sein d'une même espèce dans une certaine mesure. L'individu dispose d'une subjectivité liée à son espèce mais dispose lui aussi d'une subjectivité qui lui est propre. Chaque être humain perçoit son environnement différemment en hiérarchisant les données qui l'entourent comme l'a largement développé Kevin Lynch.

Ces réalités s'entrecroisent et participent du fonctionnement du milieu. Ce réseau, ce tissage de connections nous unit aux autres et cela par l'intermédiaire de notre corps sensible, sentant. La reconnaissance de l'autre se fait alors. Ainsi cette réciprocité entre le percevant et le perçu permis par cet entrelacs d'informations questionne notre rapport de domination présumé avec les autres espèces vivantes. Le partage qui s'effectue participe plus à une position de « vivre avec » l'autre que de « vivre grâce » à l'autre. Il n'est pas pour autant question d'essayer de se mettre à la place d'une plante pour comprendre ce qui la lie avec son milieu mais de prendre conscience de nous même et du fait que nous sommes perçus par d'autres également. Des changements mentaux sont donc à opérer pour tendre vers une reconnaissance de l'altérité et une recherche d'un équilibre entre les vivants. On peut alors se questionner sur la nature de ces changements. Félix

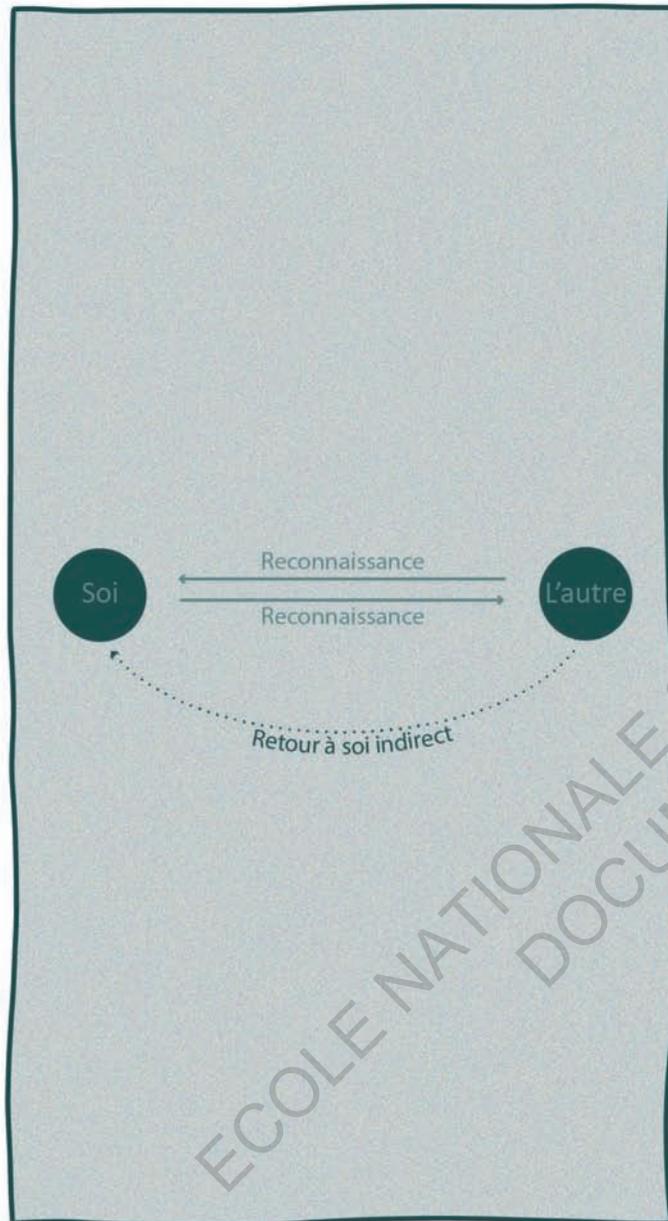


Figure 29
Reconnaissance mutuelle
des corps sensibles

Guattari à ce sujet questionne par exemple l'impact d'une écologie mentale comme nous avons pu en parler précédemment sur nos modes de pensée et de fonctionnement. En effet cela impliquerait un certain bouleversement des codes propres à notre société, qui lie le corps à l'esprit pour chaque individu ; amenant par exemple à modifier le rapport à nos activités en ne voyant plus, parce que c'est inhérent au système capitaliste, une finalité liée au profit, mais un processus à vivre et à ré-apprécier ; en d'autres termes, réinterroger la finalité de nos activités humaines.

Un aparté concernant la prise en compte du non humain s'impose ; rappelant que cette dernière est énormément influencée par notre culture. En effet, il existe bien des manières d'envisager le non-humain par delà notre propre culture. D'autres, instaurent soit des systèmes hiérarchiques différents entre les espèces, sans que l'homme n'en soit forcément à la tête, ou n'établissent au contraire aucune hiérarchie, aucun vrai rapport de domination entre les espèces. Le cas de certaines études sur des populations tropicales comme le peuple des Achuars, en Amérique du Sud dont s'est beaucoup intéressé Descola le montre. Les Achuars semblent traiter les non-humains et plus globalement ce qui compose leur environnement comme des partenaires, des entités qui ne servent pas seulement à leur subsistance mais qui évoluent avec eux. Le rapport à l'autre, de manière générale, est donc dans ce cas présent très différent de ce que nous connaissons. Une distinction est faite tout de même entre chaque espèce sur critère physique, biologique. On ne peut nier qu'une espèce soit physiquement différente d'une

autre. Cependant, la discontinuité n'est que d'ordre morphologique puisque pour les Achuars, chaque espèce dispose d'un esprit, d'une forme d'intériorité universelle qui la rend capable de communiquer.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 | PARTIE 3

CHANGEMENT DE PARADIGME DANS LA PRATIQUE PAYSAGÈRE – MENER L'ENQUÊTE

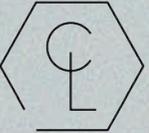
Positionnement méthodologique

Les nombreux points qui ont été abordés tout au long de ce mémoire ont permis de ré-actualiser des notions telles que le paysage ou le milieu, une potentielle clé de réponse pour ré-envisager notre rapport au monde ; la place que nous y occupons en tant qu'Homme. Ces réflexions qui émergent de plus en plus dans les champs théoriques de l'anthropologie et de la philosophie, sont à mon sens une manière de questionner notre approche opérationnelle du territoire. Comment l'Homme, tiraillé entre la science, la morale et l'art, héritage de la pensée moderne, peut-il trouver un sens profond dans sa pratique, qui unirait le symbolique à l'écologique ; une écologie non plus seulement envisagée par son seul critère environnemental mais en y intégrant aussi notre propre bien-être ?

Cette partie a pour but de basculer dans le champ pratique de l'aménagement du territoire pour tenter de comprendre par quels moyens toutes ces réflexions sont mises en place par ceux qui les portent. Un travail d'enquête a pour cela été mené, en deux phases qui se veulent complémentaires à savoir la réalisation d'entretiens auprès d'agences de paysagisme et auprès d'habitants d'un territoire spécifique ayant fait l'objet d'un récent projet de paysage ; habitants qui ont pu participer à des temps de concertation qui leurs étaient dédiés. L'objectif, dans les deux cas, est de se focaliser sur un territoire plus spécifique qu'est celui des cours d'eau, afin d'alimenter une théorie plus large liée aux paysages.

agence ter

- (Paris, Karlsruhe en Allemagne, Barcelone, Los Angeles, Detroit et Shanghai)
- Agence fondée en 1986 par trois associés (Olivier Philippe, Michel Hössler et Henri Bava)
- Personne interrogée : Aldo Jimenez (TER Paris)
- format de l'entretien : entretien physique (sur la passerelle de la gare de Nantes)
- Durée: 56 min



CHAMP LIBRE

- (Paris, Lyon, Hanoi)
- Agence fondée en 2008
- Personne interrogée : Bruno Garnerone (Champ libre Paris)
- Format de l'entretien : Entretien à distance (visioconférence)
- Durée : 1h 19 min

NDF

- (Paris)
- Atelier créé en 2018
- Personne interrogée : Nicolas Deshais-Fernandez
- Format de l'entretien : Entretien à distance (visioconférence)
- Durée de l'entretien : 46 min

Figures 30
Présentation des agences
interrogées

• Nous avons interrogé trois agences de paysagisme implantées en France qui prônent l'intégration d'une démarche sensible, plus en lien avec les perceptions des usagers et se voulant plus à l'écoute du monde vivant dans sa globalité. Ces agences ont pu travaillé sur des territoires assez divers. Chacune d'entre elles a toutefois réalisé des projets tels que des requalifications de berges de fleuves ou de rivières, d'aménagement de parcs submersibles... Par ces enquêtes, nous tentons ainsi d'en apprendre plus concernant ces territoires spécifiquement mais c'est aussi l'occasion d'élargir le propos à un ensemble plus vaste de territoires.

Les entrevues, d'une durée moyenne de 1 heure, portent chacune sur un projet prenant place dans un milieu de cours d'eau, réalisé par l'agence en question ; une entrée relativement ciblée qui a permis ensuite d'élargir le propos sur la démarche portée par chacune d'entre elles. Les réponses apportées lors de ces trois entretiens ont été complétées de documentations relatives à chacune d'entre elles ; des publications des agences elles-mêmes et quelques compléments dans des revues de paysage.

• Une seconde phase d'entretiens a été menée afin de comprendre la portée de cette démarche de projet (liée au sensible), encore assez peu employée dans la profession, à travers le regard des usagers eux-mêmes. L'agence Phytolab, implantée à Nantes, a récemment réalisé un projet à Vertou (44), dans la périphérie Nantaise, le long de la rivière qui la traverse qu'est la Sèvre. L'agence qui souhaite développer une

approche programmatique sensorielle et empathique en laissant davantage le vivant s'exprimer, a notamment consacré une longue phase de concertation habitante et de médiation en amont du projet à Vertou. Un dialogue citoyen a été mis en place dès Mars 2016, sous l'impulsion des politiques de la ville, dans le but d'aboutir à un plan d'action pour penser l'avenir de la Sèvre qui contribue à l'identité de Vertou. (*Voir Annexe 1 : « Echantillon photographique du site de la chaussée des moines »*) Ces engagements avaient pour but de permettre aux habitants « *de se réapproprier la Sèvre* »¹ tout en protégeant son patrimoine, notamment naturel. La volonté de la municipalité était donc d'inciter les habitants à participer au projet et à s'engager dans le processus d'échange. Le deuxième est donc consacré aux usagers ayant participé au processus de projet pour avoir un retour critique sur la démarche mise en place au regard de la perception sensible des lieux qui en a émergé et avoir leur vision du projet.

Deux habitantes de Vertou ont été interrogées. La durée moyenne des entretiens est de 1heure et 05 minutes. Je me suis rendue sur place, sur le site de la Chaussée des moines, son quai et ses environs pour les rencontrer. Ce processus, in situ, m'a paru nécessaire au regard du sujet abordé.

MARCHER - PERCEVOIR - DÉCRIRE

La méthode employée est celle du parcours commenté. Un premier temps d'échange avec les habitants a lieu au niveau du quai de la chaussée des moines avant de nous engager vers la zone des boires et

(1)
Guidet, Thierry, et Franck Renaud. 2019. *Demain la Sèvre à Vertou, récit d'une inspiration.*

la plage engazonnée jusqu'au pont. La suite du parcours consiste à longer le moulin Gautron avant d'emprunter la chaussée des Moines et longer pour finir la passe à poissons. L'objectif est de révéler l'espace perçu, vécu, à travers le ressenti propre à chaque personne qui emprunte ce parcours. Afin de nourrir et illustrer ces temps d'échange avec les usagers interrogés, des documents graphiques ont été réalisés afin d'amener l'observateur à s'exprimer au sujet du paysage vertavien. (*Voir Annexe 2: "Documents graphiques - supports des entretiens"*) L'outil a pour but de proposer une matière suffisante pour discuter du paysage et du projet réalisé (topographie, vues plus ou moins dégagées, flore présente sur site, présence de l'eau, épaisseur de sol, éléments architecturaux dans le paysage comme la chaussée des moines ou le moulin...).

Ce type d'enquête s'effectue à travers la marche. L'approche du territoire par la marche peut permettre d'avoir un autre regard sur le milieu en question, poussant l'observateur à s'immerger totalement dans le paysage en prêtant attention aux détails (permis par l'allure de la marche). S'effectuant in-situ, la déambulation permet de tirer une continuité narrative entre les différents détails, ce qui est moins évident lors d'entretiens sur papier, hors-contexte. Le moment de la déambulation est l'occasion pour l'observateur, l'arpenteur, de se laisser interpeller par ce qu'il voit, entend, touche...

Il me semble nécessaire de faire un court aparté, relatif à certaines difficultés qui se sont présentées à moi dans la réalisation de cette partie du mémoire. Dans

un premier temps, il était envisagé de se focaliser sur le projet de Vertou, comme terrain d'enquête principal de cette recherche en interrogeant la vision des concepteurs et des usagers sur un même terrain d'étude. L'impossibilité de m'entretenir avec l'agence Phytolab ne m'a pas permis de continuer sur cette voie. Le projet à Vertou s'est donc avéré être pertinent pour interroger la vision habitante, tandis que des entretiens auprès d'autres agences que celle de Phytolab ont été menés en parallèle pour questionner la mise en pratique d'une approche sensible liée au paysage dans l'aménagement du territoire.

La prise de contact avec les habitants ayant participé à la concertation a été relativement tardive. Je me suis dans un premier temps tournée vers la mairie, qui était me semblait-il, la seule à pouvoir me communiquer ces contacts. Après plusieurs mails envoyés, appels téléphoniques passés et visites de ma part sur place, je n'ai finalement eu aucune réponse de leur part, pour m'aider à avancer dans mes démarches. Après avoir pu finalement prendre contact, au mois de Novembre, avec l'une des habitantes de la ville par l'intermédiaire des réseaux sociaux, cette dernière me fait part du contexte politique tendu autour du projet. Ce dernier a beaucoup fait parlé et c'est encore le cas aujourd'hui. Il y a eu de nombreuses confrontations entre certaines associations qui se faisaient le porte-voix d'un plus grand nombre d'habitants, et la municipalité, sur certains points du projet. Ça a particulièrement été le cas en ce qui concerne l'abattage d'une cinquantaine d'arbres existants sur le site. Le projet, je le rappelle, a été financé par la municipalité de Vertou, le département

de Loire Atlantique (avant de retirer son financement par la suite) et par Nantes métropole. Cela explique la prise de contact tardive avec les habitants et de fait le faible nombre d'entretiens que j'ai pu effectuer.

Une rencontre sensible avec le terrain

Des fiches synthétiques de chaque entretien ont été effectuées (paysagistes concepteurs sur leur démarche et habitants de Vertou à propos du projet en cours et de la concertation), entretiens qui sont ré-investis ensuite dans les prochains paragraphes.

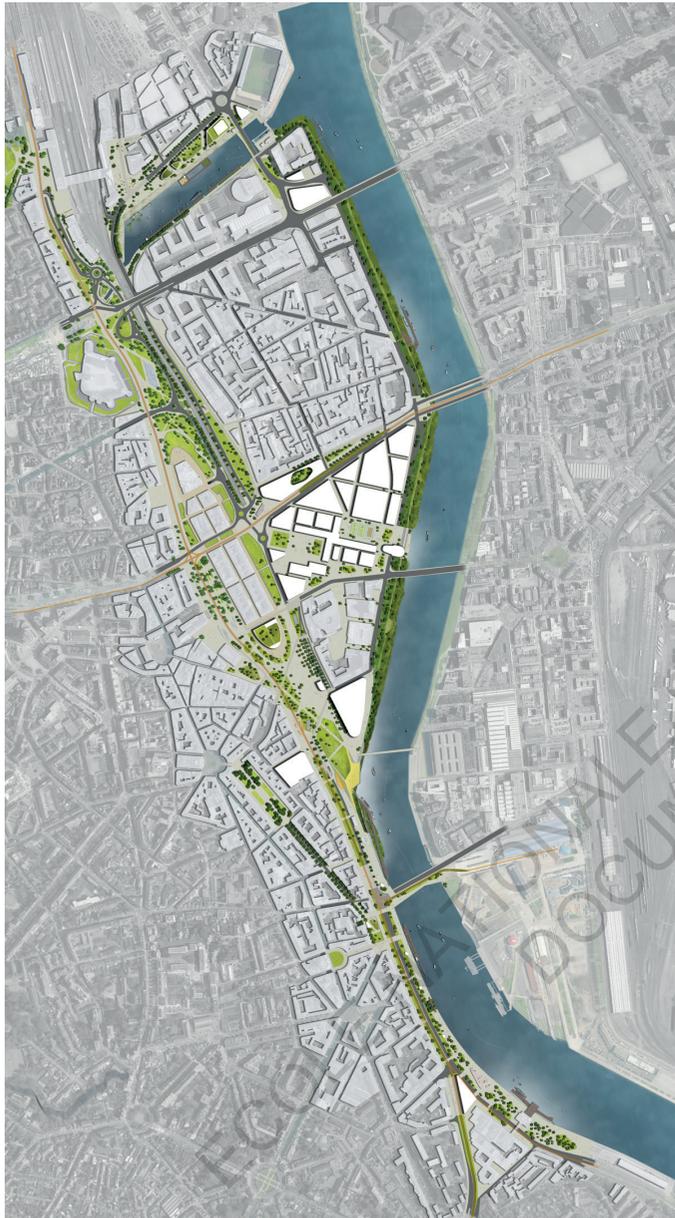


Figure 31
Plan masse du projet des
bords de Loire tiré du site
internet de l'agence TER

Le projet des bords de Loire à Nantes

Aldo Jimenez travaille au sein de l'agence TER à Paris. Il est actuellement en charge du projet, en cours, de requalification des berges de la Loire à Nantes. L'entretien mené dans le cadre de ce mémoire s'appuie grandement sur ce projet en particulier, accompagné de quelques autres références. Il s'étend de la gare ferroviaire de Nantes jusqu'au Bas Chantenay en passant par l'île Gloriette. Une réflexion est également menée sur la place de la petite Hollande, le canal Saint-Félix et les quais maçonnés du fleuve. Le projet, mis en perspective avec d'autres grands projets métropolitains, s'inscrit dans une vision plus large de la métropole de se re-connecter à son fleuve. Le statut de la Loire, dans cette aire géographique est assez particulier, occupant une place, autrefois stratégique entre l'océan et le continent. Sa morphologie a bien changé depuis les comblements au début du XX^{ème} siècle. L'agence souhaite axer son projet sur cette rencontre entre la Loire fluviale et la Loire maritime qu'occupe la ville de Nantes, tout en s'attachant à l'identité de la ville, indissociable du fleuve et de son histoire.

Un projet soumis au temps

L'achèvement du projet, établi sur la base d'un plan de cohérence, est prévu à l'horizon 2030. Aldo Jimenez m'a fait part de l'impact du temps long sur le projet. D'un point de vue conceptuel, le séquençage du projet dans le temps est apparu nécessaire au vu de l'aire géographique relativement vaste le concernant ainsi

que la diversité des zones d'étude en réflexion.

« *C'est un projet qui a été imaginé en 2017 et qui va commencer à se construire en 2024. Il peut se passer beaucoup de choses entre les deux.* »

Le plan de cohérence est en cela nécessaire. Il donne le fil conducteur, organise les stratégies à mener sur le temps long. En effet, le temps de l'étude est souvent soumis à des perturbations, des enjeux, auxquels il faut répondre et s'adapter. Aldo m'évoquait qu'au début du projet, il était question d'abattre un certain nombre d'arbres existants afin de dégager des vues sur le centre-ville historique depuis les bords de Loire. Les récents épisodes de forte chaleur à Nantes ont particulièrement contribué au changement de ce discours. Il est désormais question de conserver un maximum d'arbres existants, au regard des enjeux liés au confort climatique et problématiques écologiques actuelles.

Intégrer les besoins de chacun au projet

Un projet de ce type comme me l'indiquait Aldo, doit faire preuve d'une grande souplesse, à la croisée d'une multiplicité d'acteurs, techniciens, élus, habitants, associations, engagés plus ou moins directement dans le projet. « *C'est notre rôle, au quotidien, d'aller à l'encontre de ces acteurs. On a rencontré beaucoup d'acteurs du fleuve notamment qui ont des avis et des besoins différents qu'il faut savoir écouter et intégrer.* » La complexité réside dans cette imbrication de besoins et d'envies. Le rôle du paysagiste concepteur est, selon lui indiscutablement, un travail de médiation et de dialogue pour aboutir à un projet, le

(1) plus cohérent possible.
Ce projet, réalisé en 2014, est un parc, prenant place à l'intersection de plusieurs grands axes barcelonais. Il s'agit d'une place-parc ayant pour objectif de restaurer les échanges naturels entre le ciel et le sous-sol, en jouant sur le principe d'écosystèmes verticaux.

Porter un autre regard sur les choses

Le « vivant » et son intégration dans le projet a fait l'objet d'une discussion assez fournie lors de l'entretien. Le vivant a une place majeure dans les réflexions menées par l'agence TER. Il faut créer du sens, comprendre le milieu en tant que système, fait de multiples relations entre l'humain et le non-humain. Tout un travail de recherche a été mené concernant les échanges de matières (biomasse, échanges de carbone, cycle de l'eau et de l'air...) pour comprendre le milieu dans son entièreté. « *C'est ni seulement à l'action du sol, ni seulement à la question de l'arbre mais bien à l'imbrication des deux et son fonctionnement que l'on doit s'intéresser.* » Un projet effectué à Barcelone a été pris pour exemple pour illustrer ce propos.¹ L'équipe s'est beaucoup attachée aux relations qui s'opéraient dans la ville, sur le plan vertical. « *On oublie des fois que les animaux se déplacent aussi verticalement.* » Un corridor écologique peut tout à fait prendre la forme d'un ensemble compact et linéaire tout autant que sous la forme d'îlots refuges, connectés entre eux. Ça a été le cas pour ce projet. La faune circule verticalement dans ces îlots et horizontalement, entre ces îlots, par le sol poreux et le domaine aérien (sous la forme d'une canopée).

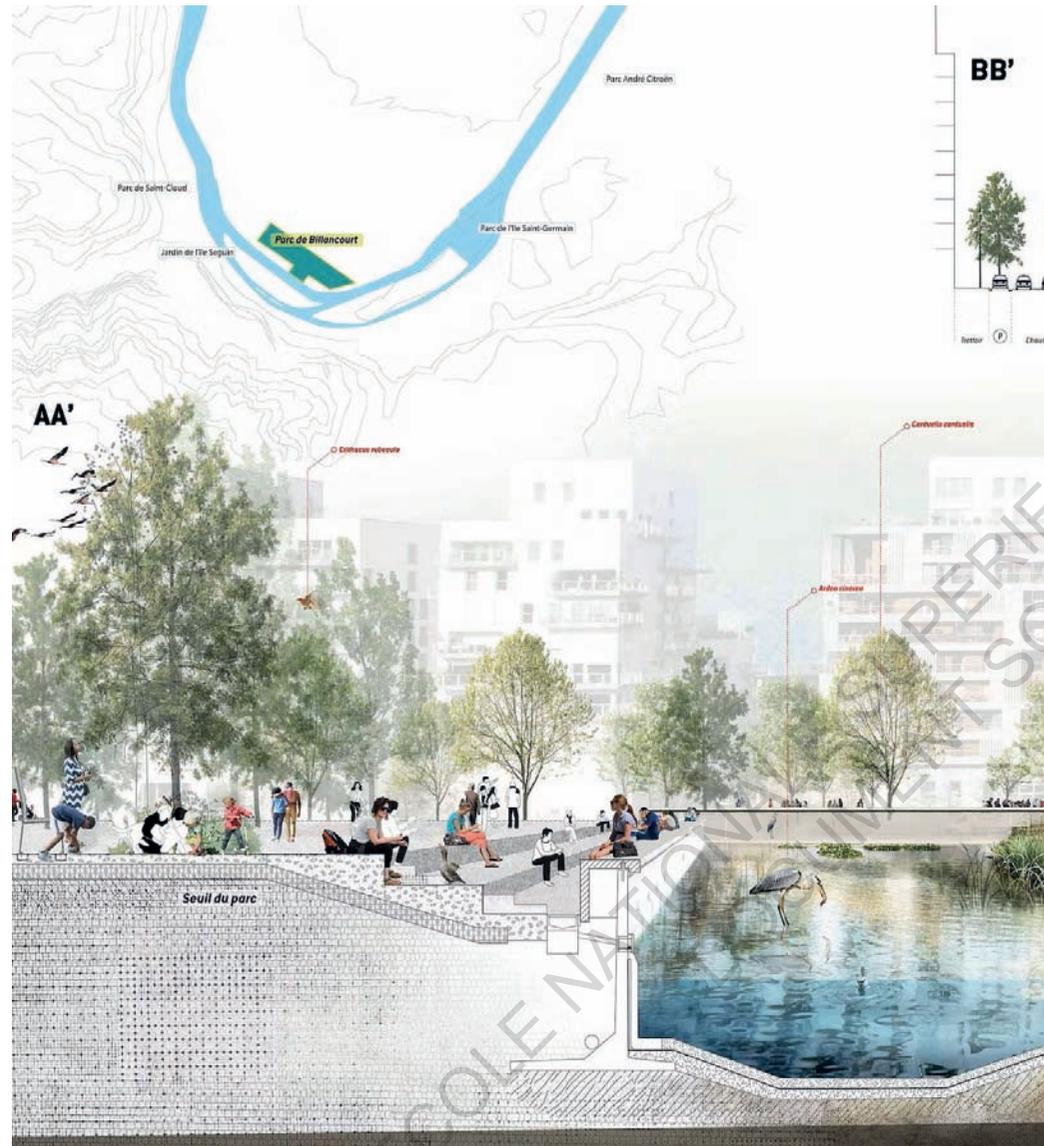




Figure 34
Plan guide
d'aménagement tiré du
site internet de l'agence
Champ libre

La renaturation des berges de l'Yerres

L'entretien prend corps à travers un des projets, réalisé par l'agence Champ libre à Villeneuve-Saint-Georges (94), actuellement en phase d'étude pré-opérationnelle. Le projet se veut écologique et intégrant la perception et les attentes des habitants, par la restitution à la rivière de 11ha de zones humides et plus d'1ha de berges. Un évènement participatif et festif fait d'ateliers a pour cela été mis en place pour mieux comprendre le paysage de l'Yerres vu par les habitants eux-mêmes.

Le rôle médiateur du paysagiste

Le paysagiste, selon Bruno Garnerone, particulièrement pour un projet comme celui à Villeneuve-Saint-Georges, doit à la fois intégrer l'expertise technique de professionnels qui en ont la connaissance afin de connaître toutes les contraintes liées aux écosystèmes, au fonctionnement des rivières dans le cas de projet par exemple, aux dynamiques de reconquête végétale... et d'en faire la synthèse, au regard des attentes de tous les acteurs du projet (élus, habitants, techniciens). « *Les concepteurs font le pont entre la technique et le symbolique. [...] Ils ont un rôle de traducteur, de passeur.* » Le paysagiste se doit donc d'être cet intermédiaire entre la commande politique, la commande habitante et la vision des techniciens ; être à la fois le porte-voix, comme il le dit, des habitants et intégrer pleinement leur parole. Cette réflexion est intéressante puisqu'elle met l'accent sur de possibles



Figure 35
Organisation de
l'évènement participatif à
Villeneuve-Saint-Georges

conflits qui peuvent avoir lieu entre usagers, techniciens et politiques, entre les préoccupations purement environnementales et écologiques défendues par les techniciens et celles de l'ordre de l'usage défendues par les habitants.

L'implication des usagers par le jeu

Au cours de l'entretien, un constat est rapidement fait par Bruno Garnerone. La dimension sensible dans le projet est souvent incarnée par une seule personne, le concepteur, à travers une posture qui l'amène à proposer un processus de transition entre un état existant et un état futur. L'implication des usagers et leur perception dans le projet est un point essentiel défendu par l'agence Champ libre qui pourtant émet quelques réserves sur les démarches qu'on couvre souvent des termes de « concertation habitante » et « participation habitante ». « *Les processus conservatifs où l'on est assis dans une pièce pendant 3h à écouter sagement et à la fin on se tape dessus, c'est une véritable catastrophe.* » Ces outils, allant a priori dans le sens de l'intégration des habitants au projet, ne seraient pas productifs en terme de résultats obtenus en plus de faire du concepteur une cible assurée lors de ces discussions organisées. D'autres démarches sont à penser, mettant davantage l'habitant à l'initiative.

Des outils assez particuliers ont été mis en place dans le but « *d'impliquer le corps et l'esprit des participants* ». Une kermesse a été organisée pendant une demi-journée avec des promenades commentées le long de la rivière ainsi que des jeux de piste. Différents

ateliers ont aussi été élaborés afin de mieux comprendre le regard que portent les usagers sur le paysage de l'Yerres. Chacun peut s'investir dans une telle démarche, ce qui est primordiale selon Bruno Garnerone. *« L'opposant, qui est là pour en découdre, est neutralisé dans ce dispositif-là. Il n'a pas d'auditoire. Les autres, qui sont là, curieux mais qui n'osent peut être pas prendre la parole en public, à travers ces outils de médiation, peuvent s'impliquer. »*

La redéfinition d'un projet écologique

Le projet des berges de l'Yerres couvre au total, une aire géographique de 12 hectares; surface qui devait à l'origine être intégralement sanctuarisée, autrement dit rejetant d'une certaine manière l'Homme du projet écologique. Cette première décision a fait l'objet de grands changements par la suite puisque seuls 30 % du parc le deviendront; le reste restera ouvert au public avec des niveaux d'ouverture et d'usages variables en fonction de la proximité avec la ville. *« J'ai réussi à convaincre le comité de pilotage et notamment les financeurs que ce n'était pas raisonnable ; qu'il y aurait une pression trop importante sur les milieux naturels, qu'il y aurait des dégradations et j'ai pas eu de mal à le prouver puisqu'il y avait un parc à côté [...] qui fait l'objet de nombreuses dégradations. »* Il ne paraissait pas concevable d'élaborer un projet, avec un si grand financement, sans qu'aucun usage n'y soit prévu, sans que la considération habitante ne soit prise en compte.

Le non-humain, lui aussi acteur du projet

« Parmi tous les éléments du programme que l'on a, il y en a un qui n'existe jamais, c'est le programme des besoins de la biodiversité. » Les habitants non-humains ont eux-aussi des besoins auxquels il faut répondre. Trois exemples ont été évoqués, celui du martin-pêcheur d'Europe, de l'Oedipode turquoise (une espèce de criquet aux ailes bleues) et du moineau. Connaître précisément les conditions d'existence et d'épanouissement des espèces telles que celles déjà établies sur les lieux du projet ou celles dont on peut imaginer la réintroduction grâce aux conditions établies par le projet, est essentiel. Il ne faut pas par exemple soustraire des habitats existants. Le cas du moineau est particulièrement parlant. Le moineau est une espèce qui s'adapte au milieu urbain en nichant dans les trous des maisons. L'équipe n'avait pas trouvé de solution pour compenser le terrain propice à la nidification de l'espèce. Il a finalement été décidé de conserver sur site des maisons qui devaient être démolies dans le cadre du projet ; en faire des ruines stabilisées dans lesquelles le moineau pourra nicher.

« J'aurais pas eu l'idée de cette intention de projet, et j'aurais peut-être pas eu les arguments nécessaires pour garder de la ruine si je n'avais pas eu l'argument du nichoir de la nidification du moineau. »

C'est bien la réponse aux conditions favorables d'existence du moineau qui a permis de formaliser le projet.

Martin-pêcheur d'Europe



- Habitats à l'état initial
Cours d'eau, ripisylves.
- Usage sur le site
Nicheur probable (nicheur certain à l'échelle du parc du Moulin) / transit / alimentation.
- Mesure de conservation visée
Renaturation des berges de chaque côté de l'Yerres pour favoriser sa nidification.
Conservation d'une ripisylve continue avec le parc du Moulin.
- Aire vitale
On retrouve environ 1 à 3 couples pour 10 km de linéaire de cours d'eau.
- Habitats favorables plan paysage
Milieux hygrophiles et mésohygrophiles : Ripisylve épaissie et ouverte, prairies humides, prés-humides.
- Mesure complémentaire associée
Renaturation de la continuité écologique du cours d'eau. Un débit régulier et des eaux poissonneuses sont favorables à l'espèce.
- Impact résiduel
Positif.

Figure 36
Fiche descriptive du martin-pêcheur d'Europe, d'après Bruno Garnerone

La vie du projet

Une problématique importante, soulevée pendant l'entretien, est celle de l'évolution du projet dans le temps. « *Un projet de paysage commence, finalement, le jour où il est livré.* » Cette remarque est importante puisqu'elle touche du doigt les notions de paysages fluctuants, de paysages évolutifs dans le temps. Cela pose des problématiques de gestion nécessairement, auxquelles l'agence Champ libre tente d'apporter des réponses, des outils pour en permettre les bonnes conditions. « *C'est un vrai problème pour les paysagistes. On devrait être impliqué dans le projet pendant les 3 premières années et puis même à la 5^{ème} année voir à la 10^{ème} année.* » La réalisation de plans de gestion permettent aux concepteurs d'informer les agents municipaux sur la gestion du projet (mobilier, entretien du végétal...), pour aider à conserver dans le temps, l'état d'esprit initial du projet et éviter qu'il finisse par déperir.



Figure 37
Louise Robert, Logo du
projet FACT

Participation à la recherche-projet FACT, fabrique active du paysage

La recherche-projet FACT qui a pris place en 2015 est née du travail de recherche mené par le CSTB et Emeline Bailly (à l'époque doctorante en urbanisme) quelques années auparavant. Elle prolonge également le laboratoire de matériaux de réemploi mis en place par l'association Bellastock sur le site d'Actlab.

Cette recherche avait pour objet de comprendre comment les habitants s'approprient les initiatives liées au paysage, à l'urbanisme et à la biodiversité de leur territoire. Elle a ensuite donné lieu aux expérimentations FACT, 2 ans après, sur le territoire de l'île-Saint-Denis. Deux éditions ont été menées, chacune faisant appel à plusieurs partenaires, paysagistes concepteurs, artistes... J'ai pris connaissance de cette initiative suite à la lecture de l'ouvrage *Oser la ville sensible*, synthèse écrite de ces 2 années d'expérimentation.

Nicolas Deshais-Fernandez, avec qui je me suis entretenue, a eu l'occasion de participer aux deux éditions, dans un premier temps, chez Coloco, en collaboration avec Gilles Clément et ensuite avec l'atelier NDF qu'il a créé dans cette même période.

La problématique du vivant traitée par l'intermédiaire du sensible

Les deux projets pour lesquels Nicolas Deshais-Fernandez a participé, et plus généralement les projets réalisés dans le cadre de FACT, ont un point commun ; ils se veulent résilients. La résilience a ici été prise en

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Figure 38
NDF, *Mise en place des
nichoirs dans l'espace
public*

compte par le caractère temporaire des projets réalisés. Coloco a ainsi proposé lors de la première édition, un prélèvement de graines et de plantes sur le site d'Actlab (site d'expérimentation de Bellastock à l'époque) dans le but de les réensemencer dans l'espace public ensuite, notamment par l'intermédiaire d'un atelier de bombes à graines. L'idée était de garder une trace de « *cette richesse biologique* » avant que le site en question ne soit bouleversé par les futurs projets immobiliers en vu des jeux olympiques de 2024. Nicolas Deshais-Fernandez a créé la même année l'atelier NDF, avec lequel il a répondu au second appel à candidature. Ce projet, nommé « cui-cui » avait pour objectif final de co-construire avec les habitants, des nichoirs pour oiseaux, avec des matériaux de réemploi, installés ensuite dans l'espace public au sud de l'île.

Dans les deux cas, les interventions étaient centrées sur le vivant. Pour la deuxième édition, « *Il y avait comme objectif ce rôle d'information du projet sur la biodiversité en déclin, mais sans trop être alarmiste non plus.* » me révèle Nicolas. C'est dans cet objectif de proposer une intervention qui réponde à la problématique écologique lié au vivant, que la question du sensible et du poétique s'est révélé être une stratégie opératoire ; le sensible comme une manière de répondre à la problématique environnementale.

La vision du concepteur mise à l'épreuve

Pour le projet « cui-cui », l'objectif que s'était fixé l'atelier NDF était la réalisation de 1000 nichoirs. « *J'ai vite compris que ça ne serait pas évident d'un*

point de vue physique, de temps et aussi par rapport à l'appropriation des habitants. » Seule une quinzaine d'habitants a répondu présent pour participer au projet. L'idée première du concepteur, « *une nuée rouge sur Rosa Parks qui relie les 2 rives* », s'est vu modifiée par la réalité du projet participatif. Le peu de réponses à participation des habitants a contraint l'atelier NDF à réduire le nombre de nichoirs final à 30 unités.

Des autorisations étaient nécessaires pour les installer dans l'espace public. L'idée étant de les accrocher dans les arbres, sur les candélabres, façades et grilles d'immeubles, différentes responsabilités étaient engagées. Seule la mairie de la ville de l'Île-Saint-Denis a accepté. En revanche, les bailleurs sociaux ainsi que VNF (Voies navigables de France) ont eux refusé. Les nichoirs n'ont de fait pu être disposés que dans l'espace public, autrement dit dans les arbres et sur les systèmes d'éclairage.

Co-conception / co-construction ?

Une grande partie de l'entretien s'est axé sur le rôle que les habitants de l'Île-Saint-Denis ont pu jouer à travers les projets, dans cette recherche active du paysage. Des ateliers-promenades ont été mis en place par les acteurs de FACT, en amont de l'intervention des concepteurs afin, non pas de préparer la conception des différents projets comme j'avais pu le prétendre mais pour déterminer les lieux dans lesquels les projets pourraient ensuite prendre place. En questionnant Nicolas quant à la place qu'occupe sa propre sensibilité, celle du concepteur, dans le projet, au regard de la

sensibilité des habitants, il évoque alors la difficulté pour le concepteur à savoir limiter l'engagement de sa propre sensibilité. Un concepteur a nécessairement la sienne, mais intervient sur un territoire qui n'est pas le sien et doit savoir trouver un juste milieu entre opter pour une posture interventionniste en imposant ses propres idées, et la réalité du territoire sur lequel il intervient. « *Le fait d'arriver avec un projet clé en main comme ça, en sachant déjà qu'on allait faire des nichoirs... peut-être que justement, ça a empêché certains habitants de s'approprier le projet, et qu'il aurait mieux valu ouvrir en fait les promenades à la co-conception et pas seulement à la co-construction comme ça a été le cas.* » La problématique que soulève ici Nicolas, est que les habitants n'ont sans doute pas été suffisamment intégrés à la démarche puisque n'intervenant qu'à la fin, lors de la réalisation concrète des projets. « *Donc forcément, il y a moins d'adhésion dans de la co-construction que dans de la co-conception.* » La recherche-action FACT s'est déroulée en trois temps, celui de l'appréhension sensible du paysage par les habitants, celui de la conception des projets par les intervenants professionnels et enfin celui de la réalisation, en collaboration avec les habitants ; un processus et une chronologie remises en question par Nicolas dans la mesure où les habitants, privés de la phase intermédiaire de conception, n'ont pas vraiment participé au projet comme il se doit. « *Il faut d'abord qu'il y ait le terreau fertile des habitants mobilisés sur place.* »

Quelle place donner au sensible ?

Ce type de démarche de projet, se voulant plus en adéquation avec les envies et besoins des usagers est « *aléatoire et très chronophage* ». Le temps passé à mobiliser les acteurs est nettement supérieur au temps du projet. Nicolas a pendant plusieurs années travaillé avec Coloco, s'investissant un maximum dans ce type de démarche. Cela nécessite beaucoup d'accompagnement, de sensibilisation et de pédagogie et est particulièrement éprouvant à mettre en place, pour que chaque acteur y soit pleinement intégré et trouve sa juste place. Le fait est que la multiplicité d'acteurs ayant tous des intérêts variables rend le processus complexe. Un possible partage de la conception est selon lui rendu difficile à cause de cela. « *Je me suis beaucoup mobilisé en ayant beaucoup d'idéaux et en fait, on s'aperçoit très vite que politiquement on se fait rattraper par le client, la maîtrise d'ouvrage, un promoteur et qu'en fait la concertation c'est vite du pipot et du flanc et que c'est juste pour pouvoir le mettre sur une notice pour gagner un concours.* »

« *Au final, on va faire un projet qui est mou, parce qu'il va satisfaire un peu tout le monde, mais il ne va pas satisfaire à 100% tout le monde.* »

Je me suis entretenue avec Cathy, habitant à Vertou depuis une dizaine d'années, propriétaire de chambres d'hôtes avec son mari depuis 7 ans. Tous deux sont membres de l'A.S.E.V, association qui milite pour la sauvegarde de l'environnement sur le territoire de Vertou. L'association a été créée en Septembre 2020, simultanément aux prises de décisions faites par la municipalité d'abattre une cinquantaine d'arbres sur le site du projet, dont Phytolab est le maître d'œuvre.

Les étapes de la concertation

La concertation a débuté par une première réunion d'information et d'échanges entre la mairie de Vertou et les habitants de la ville. Tout habitant pouvait donc y participer. La forte affluence lors de cet évènement comme l'indique Cathy a démontré la curiosité qu'ont montré les habitants au projet et à la démarche plus généralement. S'en sont suivis plusieurs ateliers de table ronde, mobilisant encore une fois un grand nombre de personnes. Il s'agissait là, pour les habitants, d'échanger entre eux leurs ressentis du site et leurs envies pour le projet futur. D'autres ateliers ont été organisés simultanément, avec les enfants et leurs parents. Il était question de leur faire découvrir le milieu et sa biodiversité, par le dessin et faire émerger des pistes de réponse pour le parc de jeu qui leur serait dédié.

La relation de l'utilisateur au lieu

Cathy et son mari se sont installés à Vertou,

pour le cadre appréciable de cette ville, traversée par la Sèvre. Cathy m'avoue être souvent venue se promener avec ses enfants par le passé, au bord de la Sèvre. *« Avant, justement, j'aimais bien le côté authentique. Il y a quelque chose de particulier ici avec la chaussée qui traverse la Sèvre. On est au contact de l'eau. On est privilégiés je trouve à pouvoir se retrouver au milieu de l'eau comme ça, en tant que piéton, avec au bout le moulin. C'est assez calme, hormis le pont plus loin mais il est assez reculé déjà. »* A la suite du chantier, elle avoue revenir de temps en temps parce qu'il y a malgré tout un attachement fort à cet endroit mais une forme d'amertume persiste, liée au projet, et notamment l'issue des arbres du parc.

L'intérêt porté par les habitants aux préoccupations écologiques

L'annonce de l'abattage d'arbres sur le site de projet a été source de conflits entre les habitants et les élus. Le sujet, qui n'a pas été abordé lors de la concertation, m'informe Cathy, a donné lieu à des manifestations pendant 3 semaines sur les lieux, ainsi qu'à la signature d'une pétition. 8500 signatures ont été récoltées sur place, d'autres en ligne. Cet exemple montre que la problématique écologique n'est pas séparée des intérêts des habitants ; de même qu'avec la demande de dépollution du cours d'eau pour pouvoir si re-baigner un jour, comme c'était le cas historiquement.

J'ai questionné Cathy à propos de deux éléments centraux du projet que sont la zone des boires et la passe à poissons. Ces deux interventions n'ont

semble-t-il pas été abordées avec les habitants lors des concertations, encore moins mises en débat. « *Peut-être que c'est le côté technique de cette partie du projet qui a fait qu'ils se sont dits que ça ne servait pas à grand-chose de nous en parler, je ne sais pas.* » Les initiatives plus environnementales sont apparues, à priori hors de portée des habitants, par leur caractère technique. « *Le projet des boires, c'est ce qui aurait pu aller dans le sens de la Sèvre mais moi là, sans m'y connaître, je vois juste un truc marécageux, je ne vois pas l'intérêt mais il y en a peut-être un, j'imagine.* » Ce manque de communication de fait qu'amplifier d'une certaine manière l'incompréhension et entraîne un potentiel rejet du projet par la suite.

Retour critique sur la concertation

A l'origine, le projet se présentait comme étant axé sur le cours d'eau et ses abords ; permettre à tous de « *se réapproprier la Sèvre* »¹ comme l'exprimait Michèle Le Ster, première adjointe en charge du développement durable et de la vie associative, référente pour la concertation. Ce discours a amené les habitants à penser que l'objet de la concertation était la Sèvre, l'eau, plus que qu'un travail sur les parcs.

La démarche semble avoir été bien reçue dans un premier temps. Le nombre important de personnes venues à la première réunion le montre. Les gens semblent avoir été globalement curieux et se sont investis au travers des réunions, tables rondes. « *C'était très excitant qu'on nous demande notre avis sur le sujet.* » L'avis aujourd'hui semble être assez différent,

(1)

Guidet Thierry, et Franck Renaud. 2019. *Demain la Sèvre à Vertou, récit d'une inspiration*. Nantes: Joca Seria

maintenant qu'une partie des travaux est déjà achevée, et que le reste suit son cours. Il ressort de cet entretien une impression générale des habitants d'avoir passé du temps lors de cette concertation, sans grande écoute ensuite ; l'impression que le projet était déjà dessiné et relativement fixé à l'avance. « *Je pense que ce n'est pas vrai de dire que le projet correspond aux sentiments des gens.* » Malgré tout, certaines parties du projet ont tout de même été bien reçues. C'est le cas de la restauration de la chaussée des moines, de la circulation du quai rendue piétonne ou encore du parc pour enfants.



Figure 39
Illustration mettant en évidence la présence du moulin en surplomb du cours d'eau, tiré du site de l'agence Phytolab

Sophie, 34 ans, vit à Vertou, dans le hameau du Chêne (situé de l'autre côté du parc, à proximité du moulin du Chêne) avec son mari et ses trois enfants. Elle s'y est installée avec sa famille il y a 11 ans mais connaît Vertou depuis son enfance puisqu'elle y a grandi.

Je tiens à notifier que Sophie a préféré que notre échange ne soit pas enregistré. L'analyse qui en est faite, découle donc des seules notes écrites que j'ai pu prendre au cours de l'entretien (d'une durée de 57 min).

Un attachement fort au site convoquant des souvenirs

Sophie connaît bien la ville de Vertou, et a pu voir le site de la chaussée des moines, de la Sèvre et de ses abords, évoluer au fil des années. Pour elle, il y a des éléments de ce paysage qui l'ont marqué étant petite. Ils définissent ce lieu, en sont des éléments clés, points de repère dans le paysage ; au point de les considérer comme des éléments invariants. C'est le cas du moulin du coteau du Chêne, « *gardien des lieux* » par sa position surplombant la vallée. La chaussée des moines quant à elle, est centrale dans le paysage. L'eau de la rivière vient en effleurer les bordures ; une grande proximité avec l'eau s'instaure alors, phénomène qui émerveille lorsqu'on est enfant et que l'on se promène sur la chaussée. Sophie ne pouvait s'empêcher, étant petite, de prendre le temps de scruter l'eau de la Sèvre et espérer y apercevoir quelques poissons. Elle avoue retrouver cette sensation encore aujourd'hui avec le plus jeune de ses enfants, lorsqu'elle revient s'y promener. La topographie marquée du lieu, les éléments

architecturaux qui le ponctuent et la présence forte de la rivière sont en ce sens les éléments qui constituent l'identité de cet endroit et participent à un fort attachement de la part de Sophie, comme elle me le fait remarquer implicitement tout au long de l'entretien. Elle m'avoue par exemple que tous les souvenirs qu'elle s'est constituée, dont elle en a évoqué quelques uns, ont certainement eu une influence sur son choix de s'y installer par la suite avec son mari.

Un site évolutif, soumis aux risques

Les abords de la Sèvre, au-delà de la description qui en est faite, selon l'habitante, ne sont pas à longueur d'année, un lieu paisible où il fait bon de s'y promener. Notre échange s'est orienté vers la question des risques, notamment le risque d'inondation, en longeant l'ouvrage installé le long du quai. Ce dispositif, en pierre, a été conçu pour limiter les risques de submersion, lors d'épisodes de pluie violents. Sophie nous a évoqué les quelques cas de grandes crues qui ont eu lieu comme en 1995 et 2001. Plus récemment, en mars 2020, suite à de fortes précipitations, la Sèvre, sortie de son lit a inondé les quelques restaurants le long du quai. Le cours d'eau peut donc parfois être tumultueux et révéler son caractère sauvage mais c'est aussi pourquoi ce lieu est « *vivant* » et est tant apprécié par ses habitants.

Un engagement personnel

Parce qu'elle connaît particulièrement bien cet environnement, Sophie m'avoue avoir eu quelques

réserves suite à l'annonce de la municipalité qu'un projet allait voir le jour ici, pour « *mettre en valeur la Sèvre* ». Une certaine appréhension est née, que l'image qu'elle a de la Sèvre, soit bouleversée par l'intervention de Phytolab ; que l'identité même du site soit modifiée. C'est la principale raison qui a conduit Sophie à se sentir profondément concernée par le projet et en conséquence, à s'investir dans la concertation.

Un avis nuancé quant aux méthodes employées

Sophie a trouvé très pertinente l'idée d'engager des ateliers avec les enfants pour la conception du parc leur étant dédié, en s'appuyant sur la faune et la flore existantes ; une manière selon elle, d'aborder avec eux la biodiversité du site à sauvegarder (pour laquelle les enfants ont d'ailleurs porté un grand intérêt), tout en initiant la conception du parc par les éléments constitutifs du site, au même titre que la chaussée des moines, le quai et le moulin. C'est de ces ateliers, de dessin principalement, que la Genette (petit mammifère protégé et observé dans la vallée de la Sèvre) a été choisie avec les enfants comme figure centrale du parc. Au fil de l'entretien pourtant, quelques réserves sont émises concernant les méthodes de concertation mises en place, non plus avec les enfants, sur le modèle de la table ronde pour laquelle Sophie et son mari ont participé. Ces temps d'échange n'ont semble-t-il pas été très productifs au vu de ce qui en a été tiré ensuite pour le projet. Il est regrettable selon elle, que des moments d'échange, plutôt sous la forme d'ateliers comme ça a été le cas avec les enfants n'aient pas été employés.

L'élaboration d'un projet écologique

La réponse à un projet écologique, nous l'avons évoqué, convoque de multiples enjeux dont la problématique environnementale en est un. Les entretiens menés avec les agences ont révélé qu'un certain nombre de connaissances spécifiques et techniques, étaient nécessaires pour répondre à des sujets tels que la protection de la biodiversité d'un site ou encore la gestion des risques par exemple. Le projet réalisé à Vertou soulève un certain nombre de questions, au regard de la volonté initiale de faire des habitants, des acteurs à part entière du projet. Les habitants interrogés ont mis en lumière une certaine non information des concepteurs au sujet de certains éléments du projet tel que le fonctionnement des boires ou encore de la passe à poissons. Le passage sous silence de ces éléments semble être problématique dans la mesure où il ne fait que renforcer la hiérarchie établie entre les gestionnaires, techniciens et habitants. Bruno Garnerone met justement en garde face à une telle posture de la part des paysagistes concepteurs. Il semble en effet assez logique que tout puisse être mis au débat. Tous les éléments du projet ne sont pas forcément discutables dans la mesure où les habitants n'ont pas la connaissance suffisante sur certains sujets. On sait par exemple comment fonctionne une noue, une boire sur la base d'éléments techniques. Toutefois, il semble important d'aborder le sujet avec les habitants, de la même manière que les usages ou le rapport affectif aux lieux, ne serait-ce que pour expliquer le principe de fonctionnement du dispositif et en quoi il est pertinent

dans ce projet. Cela pourrait permettre d'autres clés de lecture du projet aux habitants, qui sans cela, ne peuvent qu'émettre des réserves quant au projet, en estimant que cela doit avoir une utilité mais sans comprendre pourquoi. Cette non information peut également avoir des conséquences directes sur le fonctionnement même du dispositif. Située en bordure d'habitations, qui plus est en contre-bas de ces dernières, la zone des boires reçoit les eaux de ruissellement des terrains voisins. Tenir les habitants informés du fonctionnement des boires est important si l'on veut éviter que ces dernières ne soient polluées par mégarde. Cet exemple met en lumière l'un des pièges de la concertation habitante, celui d'estimer, de la part des concepteurs ou élus, que tout ne peut être soumis à la concertation. Cela ne fait que renforcer, dans un sens, ce système hiérarchique entre les professionnels de l'aménagement et les habitants. Cathy, l'une des habitantes interrogées, s'est exprimée à ce sujet. « *Pendant longtemps, les gens ne se sont pas posés la question si les choses étaient bien ou mal faites. Je pense aux arbres qui étaient coupés le long de la Sèvre plus loin, pour l'entretien des berges. A chaque fois, on pense que les arbres sont malades et surtout que les gens qui s'en occupent, savent ce qu'ils font.* » Elle fait ici le constat qu'en tant qu'habitant, il y a un certain sentiment de ne pas pouvoir remettre en question les actions qui sont menées par des professionnels parce que ces derniers disposent de compétences que les habitants, eux, n'ont pas.

Pourtant, on peut constater que l'initiative mise en place par la municipalité de Vertou, avec l'agence Phytolab, a fait preuve d'un grand intérêt de la part



Figure 40
L'un des 55 arbres devant
être abattus, tagué en
signe de contestation

des usagers, parce qu'ils y sont attachés. Ces derniers se sont très rapidement sentis concernés par le projet et les enjeux soulevés, notamment écologique. L'exemple cité précédemment, des arbres coupés le long de la Sèvre, montre qu'il est nécessaire de trouver des méthodes appropriées qui permettent cette transmission d'informations entre les concepteurs et les usagers ; à la fois de connaissances d'ordre technique liées aux enjeux environnementaux mais aussi d'intuitions émergeant des usagers eux-mêmes. Cela fait partie de ce qu'il faut apprendre à déconstruire, à savoir que le paysage se réduit à la seule contemplation des usagers et l'écologie, aux spécialistes compétents. La prévision de l'abattage d'une cinquantaine d'arbres, le long de la Sèvre au niveau des deux parcs le montre bien. La situation de conflit qui en a émergé (signature de pétition, manifestations), provient du fait que les usagers demandaient à avoir des éléments de réponse plus précis quant à cette décision. Pourquoi abattre des arbres si la raison ne vient pas de leur état de santé ?

Ces entretiens questionnent de fait les outils à mettre en place pour permettre ce double échange de connaissances. En somme, par quels moyens, comme l'initie la théorie sur le paysage, réconcilier la dimension sensible du paysage avec la dimension environnementale de l'écologie pour tendre vers une prise en compte de cette écologie, de manière la plus complète qui soit ? Dans le cadre de FACT par exemple, les interventions choisies étaient relativement restreintes en terme d'échelle et temporaires comme pour l'exemple du projet de nichoirs ; une manière de répondre à la problématique écologique liée au vivant

en s'appuyant sur la dimension sensible. La question des outils choisis comme support d'échange et de conception est primordiale pour révéler la dimension sensible des usagers, tout comme permettre l'échange de connaissances sur le plan technique. Les entretiens menés avec Aldo Jimenez (TER) et Bruno Garnerone (Champ libre) nous ont apporté quelques clés de réponse. La coupe sensible (parfois animée), de plus en plus employée par l'agence TER est par exemple un outil de communication intéressant dans la mesure où il permet de donner l'échelle du site, comprendre les hauteurs, les épaisseurs, les fluctuations d'eau lorsque le site s'y prête... tout en portant dans le même temps une dimension plus sensible et narrative, en lien avec les changements de saisons qui influent sur la faune et la flore, les couleurs qui évoluent au fil du temps... L'atelier Champ libre tente, lui, de mettre en œuvre des outils de participation pour permettre aux habitants de formaliser leur perception sensible des lieux. Nous avons là deux exemples, de communication et de médiation auprès des usagers, qui ne sont pas, à mon sens des réponses uniques. Le sensible dans la fabrique de la ville est un sujet qui prend forme dans un cadre conceptuel, théorique et méthodologique encore en construction. On comprend bien qu'il n'y a pas une unique méthode établie pour y répondre, pour plusieurs raisons. D'une part, notre monde sensible, quasi infini de toutes les expériences qui le composent ne peut faire l'objet d'une généralisation de la méthode en terme de réponse opérationnelle. Chaque situation est à prendre au cas par cas, avec les besoins et envies de ses usagers, l'histoire de son site... De plus, d'autres enjeux sont

aussi à prendre en compte, dont le critère économique nécessairement. Ces entretiens ont permis de mettre en évidence que le sensible n'est pas seulement une affaire de volonté de la part du concepteur. Mettre en place des outils efficaces demande du temps, de l'énergie et a aussi un certain coût financier, qui peut, à l'heure actuelle, apparaître comme un certain frein à la démarche.

Qu'appelons nous donc projet écologique ? Les premières parties de ce mémoire ont été nourries d'un apport théorique conséquent sur le sujet. Il y a bel et bien une prise de conscience émergente que le non-humain doit être replacé au cœur des considérations, sans pour autant, comme le mentionne Jacques Tassin, tomber dans une écologie environnementaliste. Le non-humain peut en effet lui aussi être acteur du projet, tous les entretiens le montrent, à des degrés différents. La réflexion portée par l'agence TER à ce propos est particulièrement riche, par la nécessité de comprendre le milieu comme un véritable système, fait de l'imbrication des relations entre humains et non-humains. Le vivant peut alors se révéler comme véritable moteur de projet comme pour celui de Villeneuve-Saint-Georges porté par l'atelier Champ libre. Le cas du moineau est assez parlant. C'est bien la cause du moineau qui a permis de déterminer certains axes du projet comme la conservation de ruines bâties pour permettre sa nidification et de fait permettre que l'espèce dispose de tout ce dont elle a besoin pour continuer de s'établir sur le site.

Il faut toutefois pouvoir comprendre les besoins du vivant, sans pour autant considérer que l'Homme n'y a plus sa place. C'est bien ce qu'a révélé Bruno Garnerone

pour les berges de l'Yerres. La volonté de la municipalité était en premier lieu de sanctuariser complètement les 12 hectares du site, rejetant l'Homme d'une certaine manière au rang d'objet cette fois-ci. Cet exemple bouleverse en effet le cas de figure tant établi de l'Homme/sujet et du monde/objet, y compris la faune et la flore, sans pour autant, je crois, se détacher complètement de la dichotomie moderne sujet/objet, faisant cette fois-ci du non-humain, le sujet exclusif de ce milieu. Le risque, me semble-t-il, par la prise en considération d'une écologie seulement environnementale, est de renforcer ce dualisme entre soi et l'autre plutôt que de le nuancer. Le physique et le phénoménal sont à nuancer dans la mesure où chacun se nourrit de l'autre. Dans les témoignages recueillis des habitants de Vertou, le lien symbolique fort qui unit la Sèvre aux habitants participe grandement à une volonté de protection de ce lieu qu'est la chaussée des moines, la Sèvre et ses abords. Il est évident que la portée symbolique joue ici un grand rôle. L'entretien mené avec Sophie est un exemple qui montre que des souvenirs se créent au fil du temps et nourrissent l'envie de protéger les lieux qui en sont la source. Sans un attachement aussi fort, il y aurait certainement moins d'intérêt à être touché d'une certaine manière par les modifications apportées au lieu. L'attachement symbolique invite les habitants à s'ouvrir à d'autres enjeux, y compris écologiques. Cela rejoint les dires d'Augustin Berque : « *Les biocénoses ripicoles, par exemple, nourrissent la symbolique de la rive dans l'imaginaire de l'écologie ; et réciproquement, la rive symbolique protège la rive écologique.* »¹ Par ses mots, Berque met en avant que le milieu aquatique dans ce cas

(1)
Berque, Augustin. 2000
[1991]. *Médiance : de
milieux en paysages*. Paris :
Belin. p.139

présent, renferme tout un imaginaire symbolique lié au vivant, non isolé de l'imaginaire lié à l'eau dont on parlait précédemment ; l'eau donnant vie. Réciproquement, l'imaginaire symbolique constitué, participe à une prise de conscience écologique de protection de cette richesse biologique. Il est une source de motivation à part entière. Le paysage est en cela extrêmement riche dans la mesure où le projet de paysage et au service du projet environnemental en même temps que ce dernier nourrit lui aussi l'attachement que l'on a aux lieux et participe de notre évolution en tant qu'individu.

Les rôles du paysagiste concepteur et du projet de paysage aujourd'hui et demain

Nous l'avons constaté à travers les trois entretiens menés avec les paysagistes, que leur rôle consiste avant toute chose en un travail de médiation et de communication, que ce soit avec les usagers, les techniciens ou encore les élus. Nicolas Deshais Fernandez parle même d'une vraie « pédagogie » à adopter, qui se doit d'être, de fait, à la base de la démarche de projet, au risque d'être simplement perçue comme une annexe, un supplément au projet déjà conçu. Cette médiation est nécessaire à la fois pour mobiliser l'ensemble des acteurs et permettre aussi ce travail de recueil des sensibilités. Le paysagiste se trouve donc à l'articulation entre tous les acteurs du projet, nombreux, si l'on défend l'idée que les habitants humains et non-humains y ont un rôle à jouer. Cela rend le projet d'autant plus complexe à mener comme l'a soulevé Nicolas Deshais Fernandez, parce que la démarche est éprouvante en premier lieu

et parce qu'il y a un certain scepticisme quant à son issue finale. Le risque selon lui en effet, est que l'on aboutisse, en tentant de satisfaire tout le monde ; chacun ayant évidemment des intérêts personnels à défendre aussi, à un projet qui satisfasse un peu tout le monde mais pas à cent pour cent. Le paysage, nous l'avons vu à travers son évolution au fil du temps dans la culture occidentale a longtemps appartenu qu'aux seuls artistes et paysagistes. Parce que le paysage s'ouvre aujourd'hui à tous, à des domaines d'études multiples et se rapportant à des échelles géographiques et temporelles variées, questionne finalement sur le rôle qu'a le paysagiste concepteur aujourd'hui. Il s'en trouve nécessairement bouleversé mais pouvons-nous le considérer comme accessoire pour autant ? Les théories relativement récentes sur le paysage apportent en cela des éléments de réponse. Le paysage, replacé au centre du propos, non plus considéré comme une conséquence, celle qui résulte des transformations de l'Homme sur son territoire, mais comme une cause commune, pour laquelle il est décidé de prendre en charge son évolution, à mon sens, redonne un certain sens au rôle du paysagiste ; celui qui le lie à une véritable écologie du paysage.

Le paysagiste a encore à affirmer sa posture de généraliste, à la croisée des enjeux et des acteurs, non plus de spécialiste comme ça a été le cas pendant longtemps. Selon Bruno Garnerone (Champ libre), son rôle réside dans l'intégration et l'interrogation des propos techniques des experts tels que les hydrologues ou écologues, au regard du projet de paysage et des attentes des élus et des habitants.

Les agences qui développent un discours défendant une approche plus sensible au lieu mettent en avant la volonté de laisser place à la parole des usagers dans le projet. Or, les méthodes mises en place, qui diffèrent d'une situation à une autre peuvent être discutées parfois. Qu'entendons-nous par « inclusion de la perception habitante » et comment se construit alors le projet ? Il y a un certain risque que le concepteur ait une idée assez figée du projet et tente ultérieurement de la remodeler au regard des envies des habitants. C'est ce qui est d'ailleurs critiqué dans le cas de Vertou. Des entretiens menés, ressort le sentiment de ne pas avoir été écouté et pris en considération, lors de la concertation, par les décideurs du projet ; de même qu'a pu le constater Nicolas Deshais Fernandez avec l'initiative FACT pour laquelle la démarche de participation a plutôt été d'ordre opérationnel que conceptuel. C'est probablement l'une des raisons d'ailleurs du manque d'adhésion des habitants des projets FACT. Les habitants sont intervenus au tout début à travers les ateliers promenades pour déterminer les sites d'intervention et à la fin pour réaliser les projets, conçus préalablement par les paysagistes et artistes. Il est dès lors une question qu'il me semble nécessaire de se poser si l'on veut opter pour une telle démarche ; quel rôle veut-on associer aux usagers ? En effet, l'issue, on le voit très bien avec FACT, peut être très différente, qu'il s'agisse d'une démarche de co-conception ou de co-construction avec les habitants.

Cette réflexion pose dans le même temps la question de la place de la subjectivité du concepteur dans le projet. Pour notre territoire d'étude, les abords

de cours d'eau résonnent différemment chez ceux qui les arpentent fréquemment que chez les techniciens ou aménageurs qui ont une autre connaissance de ces milieux. Ce travail de recherche, s'attachant à éclaircir ce que signifie « l'approche sensible » dans le projet urbain questionne nécessairement ce qu'on entend par sensibilité et à qui elle appartient. De quelle sensibilité parle-t-on, celle des habitants et/ou celle des concepteurs ? Bruno Garnerone faisait notamment le constat que la dimension sensible est bien souvent intégrée par une seule personne, le concepteur. A mon sens, il paraît difficile d'être dans une position de totale neutralité dans la mesure où chacun se fait assez instinctivement un avis sur le sujet, mais une prise de recul doit s'opérer, suffisante pour ne pas imposer sa propre vision sensible. C'est là l'une des limites de la démarche dite sensible, dans la mesure où chacun y a accès. La difficulté réside dans le fait que le concepteur ait à se plonger lui aussi dans un récit sensible pour échanger avec les habitants et comprendre leur perception sensible, tout en plaçant la sienne en recul, au risque de tomber dans un projet qui résulte de son propre ressenti et pas celui des autres.

Le sensible, malgré qu'il soit appréhendable par tous, doit faire l'objet d'une attention particulière pour pouvoir considérer qu'il soit correctement intégré au projet. Une mauvaise compréhension ou le mauvais emploi de ce qu'on appelle « concertation habitante », « démarche participative » a un impact certain sur l'intérêt des données récoltées. C'est en cela que la concertation sur le modèle d'une discussion autour d'une table entre les différents acteurs du projet, est

critiquée dans les entretiens que nous avons mené. Cela ne suffit pas à élaborer un projet en cohérence avec les envies des usagers. L'entretien avec Bruno Garnerone a permis d'évoquer les outils mis en place par l'agence sur ce point. Les ateliers de médiation proposés par l'agence sont un vrai atout pour comprendre ce qui fait sens dans le paysage, pour les habitants. La mise en place de tels outils demande du temps et de l'énergie de la part des concepteurs pour qu'ils soient pertinents et puissent être bénéfiques pour la suite du projet ; en conséquence évidemment, une prestation coûteuse sur le plan économique. Ce qui ressort tout de même des entretiens, c'est que de telles initiatives émergent avant tout de l'envie des concepteurs de s'y impliquer pleinement. C'est notamment le cas en ce qui concerne le suivi des projets sur le temps long. Gilles Clément nous l'avions évoqué, prône que le projet de paysage ne puisse se concevoir seulement sur le temps court, celui qui débute de la commande et qui se termine à la livraison, mais perdure bien au-delà. Le projet de paysage, parce qu'il intègre le vivant, se pense nécessairement sur le temps long, le temps du vivant et de son évolution en somme, selon l'agence Champ libre. Le concepteur a donc également un rôle de suivi après la livraison du projet. Le projet de paysage débute en quelque sorte, à la différence du projet d'architecture, au moment de la livraison, de même que le paysagiste y a aussi son rôle à jouer. Suivre l'évolution du projet dans le temps et accompagner ceux qui en auront la responsabilité de l'entretien est importante pour permettre au vivant de se développer dans les meilleures conditions et permettre au projet plus généralement de conserver son

CONCLUSION

C'est ici que s'achève notre étude des rapports entre les communautés humaines et les milieux de vie. Au commencement de ce mémoire, une critique est émise au sujet du rapport que nous entretenons aujourd'hui avec notre monde dont nous regroupons une bonne partie des enjeux sous le terme d'écologie ; une écologie qui tend à nous désunir en partie de lui. Face à ce postulat, nous aspirons à une démonstration toute autre : notre capacité à envisager ces enjeux actuels par une prise en compte renouvelée d'une notion à priori connue de tous qu'est le paysage. Pour cela, il s'agit de comprendre et analyser ce qui constitue le paysage à nos yeux, une porte d'entrée à d'autres notions que sont le milieu et le sensible.

Finalement, l'objet de cette étude se trouve dans la quête d'une réponse à la problématique précédemment énoncée : Dans quelle mesure une reconnaissance du milieu à travers nos facultés sensibles peut-elle transformer notre approche de l'aménagement du territoire ?

Conscients que cette interrogation est de prime abord complexe à développer, les territoires que sont les cours d'eau et leurs abords incarnent un sujet d'étude intéressant en ce que leur statut de milieux très ancrés dans l'imaginaire de notre société occidentale rend ce mémoire davantage intelligible, autant pour l'auteur que pour les lecteurs de ce travail.

Le paysage, nous avons tenté de le définir, est plus qu'une simple observation objective des choses qui nous entourent. Il est une projection, l'attribution de valeurs symboliques sur notre environnement, nous

engageant, de fait, nous en tant qu'individu. Il est une construction sensible et culturelle du monde. Notre hypothèse selon laquelle le paysage se révèle être un indicateur de la relation qui nous unit au monde peut être avérée puisque son évolution est indissociable de la nôtre et du regard que nous portons sur le monde. A caractère religieux, perçu et construit selon des codes esthétiques ou encore projection de son fonctionnement sur notre propre société, il est issu d'une longue évolution ; la problématique écologique se révélant être l'enjeu actuel par lequel nous nous y engageons. Parce que chaque culture a sa propre vision du paysage, ce dernier nous en apprend sur chacune d'entre elles. C'est le cas de la culture occidentale, pour laquelle ce mémoire s'est attaché. Le paysage est en ce sens, aussi complexe que les relations que la nature humaine tisse en son sein et au-delà. Toutefois, alors qu'il agit sur les modes de vie des communautés humaines, ces dernières interprètent aussi ce même paysage en fonction de ce qu'elles en font. Le paysage des cours d'eau est l'un de ceux qui disposent d'un imaginaire commun très fort, qui prend racine dans sa matérialité, perçue par notre corps dans son entièreté. Les paysages de l'eau sont témoins du caractère expérientiel du paysage avant tout, au-delà de leur seule perception visuelle. Ils sont un exemple parmi d'autres, qui s'avèrent être une entrée pour notre recherche.

Bien plus que la valeur esthétique qu'on lui associe souvent, le paysage permettrait de nous reconnecter à notre milieu, de repenser les relations que nous entretenons avec lui. En effet, parce que les

valeurs du paysage prennent source et sont initiées à la fois par l'expérience sensorielle et affective, ce dernier est bien propre à chaque individu. Toutefois, ces appréhensions, parce qu'elles sont partagées, vont au-delà de l'échelle de l'individu pour atteindre celle du collectif, dans l'élaboration d'une forme de réalité commune. L'expérience sensible est de fait une manière de ré-impliquer l'être au monde, grâce à cette dimension de partage entre soi et non-soi. Nous pouvons donc affirmer que l'expérience sensible permette de ré-envisager notre relation au monde bien que tout cela ne soit pas nouveau pour autant. En effet, les questions soulevées, inhérentes au vivant puisque liées aux sens, appellent à un changement de regard sur ce qui est déjà-là plus qu'à apporter de nouvelles réponses.

L'écologie telle qu'elle peut être critiquée aujourd'hui nous détache progressivement, en tant qu'individu humain, de notre monde et de tout ce qui le compose. Le paysage qui est une expérience sensible du monde, parce qu'il est accessible à tous et parce qu'il nous engage tous, à la fois individuellement - il permet de comprendre et analyser notre milieu, interagir avec lui et prendre nous même conscience de notre propre existence - et collectivement - un partage en est possible - s'avère être une clé de réponse pour reconsidérer l'écologie telle qu'elle doit l'être en la replaçant en tant que réalité médiale. Une compréhension fine des relations matérielles mais aussi immatérielles qui s'opèrent entre les êtres et les choses peut ainsi amener à interpréter la problématique écologique dans toute sa complexité alors que nous sommes dans une époque

dans laquelle l'urgence se fait sentir, nous poussant à répondre aux seules préoccupations environnementales de cette même écologie. Cette écologie renouvelée permettrait donc de redonner du sens à la particularité et ainsi éviter de plonger dans une réponse globale aux actuels enjeux. Ces réflexions sont à mettre en perspective avec notre pratique opérationnelle actuelle, celle qui agit sur le paysage. Engager notre expérience sensorielle, et répondre à la fois à notre bien-être et la prise en compte des formes d'altérités permettrait d'éviter le double risque de continuer d'une part à accroître notre posture d'espèce dominante ou, à contrario, de plonger dans une posture environmentaliste en ne nous y incluant aucunement. Les enquêtes menées sur les territoires de cours d'eau ont permis de questionner la pratique paysagère aujourd'hui au regard de toutes ces pistes de réflexion. L'association de l'écologie environnementale et de l'écologie sensible ouvre le projet à une multiplicité d'acteurs, si l'on considère que le paysage est appréhendable par tous. Cela questionne de fait le projet de paysage tout comme le rôle du paysagiste et les outils à mettre en place pour la communication et l'élaboration du projet ; le rôle du paysagiste qui semble, au vu de tout ce qui a été énoncé, mis à mal. Quelle en est en effet désormais l'utilité si tout le monde a accès au paysage ? Les enquêtes n'ont fait qu'affirmer l'importance de son rôle, celle d'être à la croisée de cette mixité d'acteurs pour faire en sorte que tous les enjeux soient pris en compte. Il a de fait un rôle de médiateur important. Les méthodes mises en place se révèlent être assez diverses, montrant déjà qu'il n'existe pas de réponse unique et que l'intégration du

sensible ne se fait pas suivant le même automatisme que celui qui lui permet d'être capté par tous.

...

Au terme de ce mémoire, il semble bienvenu de le situer dans son contexte d'écriture et d'en énoncer la postérité. Réalisé dans le cadre d'un master en école d'architecture, les lecteurs peuvent s'interroger quant à la portée des questions qui y sont soulevées. L'architecture est une discipline qui transcende les limites qui lui sont bien souvent fixées. Elle ne peut nier le contexte d'intervention de son projet et s'attache à des questions bien plus larges que celles qui mènent à la réalisation stricte d'un objet programmé et situé. Ce travail de recherche s'est avéré être une parfaite occasion pour ainsi élargir mon regard sur des réflexions qui à mon sens sont une vraie source de connaissance pour l'architecture et les réflexions qui touchent l'aménagement du territoire plus généralement. L'architecture se révèle être en ce sens l'expression même du milieu.

Les réflexions qui ont été soulevées me paraissent, à l'issue de ce travail, s'ouvrir vers de nouveaux questionnements. Travailler plus particulièrement sur les territoires d'eau interroge quant à la relation terre/eau, un sujet central aujourd'hui dû au réchauffement climatique et à la montée des eaux. Un élargissement plus grand de notre regard est-il possible ? Lorsque nous parlons de résilience, il est une part de cette dernière qui nous échappe : l'aspect disruptif de la résilience qu'est le « vivre-avec ». La résilience est plus qu'une adaptation

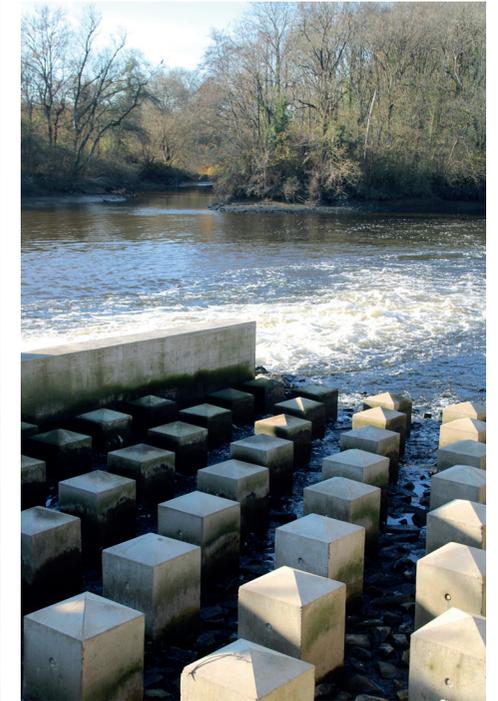
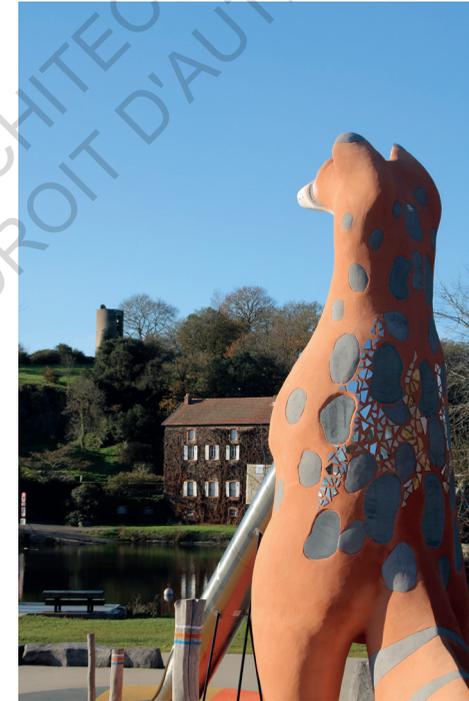
mais engage pour cela un vrai bouleversement dans nos logiques de réflexion. La montée des eaux est actuellement vue comme un des principaux problèmes lié au changement climatique auquel les communautés humaines doivent faire face. Si nos sociétés se veulent résilientes, ne doivent-elles pas alors reconsidérer le caractère problématique de ce phénomène ? L'architecte et urbaniste Paola Vigano, lors d'une conférence à l'ENSA Nantes en 2022 a soulevé quelques questions qu'il me paraît intéressant de mettre en perspective de ce mémoire. Le projet « Amphibia » conçu en 2020 en collaboration avec des étudiants en architecture de Venise, était une tentative de réalisation d'un « contre-projet » sur la lagune de Venise. L'écosystème de cette dernière, aujourd'hui dans des conditions critiques dû au tourisme de masse et aux inondations à répétition fait face à une amplification de ces déstabilisations à cause du réchauffement climatique. Le cas de Venise est le symbole même de tentative de résistance à ce phénomène. Des propositions de projet ont permis d'envisager un possible vivre-avec, par lequel, l'homme ré-envisagerait totalement son rapport à l'eau, acceptant que l'eau engloutisse une partie de la ville ; un basculement opéré entre ce que l'on considérerait être de l'ordre du problème en un modèle adapté qui pourrait naître ailleurs qu'à Venise.

ANNEXES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annexe -01-	Echantillon photographique du site de la chaussée des moines	194
Annexe -02-	Documents graphiques - supports des entretiens	200
Annexe -03-	Retranscription des entretiens	208

ANNEXE -01- Echantillon photographique du site de la chaussée des moines



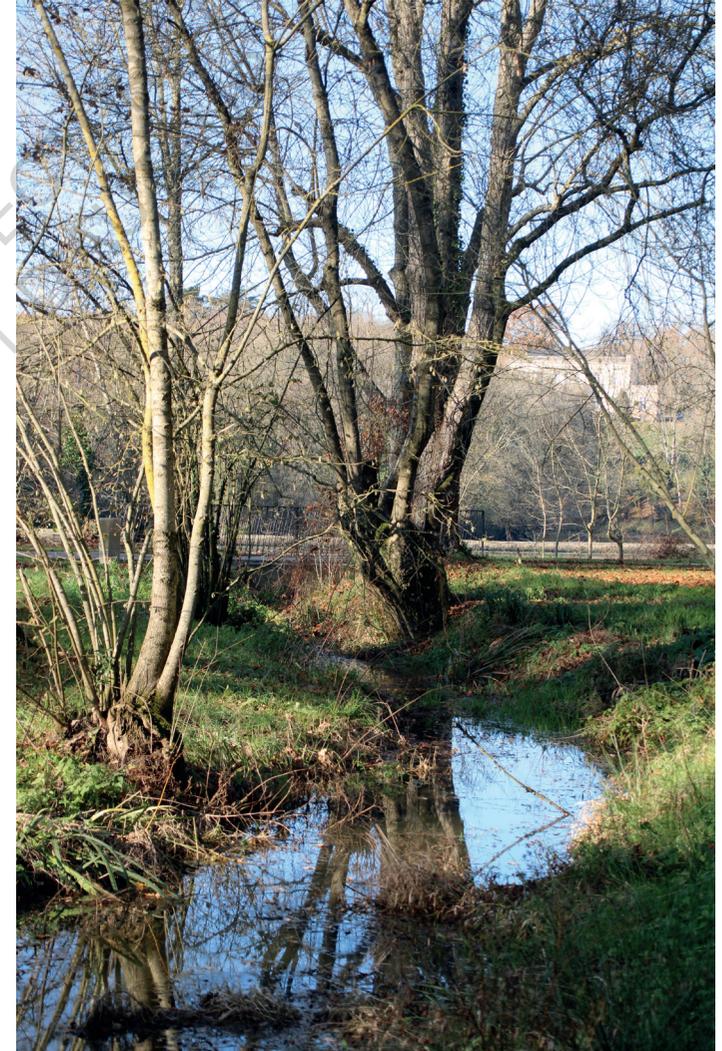
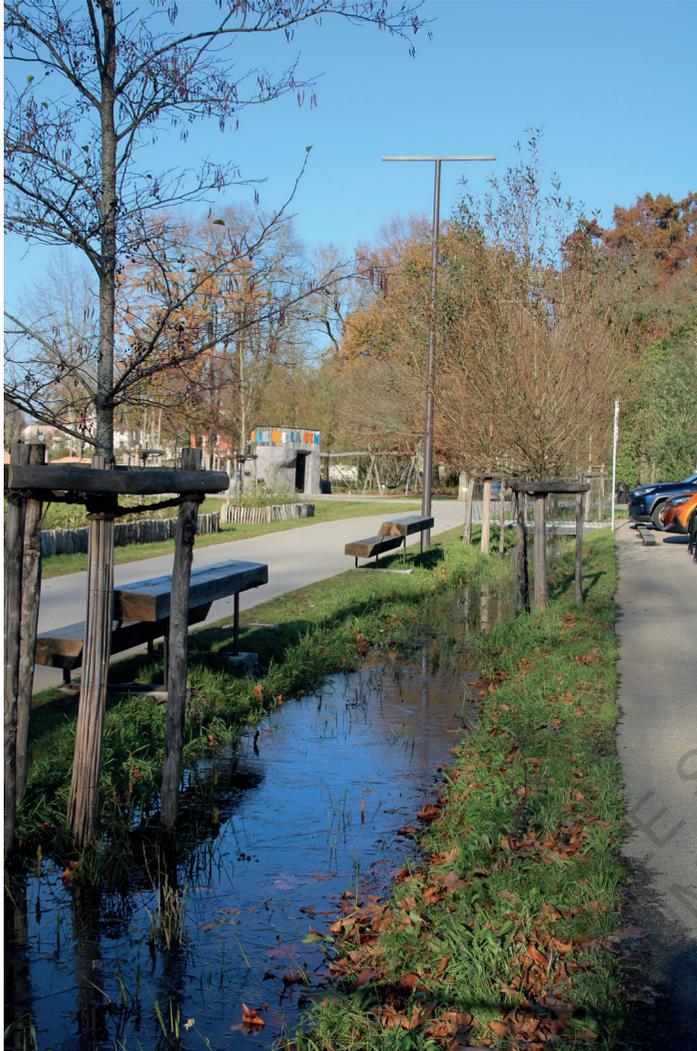
ECOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT FOURMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



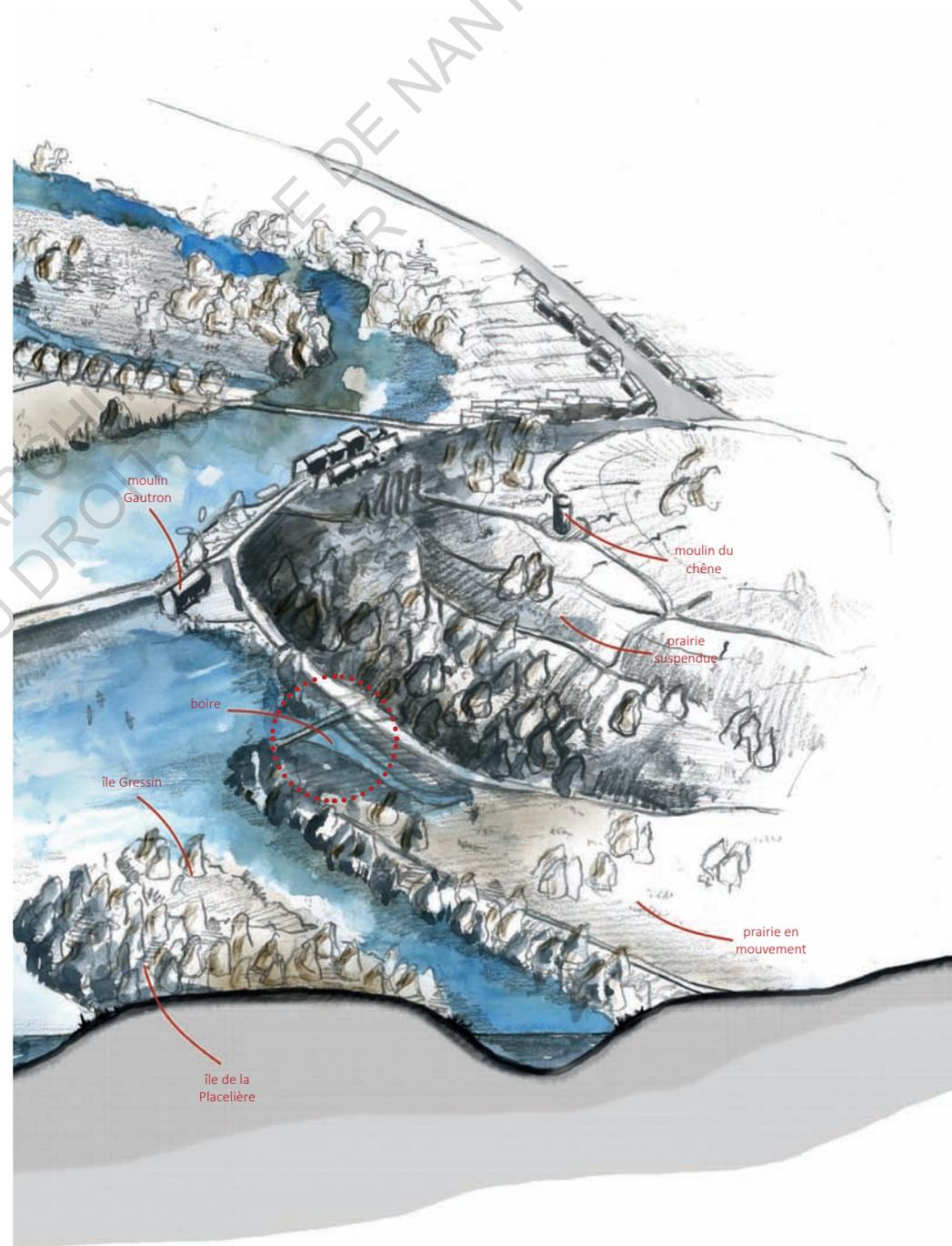
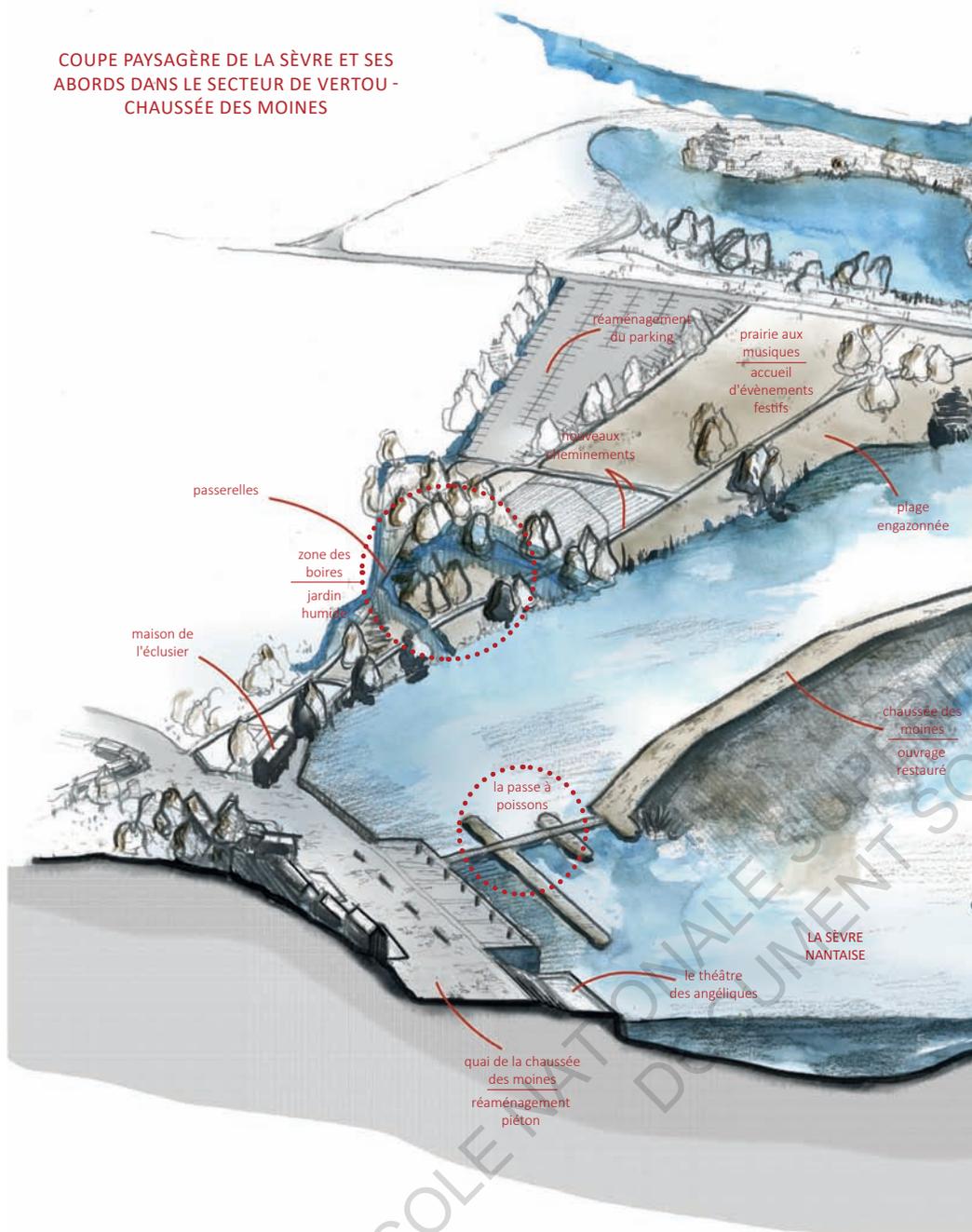
ECOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT FOURMIS AU DROIT D'AUTEUR



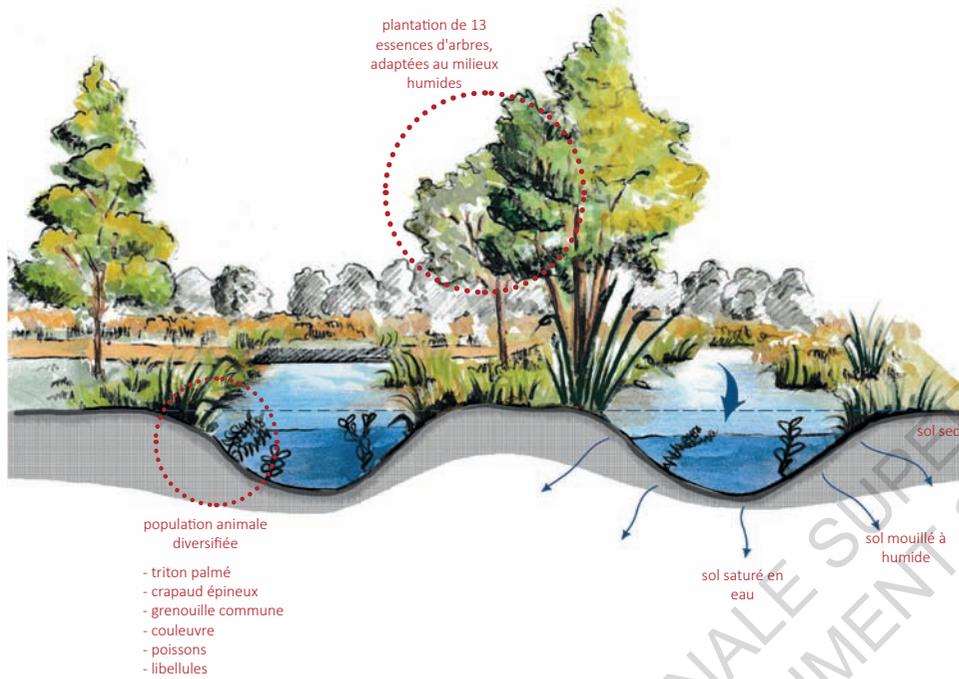
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES
TRAVAIL PRÉSENTÉ EN PARTIEMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

ANNEXE -02- Documents graphiques - supports des entretiens

COUPE PAYSAGÈRE DE LA SÈVRE ET SES ABORDS DANS LE SECTEUR DE VERTOU - CHAUSSÉE DES MOINES



COUPE EXPLICATIVE DU PRINCIPE DE BOIRES



QUELQUES EXEMPLES DES ESSENCES PLANTÉES DANS LA ZONE DES BOIRES

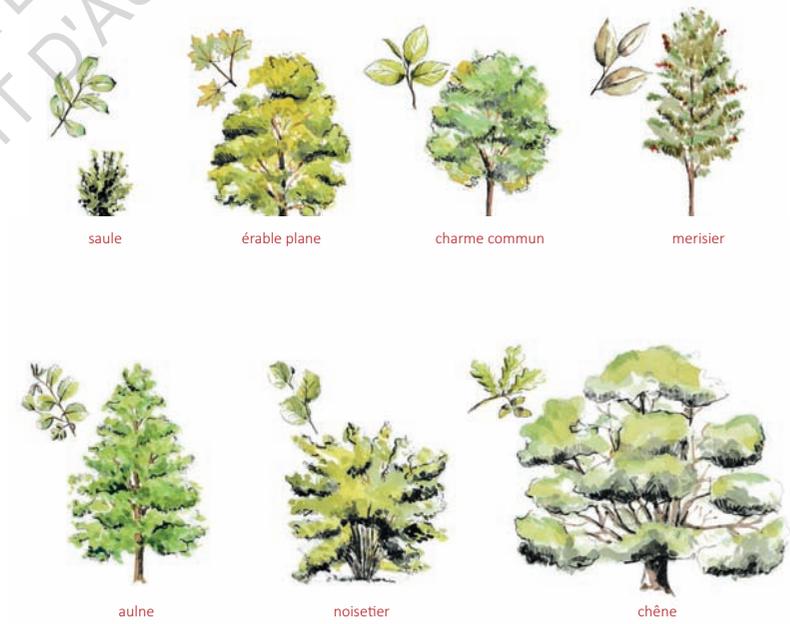
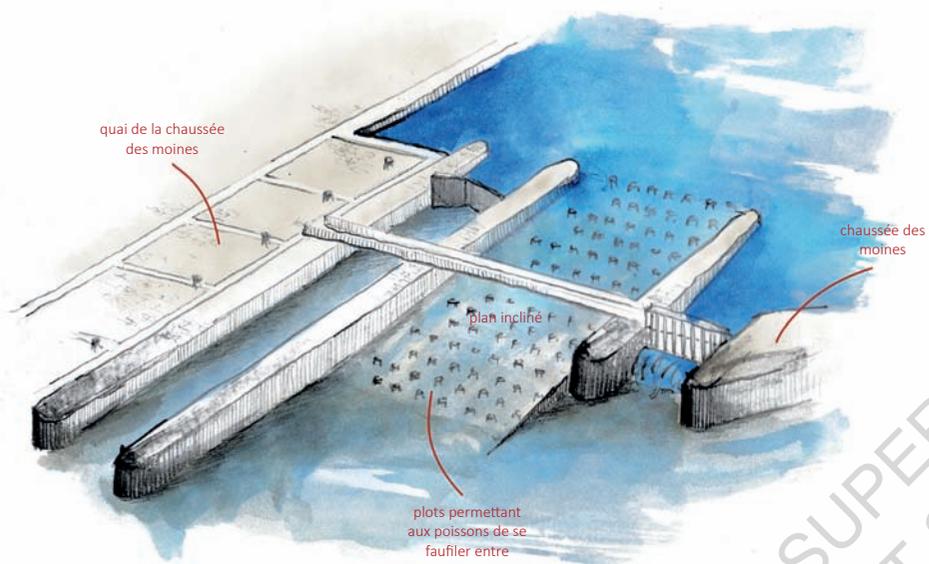
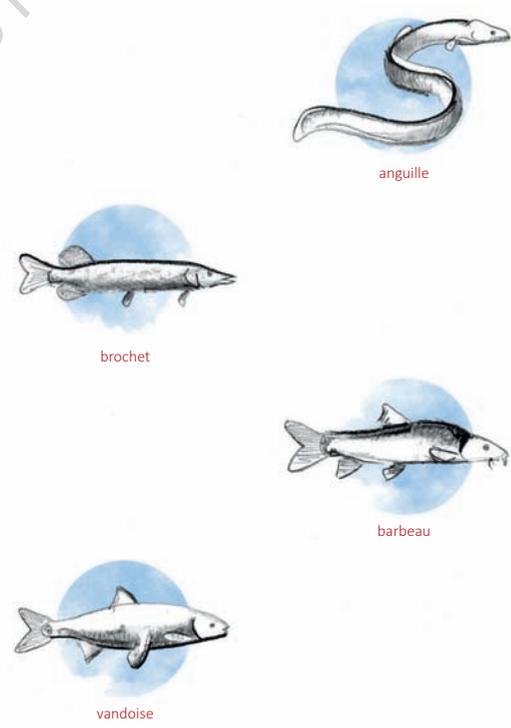


SCHÉMA EXPLICATIF DU FONCTIONNEMENT DE LA PASSE À POISSONS



QUELQUES ESPÈCES DE POISSONS VISIBLES SUR CETTE PORTION DE LA SÈVRE NANTAISE



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ANNEXE -03- Retranscription des entretiens

ENTRETIEN -01- avec Aldo Jimenez

En charge du projet des bords de Loire à Nantes

Entretien physique
56min
Le 13 Octobre 2022

Adeline

On va parler pendant cet échange de paysage, d'usagers, de vivant de manière générale, de sensibilité au territoire, c'est un peu les grands points que nous allons aborder. Par rapport déjà au projet des bords de Loire, quel est votre rôle, vous et celui de l'agence sur ce projet là? Pour avoir un petit aperçu.

TER

Nous (TER) avons participé à un dialogue compétitif par rapport au réaménagement des bords de Loire. Il y avait quelque part une double mission. A la fois une vision globale de plan guide, ou plan de cohérence qui va du canal, ici à proximité de la gare, en passant par l'île Gloriette et jusqu'au Bas Chantenay. Donc tous les bords de Loire, une réflexion sur la place de la petite Hollande et sur les quais maçonnés jusqu'à la gare maritime. Donc on peut dire que cela s'inscrit dans la vision globale de la métropole (les bords de Loire, Malakoff, le projet Euro Nantes). Notre projet se retrouve un peu à la croisée de ces grands projets métropolitains. Donc notre rôle a été de retisser des liens et faire que tout ça vienne se connecter, qui trouve un sens métropolitain. La préoccupation de la métropole était de s'ouvrir vers la Loire, recréer un lien avec le fleuve qui manque aujourd'hui. Donc ça c'est plutôt le rôle à la grande échelle.

Et on a aussi, dans un esprit plus terre à terre, un certain nombre d'aménagements, dans certains secteurs, plutôt concernant la petite Hollande aujourd'hui. Des espaces publics.

Adeline

D'accord, donc comment ça se passe en terme de temporalité alors?

TER

Le plan de cohérence est déjà réalisé, là on est plus sur des études opérationnelles.

Adeline

Je me suis un peu renseignée sur le projet en question. Je voyais un peu horizon 2030 parce que finalement le temps s'étale un peu aussi pour ce genre de projet parce que l'échelle est assez grande, le terrain est assez vaste et il y a différents projets en un. Finalement, c'est plus un séquençage qui se fait. Et donc, d'ici horizon 2030 pouvez-vous me parler des étapes justement qui constitueront le projet?

TER

Le rôle du plan de cohérence était déjà d'éclairer sur les priorités pour créer des dynamiques. Donc c'était clair pour tout le monde que la petite Hollande, qui est la pièce clé, la rotule entre tout soit prévue assez tôt, on a un horizon des travaux prévu vers 2024 en ce qui la concerne. Parce qu'il y a beaucoup d'études en fait, précises, techniques, mais il y a aussi des études environnementales. Il faut prouver que le projet n'a pas d'impact sur l'environnement, sur les espaces protégés, sur le bruit. Donc il y a plusieurs thématiques comme ça qu'il faut éprouver une par une pour prouver aux instructeurs de permis que c'est un

projet qui ne va pas chambouler la ville. Donc ça prend du temps. Il y a aussi un horizon 2026 pour le pont Anne de Bretagne qui n'est pas forcément dans notre maîtrise d'œuvre, mais qui est dans notre périmètre, sur lequel on a un regard. Donc ça voilà c'est la phase immédiate je dirais, même si ça paraît quand même déjà loin mais ça se fera dans un premier temps.

On avait identifié le canal Saint Felix comme un des lieux clés, par sa proximité avec la gare. La gare qui allait être réaménagée. Et donc le canal qui permettait de se connecter au centre historique de la ville et plus au Nord par l'Erdre, aux facs. Donc on imaginait ça comme quelque chose de plus ludique, plus festif. Tout en étant la porte vers l'eau dans le même temps, l'entrée vers la Loire. On a fait des études mais pour le moment ça s'est arrêté, mis en suspens. On peut dire à ce sujet, qu'on a amorcé la discussion, lancé des pistes de travail mais voilà on sait qu'on ne va pas tout faire donc soit on interviendra plus tard, soit la mairie fera appel à d'autres agences plus tard. Voilà, le plan de cohérence permet justement de donner un cadre conceptuel pour permettre de suivre sur le long terme, les grandes stratégies identifiées au début. A propos de ces stratégies, ce qui nous importait nous c'était avoir 2 paysages fluviaux différents.

Le site est à la rencontre entre la Loire fluviale et la Loire maritime. On a cette Loire sinueuse, sableuse, plus sauvage, plus naturelle, qui vient de l'amont, de l'Est et qui arrive à Nantes; et pour le besoin de navigation, c'est une autre Loire qui peut s'observer, qui vient de l'estuaire, jusqu'au pont Anne de Bretagne et un peu après, une Loire plus maritime et canalisée avec ces différents ouvrages d'estacade, de murs qui se voient très bien dans les images historiques. C'est cette rencontre qui crée 2 paysages différents :

- Les bords de l'île Gloriette, que l'on dessinera par le végétal essentiellement; donc la ripisilve coté Loire avec quelque chose de très sauvage, qui se retourne à la petite Hollande et qui longe l'Hôtel Dieu, les allées Bacault et qui revient jusqu'à la cité des congrès. Faire écho à ce paysage autrefois très dessiné par les bras de la Loire, aujourd'hui comblés. C'est un peu cette idée de réminiscence de la Loire qui nous donne des idées conceptuelles pour le projet. On vient recréer un espace public qui vient redonner du sens et faire le lien que permettaient autrefois les bras de la Loire.

- L'autre paysage est celui de la promenade nantaise qui commence de la gare jusqu'à la Loire. Pour nous, cette promenade devait aller plus loin, en longeant la Loire. On voulait que ça se projette plus loin que la petite Hollande en longeant les quais et en se connectant au projet de Bas Chantenay. Une sorte de promenade-jardin, dans l'inspiration du travail de Phytolab, de Fourtier autour du château... donc on continue cette idée de promenade-jardin. Il y a cette double entité là; et la petite Hollande et le canal Saint Félix nous paraissaient être 2 pièces maîtresses qu'on imaginait comme des confluences; à la fois la confluence des deux paysages (les 2 paysages bordent la place qui se situe dans le tracé de l'ancien bras du fleuve lorsqu'il n'était pas comblé) donc nous voulions garder cet espace à cette échelle là, faire écho à cette histoire là, conserver une mémoire de cette histoire passée.

Adeline

Vous parlez du temps long qui est un peu lié justement la question environnementale, aux études à mener pour justifier le projet. Pour ce qui de la gestion environnementale, ça implique nécessairement des connaissances

techniques, spécialisées sur le sujet. Comment prenez-vous en compte cela dans votre pratique ? Où commence votre rôle et où se termine-t-il dans cette question des connaissances techniques, scientifiques sur le sujet?

TER

J'ai, moi, ce lien de chef de projet, avec un associé. On a un peu ce rôle de chef d'orchestre entre les différentes spécialités. Après nous sommes de plus en plus dans notre pratique dans des équipes pluridisciplinaires. L'agence travaille notamment pas mal avec un bureau d'étude spécialisé sur les sols vivants ; c'est un peu notre écologue, spécialiste du sol. Il nous aide pas mal dans ces réflexions autour des trames brunes, vertes et continuités écologiques dans la ville. Mais nous sommes aussi aidés par la ville de Nantes qui commence à se saisir de ce sujet-là. On travaille aussi avec un bureau spécialisé sur les questions environnementales qui s'occupe des études d'impact environnemental. Ils compilent une série de différentes thématiques spécialisées qu'ils viennent interroger point par point; donc tous les sujets liés à l'environnement. Il y a par exemples des espèces protégées comme l'angélique des Estuaires, protégée car en disparition. Un espace comme Nantes avec des fluctuations assez importantes et un bouchon salin fait qu'elle s'installe ici. On vient, nous, réinterroger parfois les projets en étant alerté par les résultats, indications des études faune/flore. Dans ce cas là, il faut réfléchir à comment réduire, limiter l'impact. On parle de la démarche ERC dans notre domaine qui est d'Eviter-Réduire-Compenser. D'autres types d'évolution c'est par exemple conserver le plus d'arbres possible, le contexte climatique joue beaucoup et nous oriente nécessairement.

TER

Il nous faut avoir une forme de souplesse finalement dans le projet. On est dans un projet assez phare avec beaucoup d'acteurs. C'est notre rôle, au quotidien d'aller à l'encontre de ces acteurs. On en a rencontré beaucoup d'acteurs du fleuve notamment (du port, de l'aviron...) qui ont peut-être des avis et des besoins différents, qu'il faut savoir écouter et intégrer.

Adeline

En ce qui concerne les acteurs justement, s'ils sont aussi variés et nombreux, en allant de l'utilisateur au professionnel spécialisé dans un domaine précis, comment gérer vous cette diversité de voix ?

TER

Ils peuvent se retrouver dans les mêmes réunions. Par exemple, par rapport à l'usage du fleuve au nouveau du quai de la fosse, il y a eu des discussions à propos d'un nouveau ponton. Donc oui on a eu des experts appartenant à des entreprises de logistique européenne qui sont venus, qui ont des besoins spécifiques. On a eu des associations d'aviron qui avaient d'autres besoins ou avis. On avait quelqu'un qui faisait partie de l'organisation du Solitaire du Figaro (course nautique au départ de Nantes). On devait se questionner aussi sur l'amarrage de l'Hermione qui vient quelque fois. Donc chacun exprime son besoin, nous on présente aussi notre vision évidemment. Le plan de cohérence sert un peu à tout ça justement, discuter avec tout le monde pour essayer d'incorporer le plus possible les besoins de la ville et de ses usagers dans le projet à venir, une partie plus technique et il y a aussi les élus de Nantes Métropole qui ont leur mot à dire. Ça permet d'assumer et assurer l'évolution

de la ville, qui se fait sur le long terme.

Adeline

Et c'est vous qui allez directement au contact de ces gens-là? Y-a-t-il une sélection qui est faite?

TER

Il y a une sélection mais c'est Nantes Métropole qui la gère. Nous nous les orientons plutôt ensuite sur les acteurs qu'il nous semble intéressant de regrouper ensemble pour que ça soit plus productif, plus riche ensuite pour mieux nourrir le projet.

On a fait des workshops thématiques par exemple, sur la Loire, la nature, la mobilité et les usages. Donc oui on regroupe ensemble divers acteurs pour qu'ils discutent entre eux sur le sujet. C'est un type de concertation qu'on a voulu mener. Il y en a eu d'autres comme des concertations plus citoyennes qui sont plus classiques (dialogue citoyen, promenades avec les habitants, rencontres avec les services de la ville comme la Semitan, rencontres avec des associations attachées à la mémoire historique de la ville et pleins d'autres).

Adeline

(*exprimé sur le ton de l'ironie, une question dont je sais que la réponse n'est évidemment pas si simple*) Et la grande question donc, c'est, comment arrivez-vous à synthétiser tout ça?

TER

(*Répond en riant*) Je ne sais pas !

C'est notre rôle d'expliquer le projet. On monte ce qui est possible, ce qui ne l'est pas. Je pense que le rôle de paysagiste aujourd'hui n'est pas de faire son truc seul dans son coin. Ça nécessite beaucoup de dialogue et de médiation.

Adeline

On a parlé des connaissances, en partie techniques, comment sont-elles mises à disposition des usagers mais comment ceux-là peuvent aussi en apporter au projet selon vous ?

TER

Ça peut être assez varié en fait en fonction des thématiques. Sur le projet de la petite Hollande par exemple, on a prévu des espaces thématiques (une scène qui est plus un espace d'expression, une aire de jeu à assez grande échelle, des grandes tablées en lien avec le marché et un parcours un peu plus sportif). La proposition que l'on a faite à Nantes Métropole c'est de travailler avec les acteurs des associations intéressées (théâtre, danse, yoga); qu'on puisse se retrouver ensemble autour d'une table pour en apprendre plus sur leurs besoins spécifiques (accès à des prises, rampe, quel type de garde-corps...) Donc ils nous aident sur ce genre de points par exemple.

On a rencontré les forains du marché de la petite Hollande. Eux, ce dont ils ont besoin c'est de savoir quelles seront les contraintes liées à l'accès, au stationnement, ce genre de choses. On leur explique les accès, les contraintes liées au trafic parce qu'on a fortement réduit la circulation pour la concentrer en un endroit. Donc on doit leur expliquer tout ça, comment ça fonctionnera ensuite, pourquoi les accès ont été décidés là et pas ailleurs. On leur explique par des schémas, des dessins, des outils assez simples, et en adaptant à chaque

fois le discours (pas pour masquer ou ne pas être honnête avec certains) mais pour que chacun puisse comprendre parce que si c'est trop technique ils peuvent penser que je les enfume donc la communication est très importante. Et tout ça surtout en amont du projet, pas en phase pro... Il faut qu'ils sentent qu'ils sont utiles au projet et que c'est le moment d'en discuter pour qu'on s'adapte le plus possible. Il faut trouver un équilibre en tout cas.

Adeline

D'accord, donc beaucoup dans les premières phases si je comprends bien. Et quel rapport entretenez-vous avec tous ces acteurs ensuite ? Des retours une fois le projet réalisé par exemple?

TER

Personnellement, je trouve que pas assez. Je sais que ça s'est beaucoup fait pour un projet de parc qu'on a réalisé à Saint-Ouen. La personne qui s'est occupée du projet était très proche des gens qui géraient le parc et donc il y a eu pas mal d'échanges après le projet. On l'a beaucoup suivi après la livraison. C'est un peu un projet emblématique de l'agence. On a fait des visites, des ateliers sur site... On a eu des retours des gens du parc directement sur ce qui marche ou pas. On a pu en savoir plus sur les endroits où s'installent les gens ou pas. Donc il y en a un peu mais par le fait que notre mission s'arrête un peu brusquement à la fin du chantier, notre rapport au projet change brusquement. Il n'y a pas forcément de suivi ensuite, suffisant, à mon sens. Sur la faune/flore ça pourrait être super intéressant.

Adeline

Oui parce que sur certains de vos projets, si je prends l'exemple de celui de Boulogne Billancourt, vous travaillez particulièrement sur l'épaisseur du sol, on sent que la question de l'évolution du site par lui-même, une forme d'incertain est mise en avant donc je me demandais si sur ce genre de projet c'était le cas ou pas.

TER

Oui c'est vrai que sur ce projet, il y a eu un suivi plus conséquent derrière. Je pense qu'on le fait plus sur certains projets que sur d'autres. Après, récemment, on s'est justement posé la question ; comment aller plus loin sur la question du sol, de l'écologie ; comment changer les choses tout en pouvant les mesurer. On sait que la condition d'un site s'améliore, c'est visible mais ça ne suffit pas, c'est trop facile. J'ai suivi par exemple un chantier sur le plateau de Saclay. On a juste livré le projet et en fait on entend déjà les grenouilles (parce qu'il y a un bassin), on voit les libellules voler, quelques hérons se poser. Donc c'est visible, on en prend conscience. Donc c'est vrai que pour revenir à ce que tu disais avant, sur le suivi après livraison, c'est intéressant pour nous de voir comment les choses évoluent. On voit ce qui marche ou pas, on peut se rendre compte de ce que le projet apporte réellement au lieu. Et c'est vrai que ça ne peut qu'enrichir notre pratique je pense. C'est un axe qu'on tend à développer.

Adeline

Je m'étais pas mal renseignée justement sur l'un de vos projets, le long de la Seine, à Carrières-sous-Poissy, pour lequel, après chantier, l'Institut d'Ecologie Appliquée des Yvelines est venu y faire des études, des analyses. Vous êtes des acteurs complètement différents, est-ce qu'il y a eu un dialogue entre vous par

rapport à cela?

TER

Je connais pas bien mais je pense vraiment que c'est leur démarche, ça c'est fait indépendamment de nous. Alors soit, ils nous préviennent simplement pour nous tenir informés, soit, on découvre ça un peu par hasard dans la presse par exemple. Mais c'est un peu le rôle de mes associés justement, en allant sur place, il y a un certain dialogue qui se met en place... Mais en tout cas je pense qu'il n'y a pas de retour d'expérience visible, comme un rapport écrit qui fixe un peu les données pour les utiliser éventuellement ensuite, qui pourrait nous aider à adapter notre pratique.

Adeline

On vient de parler un peu de votre rapport au projet après la livraison du projet, et je me demandais comment vous l'appréhendez en amont. Comment vous appréhendez le site au départ du projet ?

TER

Alors, il faut nécessairement y aller, déjà. C'est important, il y a systématiquement des visites organisées. Ça se fait souvent avant l'appel d'offre. Et ensuite on en fait, nous, plusieurs. A l'agence, il y a quelque chose qui est assez particulier je pense. On va d'abord aller regarder l'histoire, les traces du lieu ; qu'est-ce qu'il a à nous raconter. Là par exemple, le comblement est un élément vraiment central. C'est un exemple mais on va voir aussi l'évolution de la ville sur l'IGN, voir comment c'était avant, voir s'il y a un passé agricole... A Saint-Ouen par exemple, il y avait des jardins ouvriers donc on a voulu mettre ça en avant dans le programme. Et lié à ça c'est aussi la géographie qui est importante comme les cours d'eau, les massifs boisés, la qualité des sols... On a fait un grand projet de territoire, qui reliait la Belgique, l'Allemagne et la France. On a découvert que des mines de charbon traversaient les frontières et c'est cette géographie là qui a permis d'initier le projet. Donc c'est un gros travail au début et ensuite il y a toutes les contraintes qu'il faut prendre en compte donc le PLU, tous les documents d'analyse sur les sols, s'ils sont pollués ou pas... On prend systématiquement contact avec les gens qui habitent le lieu pour en apprendre plus sur l'esprit du lieu, comment ils vivent là; l'art de vivre de chaque ville est complètement différent d'une ville à une autre et c'est important de s'en rendre compte. On ne peut pas faire la même chose partout. C'est déjà pas le même climat mais pas seulement.

On vient voir ce qui est planté, comment la ville construit ses parcs, avec quelles essences végétales. On étudie aussi l'histoire végétale de la ville. Par exemple à Nantes, la traite de l'esclavage était liée malheureusement aux essences exotiques qui étaient ramenées par bateaux. Les bateaux arrivaient au quai de la Fosse et les plantes étaient acheminées au jardin des plantes ou dans des palais aristocratiques. Donc il y a cette histoire aussi, qui est propre à chaque ville qu'il faut comprendre. Ici à Nantes, il y a cet historique lié au magnolia, des essences plus exotiques. Ça fait partie des analyses que l'on fait. Mes collègues qui sont plus ingénieurs, botanistes, ce sont des ingénieurs-paysagistes qui ont une sensibilité poussée sur le végétal, sont plus aptes à s'occuper de ces recherches. On lie une part assez technique avec une dimension plus sensible.

Adeline

D'accord, je vois, peut-être par rapport à tout ça, quels outils utilisez-vous pour recueillir cette donnée sensible, technique ?

TER

C'est varié finalement, ça peut être des cartes. On a réalisé des cartes sensibles avec le collectif FIL par exemple. Typiquement c'est un acteur qui connaît bien la ville, la vie diurne, nocturne, au quotidien donc il peut nous aider à récolter des informations. Le collectif a fait des enquêtes de terrain. Ça peut être la partie prise de contact avec les habitants aussi. Ce sont des outils plus socio je dirai. Ça peut être des outils 3D, plus techniques aussi pour comprendre la topographie. On a fait un reportage photos aussi pour le coller à la 3D et voir où est-ce qu'il ne fallait pas venir planter des arbres, qui risqueraient de cacher certaines perspectives. Le dessin... Voilà c'est très très varié. C'est un peu la richesse de notre boulot, venir joindre la bonne expression à la problématique et aussi parce que c'est une façon de communiquer aussi.

Adeline

Je suis allée voir le site internet de l'agence, je voyais que l'outil qu'est la coupe et particulièrement la coupe animée est énormément mise en avant. Quel est selon vous l'intérêt de cet outil, vis-à-vis des différents acteurs, pour promouvoir le projet...?

TER

C'est vrai que je n'en ai pas parlé, tu as raison, alors que c'est un outil qu'on utilise systématiquement dans nos projets [la coupe]. C'est très utile pour éviter de s'enfermer dans un regard un peu décollé du sol je dirais, de regard descendant ; le fait de n'être que sur plan donc assez schématique. Se placer justement dans la verticalité avec la coupe ça permet plusieurs choses ; à la fois de voir l'interaction entre le sous-sol le sol et l'aérien donc toute la chaîne verticale qui part dans le sol jusque dans les airs. Ça part des nappes, des racines jusqu'à leur cime. Les nappes peuvent être fluctuantes donc varier en hauteur et c'est propre au site, il ne faut pas le négliger. Et le vivant, pour nous, c'est hyper important tu as pu le constater. On essaie justement de vraiment développer cette chaîne verticale dans nos projets, à la fois pour les échanges de matières (la biomasse, les échanges de carbone, ce qui fait le humus...), ça concerne le cycle de l'eau et de l'air également. On sait que tous ces échanges, toutes ces interactions là font que le projet ne peut être que plus vertueux au niveau écologique. C'est ni seulement l'action du sol, ni seulement la question de l'arbre mais bien l'imbrication des deux et comment ça fonctionne ensemble. C'est un système. Et le sol est très important donc parce que si l'on vient tout recouvrir de surface minérale, c'est pas pareil que justement créer tout cette chaîne de différentes strates qui fonctionnent ensemble. Ça permet aussi le déplacement de la faune. On nous parle beaucoup des trames vertes, bleues, brunes ... mais on oublie des fois que les animaux se déplacent aussi verticalement. Ça a été prouvé, pour notre projet à Barcelone, les collègues avec qui on a travaillé se sont beaucoup intéressés aux corridors écologiques ; le fait qu'un corridor écologique ça peut être linéaire et compact comme ça peut être aussi des îlots qui sont eux des refuges; on a décidé de les relier par une canopée à Barcelone, créer un sol le plus poreux possible. Tout ça aide la faune à se déplacer, un peu comme des pas japonais, sous forme de sauts d'un îlot à un autre. C'est tout le principe du projet de Barcelone qui fonctionne

sous forme d'îlots de biodiversité, principe qu'on a repris pour d'autres projets aussi. C'est dans ces îlots que les échanges verticaux se font et ensuite c'est par la canopée ou le sol que les échanges horizontaux se font. L'autre intérêt de la coupe à Barcelone c'est d'aller chercher des horizons lointains. Ça nous a permis de voir à la fois comment on arrivait par le sous-terrain, comment on remontait ensuite au niveau du sol... Ça peut avoir cet avantage là et ça donne aussi je trouve davantage l'échelle du piéton, qui est peu perceptible avec le plan. Et c'est assez intéressant en terme de communication aussi. Vous devez être dans ce cas là aussi, dans le domaine de l'archi, c'est un outil qui peut être assez technique mais c'est vrai que la manière dont on l'utilise à l'agence, en l'animant par exemple, ça donne d'autres clés de lecture, c'est plus évident à comprendre pour des personnes qui ne sont pas habituées à la coupe. C'est plus sensible, plus approprié pour le récit. Une histoire se tisse et est racontée à travers la coupe. C'est un outil qu'on essaie de développer de plus en plus. C'est pas systématique sur tous les projets [la coupe animée] mais on l'utilise de plus en plus.

Adeline

On a évoqué la question du sensible dans le projet. Vous me parlez du fait que vous étiez en constante relation avec une multiplicité d'acteurs avec qui vous dialoguez pour en comprendre les envies les besoins. Vous souhaitez intégrer leur parole au projet, leur sensibilité, mais comment placez-vous votre propre sensibilité, en tant que concepteur, dans le projet ?

TER

Euh je sais pas si je vais répondre correctement mais nous, l'approche que l'on a du projet, elle passe toujours par le paysage, même les approches urbaines. Ça nous a été critiqué il y a pas mal d'années, on nous a écarté de certains appels d'offre parce qu'on était paysagistes sur des terrains plus urbains et en fait c'était clairement exposé comme étant des terrains pour les architectes. Nous en tant que paysagistes, on en rigolait un peu au début mais on était vus comme venant là pour planter des arbres, tartiner de la verdure là où on voulait bien nous laisser de la place... Il y a eu un certain changement de paradigme, il y a eu un moment où ça s'est inversé. On a proposé des projets urbains où c'est le paysage qui trace les lignes directrices, qui dicte la norme. "Vous n'allez pas construire là parce qu'avant il y avait un bocage, il y avait un bras de fleuve qui passait par là, c'est du sol fertile..." Donc là ça devient des idées fortes du projet, qui sont en lien avec le paysage et avec le vivant aussi. Je dis le vivant mais ça peut être aussi lié à des horizons que l'on veut conserver et donc on ne veut pas construire du tout. Voilà, il y a tout ça; ce n'est pas qu'un paysage lié à la nature mais un paysage global, géographique... Il y a pleins de paysages différents. C'est pour ça que je n'aime pas trop ces distinctions fortes architecture-urbanisme-paysage, tout est très lié finalement. Je trouve ça intéressant pour le coup, dans ton cas, que dans les écoles d'archi, que vous vous intéressiez aussi à la question du paysage.

Adeline

Je trouvais ça intéressant, par le mémoire de pouvoir me détacher de l'archi uniquement, pour m'intéresser à des notions qui pourtant sont très liées à elle. La notion de paysage, dans nos projets, elle est relativement peu abordée finalement. Elle peut être prise en compte mais à mon sens, de manière trop légère. Alors parfois elle peut permettre des grandes orientations de projet,

comme des ouvertures à des vues sur le lointain...

TER

Le risque c'est justement ces architectes qui vont se lancer dans le projet sans aucune cartographie de base pour comprendre ce qui se passe à plus grande échelle. C'est un exemple mais qu'on peut assez souvent rencontrer et c'est bête. Est-ce qu'il y a une topographie ? Est-ce qu'il y a des vues vers un monument et peut-être du coup une fenêtre sur le paysage lointain ?

Adeline

Je voudrai bien aborder un peu avec vous la question du temps, de l'échelle de temps dans vos projets. Gilles Clément évoque notamment la notion de temps long, en tout cas du projet selon différentes temporalités. Pour le projet de Nantes justement, vous me disiez que le projet va prendre forme jusqu'en 2030 à peu près. On est dans un cas de figure où les choses vont évoluer avec le temps justement. Quel est votre avis un peu sur la question ?

TER

Là il y a peut-être une double réponse. Il y a le temps de l'étude dont on parlait tout à l'heure avec tout ce travail de concertation et d'adaptation du projet aux différents enjeux. Au début du projet, il nous avait été demandé d'abattre certains arbres existants pour ouvrir certaines vues sur le centre-ville historique et après le dernier été, très chaud, tout a changé. Le discours a beaucoup changé. Tous les arbres sont importants donc on garde tout ce qu'on peut. Donc la question plus patrimoniale d'avant a été un peu dépassée par celle liée au climat, au confort climatique. Donc oui, le projet doit s'adapter à son époque. Et c'est pas évident. C'est un projet qui a été imaginé en 2017 et qui va commencer à se construire en 2024. Il peut se passer beaucoup de choses entre les deux. Donc il y a l'idée de s'adapter dans le projet.

Et ensuite une fois qu'on a livré le projet à la ville, on essaie de le rendre le plus polyvalent possible pour que la municipalité puisse s'adapter. Si une plantation n'a pas marché, la mairie peut la remplacer par une autre. De plus en plus on laisse des espaces libres, sans entretien nécessaire, pour qu'ils puissent évoluer avec des espèces qui prennent le dessus, s'installent mieux que d'autres et qui colonisent certaines parties. Ça ne défigure pas le projet ; au contraire, ça vient l'enrichir. Donc il y a ça. Après bien sûr, c'est probablement moins dans la philosophie de Clément. C'est le fond de sa démarche. Mais de plus en plus, on laisse davantage de place au vivant, à la nature, sur certains aspects.

Ça demande du coup qu'il y ait un dialogue avec les services d'entretien. Ça ne sert à rien de mettre en place un type de mobilier par exemple, qu'ils ne savent pas entretenir et qu'ils vont changer dans 2 ans. C'est toute la difficulté aussi. Parfois, on s'entête à avoir un type de potelet par exemple sauf qu'ils n'ont pas forcément la même préoccupation que nous vis-à-vis de ce potelet donc une fois qu'il y en a un de cassé, ils vont remettre ceux d'avant donc on se retrouve avec 5 potelets différents. Bref, il faut choisir ses batailles je dirai.

ENTRETIEN -02- avec Bruno Garnerone

Responsable de l'agence Champ libre et du pôle paysage à Paris

En visioconférence
1h19min
Le 11 Novembre 2022**Adeline**

Je suis en école d'architecture à Nantes, en 2ème année de master et je réalise mon mémoire actuellement. C'est très lié à des questions de paysage pour le coup en fait nous le mémoire il est assez ouvert à des thématiques relativement diverses et je m'étais dit que ça pouvait être intéressant de travailler un peu sur cette notion de paysage qui est assez liée à la pratique de l'architecture. En fait ce sont des questions auxquelles on ne s'attache peut être pas assez, plus secondaires dans le projet ou en tout cas qui interviennent tard dans le projet quand on les aborde. Mon sujet tourne plus autour de l'approche sensible liée au paysage et à la notion de milieu notamment, pour aborder un peu différemment le projet d'aménagement du territoire plus généralement on va dire donc je m'attache aux questions de paysage, de milieu, de sensible. Pour aborder ces questions là, je me suis focalisée plus particulièrement sur les territoires des cours d'eau, comme terrain d'étude pour traiter la question selon un axe plus précis. J'interroge quelques agences comme la vôtre qui ont une vision du projet en lien avec ces questions pour en apprendre un peu plus sur leur démarche.

Champ libre

D'accord, très bien allons-y alors.

Adeline

J'ai pu un peu prendre connaissance des projets que vous avez fait, notamment celui de renaturation des berges de l'Yerres qui est assez en lien avec mon mémoire, bien que les autres le soient également. Ce travail sur le paysage, il implique des connaissances techniques, de la gestion environnementale... Comment vous les envisagez, par quel biais ?

Champ libre

Les concepteurs font le pont entre la technique et le symbolique et donc ils ont un rôle de traducteur et de passeur, ils passent beaucoup d'énergie à transformer la règle, la contrainte, à la sublimer, pour faire du projet et donc le projet, ils répondent à une attente de la société à un moment X. Donc nous notre job, c'est effectivement déjà de connaître ces règles, ces contraintes, le fonctionnement des écosystèmes, les attentes réglementaires, le fonctionnement des rivières, les dynamiques de reconquête végétale... d'intégrer du coup les expertises de nombreux professionnels pluridisciplinaires. Notre rôle déjà c'est donc de comprendre, d'être un généraliste de l'expertise.

Adeline

Vous vous entourez, j'ai pu le voir, parce qu'ils étaient mentionnés sur votre site, de bureaux d'étude spécialisés là-dessus, avec lesquels vous collaborez. Quel est leur rôle finalement ?

Champ libre

Oui, c'est essentiel. Les projets de restauration de rivière, par exemple, sont très complexes. Ça nécessite des compétences en hydromorphologie des compétences en écologie, des compétences en VRD, des compétences en hydrologie qui est différente de hydromorphologie, des compétences en gestion des sols et des terrassements, parce qu'on se retrouve avec des dizaines

de milliers de mètres cubes et donc il y a des questions de valorisation des terres et de récréation de sol ou de réemploi... On a besoin d'écologues de terrain et d'écologues qui ont une vision stratégique. Donc en fait moi, mon job c'est d'être chef d'orchestre de toutes ces compétences là et de transformer leurs propos techniques en projet et de réinterroger leur pratique d'experts au regard du projet, du pays, du paysage, au regard des attentes des élus, des habitants. On est entre la commande politique, la commande habitante et les techniciens, donc on a une fonction intégratrice. Elle passe par le plan, par le dessin. C'est l'outil qui fait consensus entre les techniciens d'une part et les habitants de l'autre.

Après la dimension sensible, elle est malheureusement très souvent incarnée par une seule personne, par le concepteur, qui a une vision, une posture qui l'amène à travers le dessin, à proposer un processus de transition d'un état existant vers un état futur et à partager cet état futur. Donc cette dimension sensible, non seulement elle est pensée par une personne, mais en plus elle est vivante, généralement, dans une seule personne. Je dis malheureusement parce que même si par exemple, au sein de l'Agence avec mes collaborateurs et mes associés, on partage une vision commune du projet, en réalité, ils le défendraient d'une certaine manière, je le défendrai d'une autre. Ils l'exposeraient d'une certaine manière et je l'exposerai d'une autre. A un moment donné, ça reste une implication personnelle.

C'est relativement subjectif et je dis bien relativement parce que la subjectivité dans note métier, on essaie de la réduire à la fraction la plus minime, parce d'une part, là subjectivité dans notre monde actuel n'est plus acceptée. Quand on exprime une position subjective, on est taxé d'autoritarisme. Donc on essaie de réduire cette subjectivité à la portion congrue, et moi pour mon cas personnel, je ne fais jamais état de ma vision subjective, je n'en parle pas.

Adeline

Je vois, pourtant vous proposez bien un projet à un moment donné, qui prend forme à travers vous, donc très vite le projet peut basculer vers quelque chose qui émane directement de vous, vous voyez ce que je veux dire ?

Champ libre

Et oui, mais en fait mon projet, il répond à un programme avec des contraintes émotionnelles, à des contraintes économiques, à des objectifs économiques, des objectifs politiques... Donc en fait, je réponds à la commande et je ne partage pas ma vision poétique et sensible sur le projet.

Sauf, quand je parle aux habitants. Donc jamais avec les techniciens et les élus. Et quand je parle avec les habitants au contraire, j'abandonne cette posture technique pour avoir une posture centrée sur les usages et les perceptions. Donc là je fais plutôt un récit du projet. On a bien sûr des outils d'illustration, des outils de schématisation... mais force est de constater que quand même, la grande majorité des gens n'ont pas accès à la compréhension, à travers ces outils. Même un joli croquis d'ambiance, pour certains, ça pose des problèmes de projection. Ils ne font pas l'adéquation entre ce qu'ils voient sur le terrain et ce que ce que l'illustration montre. Des fois ils ne comprennent pas que c'est vraiment le même point de vue... Il faut bien comprendre quand même qu'une bonne part de la population n'a pas forcément cette capacité d'abstraction à travers les outils de représentation graphique, qu'on a, nous l'habitude d'utiliser. Voilà c'est particulier.

On perd donc une partie de nos interlocuteurs. Donc il reste quoi ? Il reste le

verbe. Et donc la dimension sensible, je la mets beaucoup en œuvre à travers le récit, récit du projet, récit de paysage. Je peux vous partager un exemple si vous voulez, ça sera plus parlant. C'est sur le projet de Villeneuve Saint-Georges.

(partage de documents graphiques concernant le projet en question)

Là par exemple, une coupe comme ça, ... nous professionnels de l'aménagement, coupe/plan/images de référence, on fait tout de suite des allers-retours. On comprend berge hygrophile, rivière, chemin des pêcheurs, prairie mésophiles, pelouse et en fait ce que l'on fait souvent ce sont des récits de paysage.

(me fait la lecture d'un de ces récits)

« J'emprunte quotidiennement le chemin des pêcheurs avec mon vélo. Depuis Montgeron, je rejoins la gare RER de VilleneuveSaint-Georges aisément et rapidement. Je ne suis pas le seul, je croise également de nombreux cyclistes que je retrouve dans le train ensuite. Le trajet est vraiment agréable en raison de la diversité des paysages traversés. Je traverse une alternance d'espace prairiaux baignés de rosée le matin et d'espaces boisés à l'ombre fraîche. J'apprécie particulièrement le chant des oiseaux tôt le matin. Souvent le soir, je m'accorde un temps d'arrêt pour discuter avec les joueurs de boules ou pour retrouver mes enfants et ma femme dans l'aire de jeu naturelle. Je ferme les yeux, confortablement installé sur les banquettes en bois de récupération et je profite de ce cadre apaisé. »

C'est à propos d'un cycliste qui emprunte quotidiennement le chemin des pêcheurs. On fait parler en gros des personnages fictifs, et ça permet aux gens de s'approprier le projet par le verbe. C'est un peu l'idée. Bien sûr on continue d'utiliser des croquis d'ambiance, des coupes, des images de référence judicieusement choisis.

Adeline

Donc il y a déjà une part de médiation, je voulais en venir à ce sujet-là, une part de médiation qui se fait à travers les outils que vous choisissez pour venir dialoguer avec les usagers, les habitants.

Champ libre

Oui tout à fait, je dirai que notre métier est un métier de médiation. Parce qu'il faut convaincre les élus, les instructeurs... On dépense des fois peut-être trop d'énergie sur ce sujet-là, de la médiation, parce que on doit des fois convaincre sur des choses qui ne mériteraient pas d'être discutées. Mais en plus, quand on est sensible à ces questions-là, on fait aussi de la médiation à travers des habitants, soit en s'en faisant le porte-voix et en essayant de se mettre à la place de ceux qui vont vivre là pour pouvoir imaginer des usages qui n'étaient pas prévus dans le programme par exemple. A Villeneuve-Saint-Georges, par exemple, ça ne devait être qu'un espace naturel; 12 hectares d'espace naturel en plein milieu d'une ville pauvre qui est hyper dense. J'ai réussi à convaincre le comité de pilotage et notamment les financeurs que ce n'était pas raisonnable ; qu'il y aurait une pression trop importante sur les milieux naturels, qu'il y aurait des dégradations et j'ai pas eu de mal à le prouver puisqu'il y avait un parc à côté qui pourtant est aménagé en parc urbain, fait l'objet de nombreuses dégradations. Parce qu'il y avait une grande part des espaces, plus de la moitié qui était sanctuarisée en espace naturel. Ça a été mal dessiné, mal géré et il y a eu énormément de dégradations, de contraintes de gestion et ça n'a pas fonctionné. Donc on a pu travailler dessus, avec le comité de pilotage et acter qu'il y aurait 30% du parc qui serait sanctuarisé et le reste

ouvert au public avec des niveaux d'ouverture au public, d'usage du public qui seraient variables au fur et à mesure que l'on s'éloigne du périmètre de la ville. En faisant ça, on fait la médiation des besoins d'une population que l'on a étudié, parce qu'on a regardé le profil socio-démographique, les conditions socio-économiques du lieu où on travaille. Bon ça c'est parce qu'on est urbaniste. On a une posture analytique préalable avec un regard plus large. Après, on fait de la médiation auprès des élus pour les convaincre d'approfondir le programme, de le densifier.

La médiation auprès des habitants, elle, elle sert à partager le projet, à partager la vision. C'est la dimension communication. « Je partage le projet avec vous, je vous le fais comprendre ». Donc on peut s'arrêter là et c'est assez regrettable je trouve, c'est souvent le cas. La médiation auprès des habitants pour moi elle a une deuxième dimension. « C'est, je partage, je vous explique, mais en plus maintenant, vous avez compris, vous allez nourrir le projet avec vos idées, votre compréhension, vos attentes, et on va vous aider à exprimer vos besoins, voilà. » On met en place des outils très particuliers, qui sont ceux de l'éducation sociale et populaire. C'est les outils du jeu, du théâtre et du mélodrame, les outils de l'intermédiation, de la résolution des conflits. En fait ce sont les outils issus de la sociologie. Ce qui est important pour nous quand on fait de la médiation, c'est d'impliquer le corps et l'esprit des participants. Alors ça peut paraître bizarre de dire ça, mais en fait, les processus conservatifs, où l'on est assis dans une pièce pendant 3h à écouter sagement et à la fin on pose des questions, on débat et on se tape dessus, c'est une véritable catastrophe. C'est insupportable et en tant que concepteur, en plus, généralement, on est la cible de toutes les agressions parce qu'on est vraiment très exposé quand on est concepteur dans ce genre de format. Donc on souhaite, nous, prendre les choses sous un autre angle. On veut essayer de mobiliser l'intelligence collective à travers le jeu. La plupart du temps, on fait ça. A travers le jeu, par exemple, sur les berges de l'Yerres, on a fait une kermesse pendant une demi-journée. On avait pensé plusieurs ateliers le long de la rivière. C'était de la médiation par le jeu. Pour exprimer la diversité des milieux de la rivière par exemple, on avait organisé un atelier de bombes à graines. On devait deviner les milieux et ensuite faire sa bombe à graines avec le mélange de semence adapté au milieu que l'on avait deviné et jeter la bombe.

Dans l'atelier d'à côté, on devait deviner un animal totem qui représentait un de ces milieux. Et si on le devinait, on prenait un pochoir et on allait pocher sur la voie publique avec une bombe à la craie, l'animal totem. A travers ces activités de médiation, à travers le jeu, on s'adresse à plusieurs publics différents. On va s'adresser aux enfants, on va s'adresser aux adultes, on va s'adresser aux personnes âgées. Il y a des jeux qui vont intéresser les jeunes enfants et leurs parents et puis il y a des jeux ou des activités qui vont intéresser surtout les adultes, les personnes âgées, comme par exemple, l'atelier d'écriture que l'on a fait qui était une composition typographique d'un poème. C'est un poème collectif en quatrain. On donnait aux gens des morceaux de vers et ils devaient trouver les morceaux manquants ou carrément des vers entiers manquants. C'était composé sur une machine typographique au plomb en direct et un poème collectif se créait comme ça. Les seniors ont beaucoup aimé ça, c'était une vieille machine. Il y a la possibilité d'utiliser les mots et ça plaisait pas mal. Ce poème quand on le déplie et qu'on le lie, ça parle vraiment du paysage de l'Yerres.

Adeline

C'est intéressant ça, ce sont des outils qui sont peut être assez peu utilisés mais ils permettent de capter leur attention et de savoir ce qu'ils pensent du site, des enjeux du site, sans leur poser directement la question, au risque de les mettre un peu face face au fait accompli, qui peut être assez déstabilisant, intimidant.

Champ libre

Oui c'est ça, c'est ça. Surtout, on créé le pont. Par exemple, l'opposant, qui est là pour en découdre, est neutralisé dans ce dispositif-là. Il n'a pas d'auditoire. Les autres, qui sont là, curieux mais qui n'osent peut être pas prendre la parole en public, à travers ces outils de médiation, peuvent s'impliquer. Alors, à part, en fonction de la catégorie socio-professionnelle de la commune, il faut vraiment varier ces outils, parce que ça ne marche pas partout, tout le temps. Par exemple, il y a des communes avec des CSP +, ils pensent tellement qu'ils sont les meilleurs que ce genre d'outil en fait, ils le dénigrent dans un premier. Donc, avec eux, il faut travailler différemment. Alors, après aussi, quand je dis le corps et l'esprit, c'est qu'on demande vraiment aux gens d'engager leur corps. On leur demande de se déplacer à l'intérieur de dispositifs de conservation, donc là quand c'est une kermesse, c'est forcément un itinéraire. Des fois, c'est une promenade de diagnostic, d'autres fois c'est des jeux de piste. On a fait comme ça dans une commune un jeu qui a fait se déplacer 80 personnes en 8 groupes de 10. Ils avaient un petit feuillet A4 qu'ils devaient remplir sur la base d'indices et après on a fait un énorme forum où chaque porte-parole de groupe devait rendre compte de ce qu'ils avaient observé. Avec les CSP+, ça a été très intéressant, les gens en tout cas se sont prêtés au jeu parce que du coup on avait des gens qui parlaient très bien, qui faisaient très vite les connexions entre ce qu'on leur demandait d'observer et les enjeux du projet. On a eu comme ça une sorte d'événement démocratique absolument incroyable ou 80 personnes ont pu donner devant tout le monde leur regard, leur point de vue. On peut créer du débat. Et puis surtout, on partage comment, nous on regarde l'espace en faisant ça par exemple, parce que c'est très important pour nous. Cette dimension sensible en fait, c'est parce que nous, on sait regarder d'une certaine manière. Et les gens, en fait, savent regarder pour peu qu'on leur donne les éléments nécessaires. On les pose et on leur dit « mais qu'est ce que vous décrivez, moi, ce que vous voyez ? » Voilà, et ça, c'est un point hyper important.

Adeline

Ce genre d'atelier, ça demande j'imagine une certaine préparation en amont et ça doit être géré sur le moment, piloté. C'est vous qui vous en chargez ? Et comment dans ce cas ? Ça demande du temps, de l'énergie... Comment ça se passe ?

Champ libre

C'est Champ libre oui qui fait ça. Sur Villeneuve-Saint-Georges, on a mobilisé 10 personnes. Il y a 3 personnes de l'équipe qui ont conçu le processus de concertation, les outils de communication et l'organisation de la journée pendant un mois et demi. La prestation est très bien vendue.

Adeline

Vous parlez notamment de faire comprendre aux gens, par différents outils, ce qui compose le site, dont le vivant qui s'y est installé, la faune, la flore...

Justement, cette question du non humain, du vivant, de manière globale, est-ce que votre pratique est de faire comprendre aux gens que cette biodiversité là existe ou est-ce qu'il y a un autre intérêt par cette démarche ? Une manière peut-être d'intégrer ce vivant au projet, comme vrai acteur, qu'élément qui fait vivre le projet aussi ?

Champ libre

Parmi tous les éléments du programme que l'on a, il y en a un qui n'existe jamais, c'est le programme des besoins de la biodiversité. Et donc à Villeneuve-Saint-Georges, on a mis en œuvre une méthodologie que l'on a développé depuis 2016 avec Aéroports de Paris, de programmation écologique. C'est quoi la programmation écologique ? C'est de dire que dans le paysage que je dessine, il y a des habitants humains et des habitants non-humains. Et ceux-là, ils ont aussi des besoins. Le martin-pêcheur d'Europe, par exemple, on sait que c'est une espèce qui est observée sur le site et qui est une espèce cible des milieux des cours d'eau puisque ça prouve le bon état écologique des cours d'eau. C'est un animal qui vit donc dans les cours d'eau et les ripisylves. Aujourd'hui, il est nicheur probable sur le site, mais il utilise le site en transition et en alimentation. Ce qu'il faut, c'est conserver une ripisylve continue avec le parc du moulin. On compte 1 à 3 couples de martins pêcheurs pour 10 km linéaires de cours d'eau donc on connaît l'air vital pour les individus de cette espèce. Il nous faut au minimum 10 km de cours d'eau. Il aime les milieux en eau ou moyennement en eau, les ripisylves épaisses, ouvertes, les prairies humides. Il a finalement une diversité d'habitats de milieux humides qui est très importante. C'est assez normal, parce que c'est une espèce de rivière. Mais comme là nous étions dans un milieu urbain, il y avait aussi des espèces typiques des milieux urbains et des friches tels que l'oedipode turquoise (une espèce de criquets aux ailes bleues), qui aime les sols nus, rudéralisés c'est-à-dire anthropisés. Sauf que dans la reconstruction d'un milieu humide, on n'est pas censé avoir des sols de jardins abandonnés, des sols nus, graveleux, des bétons qui sont désagrégés... Donc comme on ne doit pas soustraire les habitats à la situation existante, que l'on doit retrouver des habitats pour toutes les espèces observées et ne pas les détruire, il faut alors dans le projet retrouver des prairies sèches, des zones pierreuses à végétation clairsemée. Et il ne faut pas que dans les espaces, ainsi recréés, il y ait d'usage parce que c'est très sensible au dérangement. Donc tu vois, c'est quand on s'intéresse aux besoins de cette biodiversité, que l'on ne voit pas que l'on prend conscience que ça impacte considérablement le projet (visionnage du plan du projet en parallèle). On a des prairies xérophiles c'est-à-dire des prairies sèches, qui sont réparties à la lisière de la ville, dans des zones qui sont calmes ou peu fréquentées et qui sont mises en réseau par le chemin des pêcheurs où les accotements sont en prairie sèche aussi pour assurer la continuité écologique entre les zones urbaines. Sinon on a assuré la continuité écologique de la trame bleue mais pas celle de la trame urbaine. Pareil, si l'on continue, par rapport aux moineaux. Les moineaux aiment beaucoup les milieux urbains, nicher dans les trous des maisons, des combles... Ils s'adaptent au milieu urbain tu vois. Le moineau, on ne savait pas comment le compenser, on ne savait pas comment lui retrouver des espaces de nidification. Alors on peut se dire qu'on en fait l'impasse et il trouvera ailleurs dans la ville mais en fait non, c'est une perte d'habitat. On parle quand même d'une surface de 12 hectares ici. 12 hectares soustraits à la nidification du moineau, ce qui est dans le cadre d'une population qui est en effondrement, un vrai problème. En fait, il y avait sur

le site, des maisons qui devaient être démolies dans le périmètre du projet de restauration, on sait dit qu'on pourrait en garder certaines, en ruines, avoir des sortes de ruines stabilisées, au bord des zones urbaines pour pouvoir aménager des nichoirs intégrés à la ruine stabilisée. Voilà donc, en fait, j'aurais pas eu l'idée de cette intention de projet, et j'aurais peut-être pas eu les arguments nécessaires pour garder de la ruine si je n'avais pas eu l'argument du nichoir de la nidification du moineau.

Adeline

Tout ce dossier là que vous constituez, sur justement les besoins de l'écosystème, auxquels il faut répondre... ce sont les professionnels dont vous me parlez tout à l'heure, les hydrologues, les écologues... qui le déterminent ou vous vous y intéressez aussi et vous participez à cette accumulation de données ?

Champ libre

C'est un dialogue, enfin moi j'ai une connaissance de base qui est due au fait que je me documente sur le sujet, j'habite à la campagne... donc c'est lié à ma personne mais après c'est un dialogue. C'est à dire qu'il y a des experts qui sont capables de construire le projet avec le concepteur, en le challengeant. Les concepteurs sont capables d'entendre le challenge et d'y répondre. Et puis il y a des experts qui sont dans l'enregistrement du réel et pas dans le projet en fait, donc des fois ça m'arrive. J'essaie de ne pas m'entourer de ces experts là, mais quand je les ai autour de moi, je les challenge, c'est moi qui les challenge en disant « oui mais là, ton moineau, qu'est ce qu'on peut faire pour lui ? » Donc c'est réflexif quoi mais il faut bien entendu que le concepteur y soit sensibilisé.

Adeline

A propos de la sensibilisation du concepteur, comment abordez-vous le début du projet ? Pour avoir ces données, il faut que vous ayez une vision du site et de ce qui le compose. Comment vous imprégnez-vous, vous renseignez-vous au sujet du site et de ses enjeux ?

Champ libre

En tant que paysagiste, on a les outils de d'analyse du paysage. Donc normalement, en un regard, on est censé comprendre ce qui est sensible d'un point de vue environnemental et ce qui ne l'est pas ; ce qui est sensible du point de vue de la perception et ce qui ne l'est pas. On a les outils de diagnostic. Tous les paysagistes n'ont pas cette sensibilité écologiste, loin de là. Moi, avec une photo aérienne, une carte IGN, je suis capable déjà de dire, avant d'arriver sur le terrain « là y a un problème. Le projet va générer des problèmes de compensation écologique, parce que je vois qu'au niveau de la prairie, la tâche est plus foncée, donc ça doit être une zone humide. J'ai vu qu'il y avait un cour d'eau intermittent, je vois la trace du fossé, je vois la texture de la végétation, elle est différente... » En fait, on sait lire le paysage, voilà. Donc, quand on est dans une posture de conservation de l'existant déjà en fait, on s'évite un certain nombre de contraintes de projets, c'est à dire qu'on a une démarche d'évitement. Je ne sais pas si vous connaissez les termes du code de l'environnement, mais il faut dans tout projet éviter, réduire et le cas échéant compenser donc de facto, l'analyse de site est une démarche d'évitement. On essaie de limiter et d'éviter les impacts significatifs du projet sur le site parce que en faisant cela, on conserve le fonctionnement des écosystèmes, on conserve le paysage, on met en valeur les ressources du site, on met en

valeur les caractéristiques du site. Après, on a une démarche de réduction, limiter l'imperméabilisation, ne pas construire à moins de 15M mètres d'un front boisé parce qu'on sait que les lisières forestières ou les lisières boisées sont les lieux de déplacement de la biodiversité. On a aussi comme ça toute une série de connaissances qui font que l'on va chercher à réduire les impacts du projet sur le site. En fait, les thématiques elles sont assez simples. C'est la gestion de l'eau, éviter la fragmentation (donc rechercher la continuité) et limiter l'imperméabilisation. Quand vous avez ces quelques axes là, votre projet est écologiquement vertueux. Après, il y a d'autres considérations, liées à la banalisation des paysages. C'est pour ça qu'il faut avoir des palettes végétales diversifiées, il faut avoir des végétaux locaux pour avoir une bonne insertion écologique du projet de paysage. Parce que si vous mettez beaucoup d'espèces exotiques, en fait, elles offrent des fonctions qui peuvent être équivalentes, moins bonnes où nuls par rapport à la biodiversité, mais parfois équivalente quand même. Il faut travailler sur la rugosité du projet. Ça c'est très important parce qu'en fait les espaces urbains sont relativement lisses ; au sens où par exemple, les bordures d'un parking, il n'y a pas besoin de pousser l'enrobé jusqu'au bout. Une fois qu'on a mis le chasse-roue, on a quand même une bande de 50 à 70 cm qui peut être traitée avec un matériau perméable rugueux, par exemple des gravillons qui vont être bien pour l'oedipode turquoise. Ça va permettre la continuité des revêtements de sol gravillonnés. Il faut travailler sur la matérialité du projet. Tout ça, ça vient considérablement enrichir le projet.

Adeline

Comment ce projet s'envisage dans le temps parce que l'écosystème sera là et va évoluer ? Comment arrivez-vous à prendre en compte ces différentes échelles de temps ?

Champ libre

Il n'y a pas de projet écologique sans plan de gestion écologique du projet. Un projet de paysage commence, finalement, le jour où il est livré. Contrairement à un projet d'archi qui se termine lorsqu'il est livré. C'est un vrai problème pour les paysagistes. On devrait être impliqué dans le projet pendant les 3 premières années et puis même à la 5^{ème} année voir à la 10^{ème} année. Donc ce que l'on fait maintenant de plus en plus, c'est qu'on livre des plans de gestion qui expliquent comment gérer le projet. Ils donnent le mode d'emploi du projet. Alors ça peut aller assez loin. Le problème quand même c'est qu'on n'est payé pour ces plans de gestion, ou alors ce sont des plans de gestion écologique et pas forcément des plans de gestion sur le projet de paysage. C'est à dire que parfois on nous demande des plans de gestion écologique, on y met aussi nos intentions paysagères dedans. En général, on n'est pas payé pour ça, donc il faut expliquer au client comment gérer le projet pour conserver son esprit initial. Comment aussi faire jardiner le projet ? Par exemple, on peut très bien avoir envie de créer une forêt, donc avoir choisi de planter des jeunes plants forestiers, qui nécessite d'intervenir à N+5, N+7, N+15, sauf que le client ne sait pas intervenir ou alors il aura oublié d'intervenir. Les projets peuvent se dénaturer si on ne pense pas la gestion du projet. Donc ça c'est un vrai problème. Après le problème, c'est qu'on a beau faire des schémas, expliquer comment intervenir... à la fin, on reste quand même dépendant de la compétence du jardinier, du fait qu'il ait été formé ou non à ces questions. Moi, mes projets, j'y retourne régulièrement, tous les 2 ou 3 ans pour faire

état de leur évolution. Il m'est arrivé de faire un courrier à la mairie en disant, « Je vous ai livré un projet, à telle date et je constate que l'esprit du projet a été perdu parce que... Je vous invite à revenir vers moi pour en discuter. »

Adeline

C'est intéressant d'aborder cette question-là, du fait que vous vous sentiez concerné par le devenir de ce projet. Parce que vous êtes sur le coup d'autres projets ensuite, ça s'enchaîne et puis on oublie peut être le suivi du projet livré. Et puis ce suivi se fait parce que ça part d'une volonté de votre part de vous y engager mais c'est pas toujours le cas j'imagine.

Adeline

Comment, dans un projet qui nécessite de vraies préoccupations environnementales, pour le projet des berges de l'Yerres par exemple, vous arrivez à intégrer les envies et besoins des usagers ? Quels types de confrontations il peut y avoir s'il y en a ou est-ce que ça cohabite assez bien au contraire ?

Champ libre

Ça vient souvent en confrontation, même si, en tant que paysagiste, on a je dirai une posture modérée sur la question de la confrontation, contrairement aux gestionnaires d'espaces naturels pour qui l'humain est une source de nuisance, c'est tout. Et donc il faut en limiter considérablement sa présence et l'autoriser uniquement à traverser le site dans des chemins balisés et généralement clos. C'est une posture qui pourrait être nécessaire dans les espaces très sensibles, avec une biodiversité exceptionnelle. Bon en ville, il ne faut pas abuser non plus. Surtout quand on dépense 39 millions d'euros pour renaturer la rivière. D'un point de vue politique ça ne tient pas. Je porte ce discours-là d'un point de vue politique déjà. C'était le cas pour Villeneuve-Saint-Georges. On dépense 39 millions d'euros, ça serait bien qu'il y ait au moins un terrain de boules quoi, pour caricaturer un peu, mais c'est ça le fond du discours. Parce que c'est insupportable, sinon pour la population, ce n'est pas entendable. Mais en faisant ça, je me substitue à un élu en fait parce que ce sont les élus qui ont ce genre de discours normalement.

Après mon rôle est aussi de montrer que les demandes habitantes, elles sont compatibles avec le projet de renaturation parce qu'on sait les organiser dans le projet. On se creuse la tête pour le faire. Dans des projets d'aménagement urbain, ça m'est arrivé d'être confronté à des rejets, vraiment forts sur la question de la nature en ville. Exemple à Vauhallan dans une commune de l'Essonne. Bon c'était bien à droite, il faut le préciser quand même, des avis bien arrêtés sur la question... Mais donc sur un projet de requalification d'un centre-ville d'une petite ville, il y a une rivière qui passe au milieu de la place mais elle a été busée dans les années 70'. On a montré des preuves, des photos, qu'elle ne l'était pas avant, qu'elle était bien là, à l'air libre... Parmi les scénarios d'aménagement, l'un d'entre eux était de restaurer et d'exhumer la rivière, la mettre en plein air, impliquant de re-profiler les berges... On a présenté plan, coupe, croquis, images de référence et on a mis cette idée en débat. Et en fait... il y avait 1 habitante sur 80 dans la salle qui était pour le projet. On a fait des ateliers de concertation en divisant les participants en groupes, on les a fait tourner pour discuter des différents projets... et en fait l'argument était que « la rivière n'a rien à faire en ville, la nature mangerait de l'espace sur la place et on préfère plutôt une grande esplanade pour mettre les manèges et la

patinoire à Noël et les grenouilles feront du bruit... ». Moi j'entends ce qui se dit, c'est la démocratie et c'est leur choix après tout mais je tiens juste à dire que la rivière a été busée dans les 70'. Là, il y a l'opportunité de la ré-ouvrir si vous ne le faites pas, c'est reparti pour 50 ans et je vous rappelle que juste avant que je ne démarre la mission, vous avez eu une inondation. Et en fait là on est face à une communauté de gens qui ne veulent pas voir. Ça peut être un problème à un moment donné. En fait la question de la continuité écologique vient malheureusement souvent percuter les intérêts personnels. C'est là où on rentre sur des situations conflictuelles.

Il y a une dimension militante tu vois que le concepteur porte ou non. Moi c'est mon cas, j'ai tout fait pour que la rivière soit ré-ouverte. Ça va être le cas sur 30 mètres de long donc c'est pas énorme mais j'essaie de faire comprendre toutes ces questions-là, écologiques, le plus possible, avec mes outils.

Adeline

Pour finir, je voulais parler avec vous du fait que l'agence est composée de 3 structures, à Paris, Lyon et Hanoï.

Champ libre

Oui, alors celle à Hanoï est en dormance, elle devait ouvrir. En tout cas les démarches prises pour qu'elle soit ouverte ont été faites avant le COVID et depuis c'est très compliqué. Là, je pense que ça va reprendre. Pour Lyon, il y a 4 personnes, depuis 2 ans maintenant. Et à Paris nous sommes 13 collaborateurs à y travailler. Qu'est-ce que vous vouliez savoir ?

Adeline

Vous avez 2 agences en France et une troisième à l'autre bout du monde en Asie ; le contexte est très différent, sur le plan culturel. Comme on parlait de milieu et de sensibilité au paysage, ça me questionnait sur les enjeux qui sont soulevés d'une agence à une autre. Comment se transpose votre vision du projet, votre approche dans ce cas là ?

Champ libre

Non mais je peux pas vous parler d'Hanoï parce qu'on n'a pas suffisamment de données pour le moment. Mon associé qui est vietnamien a été acculturé à la démarche du projet urbain et du projet de paysage en France, chez Champ libre, tout le temps où il a pu travaillé avec nous. Il nous dit bien que dans son pays, la prise de conscience environnementale est presque nulle. Néanmoins, il y a eu récemment une grande cause nationale sur la gestion de l'eau. Donc il y a une clé d'entrée qui peut se faire par la gestion de l'eau. Après il y a d'autres problématiques qui se détachent complètement des nôtres. Par rapport aux espaces publics notamment. Il n'y a pas d'espace public en Asie comme ceux qu'on envisage chez nous. Il y a des centres commerciaux, des jardins privés, des patios dans les restaurants mais c'est tout. C'est les français qui ont amené cette idée là.

J'aimerais bien d'ici 2 ou 3 ans vraiment m'investir sur l'Asie parce qu'en plus, moi, j'ai fait mon Master en Vietnam à Saïgon. Je connais plutôt bien la culture vietnamienne, pour d'autres raisons, personnelles, et j'ai fait mes premières expériences professionnelles dans les caraïbes donc j'ai des connaissances sur la végétation tropicale, je m'y intéresse pas mal.

Adeline

Je fais actuellement mon mémoire de master. Je travaille sur la question du paysage. Comment, par l'intégration d'une approche sensible liée au paysage, on peut peut-être arriver à questionner l'attitude, la démarche qu'on a vis-à-vis du projet d'aménagement du territoire. Pour axer en fait un peu mon propos, je me suis plus focalisée sur les territoires des cours d'eau et leurs abords. Et c'est pour ça que j'en suis venue à m'intéresser à la recherche-action FACT au niveau de l'île-Saint-Denis, pour laquelle vous avez participé. Je souhaitais m'entretenir avec vous à ce sujet et plus généralement sur votre démarche en tant que paysagiste concepteur.

NDF

Très bien. Alors pour la recherche FACT... Il faut que je me remette un peu dedans. Ça fait quelques années déjà.

Le projet FACT en fait, c'est une initiative avec plusieurs partenaires. C'était donc sur l'Île-Saint-Denis, avec là DRAC Île-de-France, la région Île-de-France, la ville de l'Île-Saint-Denis et l'association Bellastock. Et puis le mandataire de tout ça, c'était le CSTB. Le but de leur exercice, c'était que plusieurs groupements agissent un peu partout sur l'Île-Saint-Denis pour activer des lieux.

Donc chacun devait faire une proposition, et il se trouve que moi je l'ai faite 2 fois ; une première année dans le cadre de ma collaboration avec Coloco et Gilles Clément où là on avait fait des récoltes de graines et prélèvements de plantes sur le site de Actlab qui était le site d'expérimentation de Bellastock avec le stockage des terres du Grand-Paris. Maintenant c'est en travaux pour les JO. Je ne sais plus si ça va être des logements ou le village des médias.

Adeline

D'accord, parce que j'avais pris connaissance de ce qui c'était passé pour les nichoirs, mais donc ça s'est fait en 2 étapes si je comprends bien c'est ça ?

NDF

En fait, il y a eu 2 éditions. Il y a eu une première édition où on était 6 ou 7 groupements à intervenir, et une 2ème édition avec autant de groupements que la première.

Donc la première fois, c'était pour Coloco, pas avec NDF. Je travaillais en interne pour Coloco à ce moment là. Et donc c'était la récolte des graines et des boutures pour une pépinière mobile afin de distribuer les boutures des plantes qu'on aurait prélevé sur Actlab ; étant donné que c'était un lieu transitoire qui allait être démolie ; pour les conserver, un peu comme des reliques de végétaux spontanés et sauvages qui poussaient dans ACTLAB pour en faire un peu des vestiges de ce qui poussait avant les projets immobiliers qui allaient voir le jour. Ces boutures-là étaient distribuées aux habitants pour les planter dans leur jardin ou dans les espaces publics. Et on a fait aussi des ateliers de bombes à graines dans ce cadre-là, avec les graines récoltées sur le terrain ; des bombes de graines pour pouvoir réensemencer les espaces publics avec les graines sauvages prélevées sur Actlab.

C'était une action citoyenne et un peu militante en se disant « Bah c'est bien dommage, il y a un pas mal d'hectares de friches qui se sont formées depuis des

années où il y a une biodiversité et une richesse biologique déjà en place. On sait que ça va finir par disparaître au profit donc de béton et d'immeubles. » On trouvait ça dommage que toute cette richesse biologique disparaisse et on voulait en avoir une trace, ne serait-ce qu'une trace, un peu à la manière des palimpsestes, vous savez, ces parchemins où l'on gratte et puis il reste toujours des traces du dessous. Et c'était un peu ce système là.

Et la 2ème édition donc là... Entre-temps, j'ai monté mon agence, et j'ai répondu en solo et le projet s'appelait « Cui-cui ». C'était avec les matériaux de réemploi qui étaient stockés chez Bellastock ; des planches de bois, de l'OSB, du caillebotis... L'idée étant de faire avec ça des abris à oiseaux, non standards donc avec des formes différentes, des matériaux différents, des trous d'entrée différents pour accueillir une multiplicité d'espèces d'oiseaux. L'idée était de réaliser ces nichoirs, en co-construction avec les habitants. Ça c'est inscrit dans une démarche d'ateliers finalement. Donc 3 ateliers de construction de nichoirs. On en a fait une trentaine à peu près. Et le fil conducteur c'était de les peindre tous en rouge. C'était un peu un clin d'œil sur « la biodiversité à travers les oiseaux, de moins en moins présents dans nos espaces publics » Donc le rouge était utilisé comme une sorte d'alerte. On les a installés dans l'espace public, dans les arbres au niveau de la rue Rosa Parks (Rue transversale, au Sud de l'île). J'avoue n'y être jamais retourné, je ne sais même pas s'ils sont encore en place. Je sais qu'un mois après la construction, on les avait stockés dans une grange chez Actlab et 3 ou 4 d'entre-eux étaient déjà habités par des mésanges. Donc on avait dû attendre la fin de la nidification pour pouvoir installer ces derniers nichoirs dans l'espace public. Le but, c'était d'en avoir le maximum possible et puis après on en a égrainé entre les 2 bras de la Seine ; la rue Rosa Parks reliant les 2 rives en fait.

Adeline

Juste pour remettre dans le contexte, j'ai pu lire un ouvrage qui s'appelle « Oser la ville sensible », que vous connaissez j'imagine. Il parle, justement de la recherche-action et de chacun des projets assez succinctement. Donc ça m'a permis de faire un petit tour d'horizon des projets menés.

NDF

Oui très bien je vois. Parce que le but derrière tout ça, c'était un projet de recherche du CSTB et d'Emeline Bailly, qui était à l'époque doctorante en urbanisme et qui justement à travers Actlab, l'idée était de voir comment les habitants s'appropriaient les initiatives du paysage, de l'urbanisme, de la biodiversité dans leur territoire. Donc à la suite de ça, il y a eu « Oser la ville sensible » qui est un peu le point final en fait, la synthèse de ces 2 années d'expérimentations dans l'île Saint-Denis.

Adeline

D'accord. Par rapport justement aux nichoirs et plus largement à FACT, et même par rapport à l'autre expérimentation, qu'elles ont été un peu les étapes de la démarche ? Je voulais savoir quelles avaient été les étapes communes avec les autres groupements peut-être et vous, directement, concernant le projet de bombes à graines et de nichoirs.

NDF

Il y a eu un appel à candidature sur le vivant. Et en fait, la première fois,

quand moi je suis venu sur l'Île-Saint-Denis, j'ai été assez étonné de l'absence de bruit d'oiseau ? On entend beaucoup les voitures, on voit beaucoup les grands magasins comme Primark... On arrive depuis Saint-Ouen ou alors depuis le métro depuis le Stade de France. Donc à chaque fois, c'était une emprise urbaine et très logistique, que je trouvais démentielle. Je me suis demandé, qu'est ce qui pouvait faire passer le sensible et le poétique dans cet espace aussi coupé par les autoroutes, les péniches de matériaux, les grands magasins... où l'on sent que c'est l'arrière-scène logistique de la ville. Et dont il résulte beaucoup de délaissées et donc je me suis dit, ce qui fait la légèreté, ce sont les petits oiseaux qui vont d'espace en espace et qui sentent pas ce cloisonnement logistique. J'ai proposé de faire un projet autour des nichoirs, sur donc le réemploi des matériaux aussi. On n'a donc rien acheté comme matériau, on avait tout sur place, sauf la peinture rouge. Il y avait donc comme objectif ce rôle d'information du projet sur la biodiversité en déclin, mais sans trop être alarmiste non plus. L'intervention se voulait légère et poétique.

Il y avait la rue Rosa Parks, qui était proposée. En fait, ils nous avaient proposé plusieurs rues pour intégrer notre installation. Et moi j'aimais l'idée que Rosa Parks faisait la connexion entre les 2 rives et le fait qu'il y avait vraiment 2 ambiances différentes et que dans l'autre sens, ça connectait une résidence des années 70' et un nouveau quartier. Et l'oiseau, justement, il pouvait aller d'une rive à l'autre, d'un quartier à un autre, aucunement limité par les frontières qui sont les nôtres. Donc j'ai été sélectionné. Il y a eu une visite de site pour confronter l'idée qu'on avait sur le papier et la réalité. J'avais proposé 1000 nichoirs à l'origine. J'ai vite compris que ça ne serait pas évident d'un point de vue physique, de temps aussi et par rapport à l'appropriation des habitants. C'est à dire qu'on a eu une quinzaine d'habitants qui sont venus et on ne peut pas faire 1000 nichoirs à 15 ou 16. Il y a eu la réalité aussi entre l'idée du concepteur ; évidemment je voulais avoir une nuée rouge sur Rosa Parks qui relie les 2 rives et qu'en fait on ait un écho en quinconce, un nichoir qui en appelle un autre, un autre, un autre et au final on en a fait 30 donc il y en avait 2 par personne. Simplement parce qu'en un après-midi, on ne pouvait pas en faire 1000.

Après y a eu l'installation, plus tard, parce qu'il a fallu avoir les autorisations de la ville de l'île-Saint-Denis, pour pouvoir les accrocher dans les arbres de l'espace public, sur les candélabres de l'espace public... Voilà parce que, pareil, il y a eu la proposition, d'en mettre sur les balcons, sur les candélabres, sur les façades, sur les arbres, sur les clôtures aussi. Et après il y a la réalité du territoire. Je dis ça parce que dans ce cas présent, il s'agissait de domanialités différentes et il fallait avoir les autorisations de chaque domanialité. Et donc au final, le bailleur social a refusé, VNF (Voie navigable de France) qui s'occupe des berges, a refusé, et donc finalement, seule la commune a accepté. Donc on s'est retrouvé à les installer que sur les candélabres et sur les arbres, qui appartiennent à la gestion de la ville.

Adeline

Dans l'ouvrage, ce qui est pas mal dit c'est que dans cette démarche-là, l'idée c'est d'intégrer les habitants vraiment, connaître leur perception de leur environnement, et comprendre les enjeux à travers eux finalement. Donc ce qui est pas mal abordé, ce sont les ateliers promenades qui ont été mis en place. J'aimerais savoir quand sont intervenus ces ateliers promenades ? Est-ce

que c'était commun à tous les groupements en amont ou c'était plus spécifique à chaque projet plus tardivement ?

NDF

Oui, alors ça a été organisé par FACT pour le coup donc ça a été fait en amont de notre intervention.

On arrive avec un parcours déjà établi et donc on s'insère dans ce parcours déjà établi. Je suis après ça intervenu sur le site, j'ai pensé le projet et ensuite les habitants sont intervenus, pour la réalisation quoi.

Adeline

Dans ce thème un peu général, qu'est le sensible dans le projet, comment vous, en tant que concepteur, vous positionnez votre propre sensibilité par rapport à celle des habitants ?

NDF

Alors, c'est toujours un peu délicat puisque, en tant que concepteur, on a en effet notre propre sensibilité mais on arrive sur un territoire qui ne nous appartient pas, donc il faut venir un peu sur la pointe des pieds, sauf certains concepteurs qui arrivent et qui sont très interventionnistes. Il faut trouver un juste milieu entre l'idée du concepteur qui veut peut imposer son idée et son dogme et la réalité du territoire. Le fait d'arriver avec un projet clé en main comme ça, en sachant déjà qu'on allait faire des nichoirs... peut-être que justement, ça a empêché certains habitants de s'approprier le projet, et qu'il aurait mieux valu ouvrir en fait les promenades à la co-conception et pas seulement à la co-construction comme ça a été le cas.

Adeline

Oui, c'était plus de l'ordre de la participation que de la concertation en amont.

NDF

Oui voilà c'est ça. Donc forcément, il y a moins d'adhésion dans de la co-construction que dans de la co-conception.

En toute honnêteté, ces projets n'ont pas hyper bien marché. Il y a eu une grosse lacune de communication auprès des habitants je pense. Il y a eu un petit encart, uniquement dans le journal local, mais il n'y a pas eu de relais à la mairie, ou de porte à porte, de messages sur les réseaux sociaux... Voilà. Tout ça, ça aurait pu marcher, si les porteurs de projet FACT s'étaient mobilisés. Sauf que là, tout s'est reporté en fait sur les groupements qui étaient sur le territoire, donc tous les autres concepteurs y compris moi sauf que c'était pas notre travail en fait. L'appel à candidature, c'était composez-nous un projet qui sera sur ce territoire et après il y aura une co-construction avec les habitants du territoire. Mais en fait, il manquait le maillon de la communication et de l'adhésion des habitants par les équipes de FACT. Et donc nous, tous seuls avec nos projets, on ne pouvait pas faire le travail de fond de FACT qui eux, étaient sur le territoire. C'est toute la difficulté de faire des appels à candidature externes au territoire et de dire, après coup, qu'il y aura une implication des habitants. C'est faux, c'est illusoire.

Il faut d'abord qu'il y ait le terreau fertile des habitants mobilisés sur place ; habitants qui soient intégrés dans le jury de sélection des futurs concepteurs, pour après avoir une adhésion du territoire et des habitants et intégrés dans la co-conception et la co-construction. On ne peut pas leur dire, « venez

déguster la recette, mais ne venez pas participer à la récolte des légumes qui vont faire la recette. »

Adeline

Je sais qu'en tout cas dans le cadre de mon mémoire ce sont des questions que je me pose pas mal parce que j'ai pu interroger d'autres agences de paysagisme, qui travaillent sur des projets en essayant de développer des démarches similaires. Et c'est ce qui revient souvent. Au moment de faire participer l'habitant, en fonction des outils qu'on utilise, du moment où on les fait intervenir... ça peut marcher ou ne pas marcher du tout et un peu faire contresens parfois.

NDF

Oui exactement, en fait, c'est très aléatoire et très chronophage. C'est-à-dire que la partie du projet en soi, elle est toute petite par rapport au temps passé, à mobiliser les acteurs. Sachant qu'il peut y avoir, et c'est très souvent le cas sur les territoires, des acteurs qui sont antagonistes et qui ne veulent pas aider l'un ou l'autre. Et donc du coup, c'est ces genres de projets qui sont révélateurs de la cristallisation des acteurs sur leur territoire. Et nous on arrive avec un regard de concepteur où on veut plaquer un projet, même le meilleur du monde, s'il n'y a pas cette adhésion et ce protagonisme d'acteurs, ça ne peut pas prendre. Et donc, je pense profondément que FACT n'a pas marché parce qu'il n'y avait pas ce protagonisme d'acteurs.

Adeline

Par rapport à cette notion de partage et de médiation, que ce soit avec Coloco et NDF, quels outils avez-vous pu mettre en place pour faire projet, que ce soit dans le partage avec les habitants ou pour la réalisation ?

NDF

En fait, je le fais de moins en moins. Je parle de toute cette démarche là. C'est très pénible, en tant que concepteur, c'est très chronophage. C'est beaucoup d'accompagnement, de sensibilisation, de pédagogie, pour un retour sur investissement qui est peu rentable. Désolé je lâche le mot.

Donc dans la réalité économique d'une agence, en tout cas une petite agence comme la mienne, je ne peux pas me permettre de passer X heures à dire aux habitants, « venez, on va dessiner ensemble le potager, on va faire ça... bla bla bla. » Je l'ai beaucoup fait avec Coloco et là, j'ai plus la patience et plus le temps pour pour ça. Je me suis mobilisé en ayant beaucoup d'idéaux et en fait, on s'aperçoit très vite que politiquement on se fait rattraper par le client, la maîtrise d'ouvrage, un promoteur et qu'en fait la concertation c'est vite du pipot et du flanc et que c'est juste pour pouvoir le mettre sur une notice pour gagner un concours. Alors, pardon, ça paraît très « vieux con » de dire ça mais la réalité elle est là.

Là où ça marche très bien, c'est quand c'est du B to B, du one/one c'est à dire un client, un concepteur. J'ai fait par exemple des ateliers de co-conception et de co-construction dans un foyer pour jeunes adultes autistes où là, c'était prévu, j'étais directement en contact avec la direction. Il n'y a pas d'intermédiaire, pas un maire ou un élu ou un promoteur qui va s'interposer. Au moins, c'est clair, c'est une personne qui parle à une autre personne avec une autre équipe et là au moins l'adhésion, elle est emportée au sein de l'équipe. Là ça fonctionne, parce que c'est sur une parcelle donnée. Moi je

ne crois absolument plus au partage de la co-conception sur un territoire de plusieurs parcelles, de plusieurs domanialités, de plusieurs élus, de plusieurs agents, de plusieurs particuliers... Plus on rajoute des couches, plus en fait, ça devient plutôt des réunions d'information que de co-conception. Chacun va regarder son bout de gras et en fait le compromis va être très compliqué à trouver. Au final, on va faire un projet qui est mou, parce qu'il va satisfaire un peu tout le monde, mais il ne va pas satisfaire à 100% tout le monde.

Je parle, je pense, pour mon échelle d'agence aussi. Parce que quand ce sont des agences plus grosses qui ont une force de frappe plus importante, c'est pas la même histoire.

Voilà. Bon c'est pas un discours hyper positif que je tiens là, je m'en rends compte. Mais c'est plutôt nourri par le terrain quoi. Et c'est vrai que ce sont des projets vers lesquels je me dirige de moins en moins parce que c'est fatiguant. On dépense énormément d'énergie.

Adeline

Vous me parliez de Gilles Clément un peu plus tôt, du fait que vous aviez collaboré avec lui lorsque vous travailliez chez Coloco.

Gilles Clément évoque pas mal cette notion de résilience du projet et d'une prise en compte d'une temporalité plus complexe ; une temporalité qui s'étend au-delà de l'immédiat. Et donc je voulais savoir comment vous envisagiez cette question du temps justement. Alors, je sais que dans le cadre de FACT, si je ne me trompe pas, la plupart des projets se voulaient résilients, même temporaires je crois pour la plupart. Est-ce que vous pourriez m'en parler un peu plus ? D'ailleurs aussi plus généralement, dans votre démarche de projet.

NDF

Le temps, c'est aussi, mais je crois que c'est le cas pour tout, une question d'accompagnement de sensibilisation auprès des élus et des clients. Moi quand je livre un projet, il n'est pas terminé. Il ne ressemble pas du tout à ce qui a été vendu. Il ne ressemble pas du tout au plan masse... parce qu'il n'y a pas le temps du vivant encore qui est passé, et le temps du vivant n'est pas celui du politique, du calendrier politique. Donc en fait, ça c'est très difficile à le faire accepter aux élus et aux maires puisqu'ils veulent avoir de suite, en claquant des doigts, un espace public, un parc ou un jardin qui peut être photographié et mis dans une plaquette de réélection. Et c'est pas le cas puisque en fait le temps de la nature est plus long que le temps du mandat. Donc il faut être patient et il faut accompagner cette patience auprès des clients, des maîtrises d'ouvrage pour leur faire comprendre justement cette dynamique du vivant. Parce que la quasi-totalité pense que le végétal c'est un objet posé dans l'espace public et ils ne s'imaginent pas en fait toutes les relations avec tout ce qui l'entoure. Ils pensent qu'il y a un arbre qui est déjà existant, pas de problème, on le déterre, on le plante ailleurs et il repousse. Donc en fait, il y a un gros travail d'accompagnement et je dirais que c'est la moitié du temps de travail du concepteur.

À chaque étape de phase de validation, à chaque questionnement... En fait, il faut qu'il soit tout le temps rassuré, pour que ça ne soit pas dangereux, que ça soit accessible à tous... Enfin voilà, ils ont leur programme électoral, des cases à cocher et nous on est là pour désamorcer les critiques et les questions.

Adeline

Par rapport à ce que vous avez fait dans le cadre de FACT, j'aimerais savoir

quelle place en fait ont pu avoir ces interventions sur votre activité actuelle, votre démarche. J'ai d'ailleurs cru comprendre que votre vision du projet a pas mal évolué au cours du temps.

NDF

La démarche, elle s'est affirmée, puisque c'était en 2017 je crois, donc oui ça fait déjà 5 ans. Il y a toujours ce rapport quand même au vivant. Moi j'ai pu tester des choses. Ça m'a permis de tester des choses et voir un peu ce que j'avais envie de développer après ; l'intégration du vivant, la dynamique du vivant... Par exemple sur les nichoirs, j'ai continué à faire des recherches et des applications par rapport à : quelle espèce peut nicher dans quel nichoir et qu'est-ce que ça apporte dans l'écosystème du projet et du jardin ? Donc ça a été pour moi, surtout une plateforme d'expérimentation sur ce que je voulais continuer à faire et ce que je ne voulais plus faire ; ce qui m'était intéressant et ce qui me paraissait ne plus l'être. Donc ce sont des projet de laboratoire, qui m'ont servi à moi aussi de laboratoire finalement, pour ma pratique.

Adeline

Oui parce que, quand est-ce que vous avez monté l'atelier NDF ?

NDF

En 2017. Donc « Cui-cui », ça a été un des mes tous premiers projets en indépendant. Et donc, l'agence s'est développée et maintenant on est 4 collaborateurs du coup.

Adeline

Très bien. Et bien peut-être pour finir, vous me parliez justement de ce rapport étroit avec la nature, le végétal particulièrement. J'imagine que ça nécessite une certaine connaissance technique sur certains sujets qui sont de l'ordre de la biologie ; comme vous disiez déjà avec le fait d'en savoir un peu plus sur quel type d'oiseau peut nicher dans tel type où tel type de nichoir. Comment traitez-vous de cette question et de cet ensemble de questions?

NDF

Alors il y a deux choses. Moi j'ai fait en fait un doctorat de biologie végétale et ça m'a permis d'aborder justement toutes ces notions de vivant, mais adapté au végétal et donc en partant du végétal, forcément, en dézoomant je m'intéresse à l'insecte, je m'intéresse à l'oiseau et je m'intéresse à l'habitat. Et en fait, parce que je suis arrivé dans le paysage par le végétal, donc on va dire par le bas, le végétal me permet de traiter de la terre, du sol, de l'eau, de sa pollinisation, des insectes qui vont le polliniser, des oiseaux qui vont les manger et tout ça en dézoomant, ça arrive dans un territoire qui est finalement le paysage. Donc moi, j'ai mes connaissances. Après je me forme régulièrement. Et après, dès que je peux, je me fais accompagner par des spécialistes. J'aime beaucoup travailler avec la LPO (la Ligue de protection des oiseaux) par exemple. Ils ont leur expertise sur les oiseaux à proprement parler. Et puis après, j'applique en tant que concepteur, leurs remarques, leurs préconisations. Et je fais rentrer tout ça dans le cadre de la conception, de l'esthétique et du design que j'ai décidé, qui émerge de la sensibilité que j'ai eu sur le territoire du projet. Tout ça, c'est très empirique, hein. On l'apprend pas vraiment à l'école non plus. À l'école, on apprend à faire des lectures de paysage, à identifier des éléments clés sur lesquels se raccrocher pour après raconter une histoire.

ENTRETIEN -04- avec Cathy
Habitante de Vertou

Entretien effectué à Vertou,
en déambulant
1h08min
Le 30 Novembre 2022

Adeline

J'ai pris connaissance du projet qui avait été mené par l'agence nantaise Phytolab, un projet qui se veut plus à l'écoute de la perception des habitants, par l'intermédiaire de la démarche de concertation. Je n'ai pas pu interroger Phytolab sur le sujet mais je m'intéresse tout de même au discours d'agences qui défendent cette démarche. Donc j'ai pu m'entretenir avec quelques agences, parisiennes notamment sur le sujet. Ça me paraissait en tout cas, important d'entendre aussi le retour d'habitants, dont le vôtre, sur ce projet et sur la démarche qui a été mise en place. Donc avoir votre perception actuelle du lieu et avoir un retour critique aussi d'une certaine manière sur cette concertation.

Cathy

(me présente quelques documents qui ont été distribués aux habitants de Vertou, résidant à proximité du site de projet)

La concertation a débuté en 2016. Alors, pendant la concertation, on nous a surtout parlé de la Sèvre. Jamais il n'avait été question des parcs.

Adeline

Oui, parce que ce qui est défendu en tout cas sur leur site, c'est vraiment la Sèvre, en tant qu'entité participant à l'identité de Vertou. Donc oui, vraiment la Sèvre au cœur du projet, si je me réfère au discours de Phytolab.

Cathy

Tout à fait. Et puis même au niveau des élus, on avait contacté les élus de l'opposition. Le maire a présenté ça, lors des concertations (*le sujet des arbres à couper*) comme si c'était prévu, mais absolument pas. Mon mari et moi avons participé aux concertations. Je me souviens, il y avait plusieurs projets en place. On y est allé 3 fois et finalement ce qui ressort, c'est plutôt lié à des événements festifs, pour l'été, des endroits pour manger. Il y avait des gens qui voulaient qu'on nettoie la Sèvre, qu'on la dépollue pour pouvoir s'y re-baigner. En fait, tout le monde s'était préparé sur le sujet de la Sèvre donc de l'eau ; en aucun cas concernant les bords de la Sèvre. Pour nous, ce n'était pas le sujet, en tout cas ça ne nous avait pas été présenté comme ça. Donc tout ce qui est en train de se faire, le long de la berge ici nous a été défendu comme nécessaire pour solidifier les berges alors que notre expert de l'ONF (faisant partie de l'association) a bien fait remarquer que ces abattages n'étaient d'aucune utilité ; les arbres ne sont pas malades, ne gênent pas... En fait, ça n'a jamais été abordé pendant les concertations. On a passé du temps à travailler, ça a été fait sur plusieurs semaines, plusieurs mois, et ce qui en ressort c'est ce truc là (*Ouvrage à l'initiative de la mairie : Demain la Sèvre à Vertou*).

Le maire a été étonné du monde qui est venu d'ailleurs. C'est vrai qu'il y a eu beaucoup de monde, les gens se sont investis dans ce projet, ont trouvé la démarche intéressante.

Mais de tous les projets qui sont ressortis de cette concertation presque aucun n'a été pris en compte ; on n'avait jamais parlé de remettre en question tout le parc du côté du quai de la chaussée des moines par exemple ; enlever les arbres de part et d'autre, jamais de la vie... Bien sûr il était question de refaire quelque chose pour le quai de la chaussée parce que c'était de la terre, pas très praticable. La digue le long du quai n'était pas prévue non plus au début du projet.

Donc après, on a fait des manifestations de l'autre côté (*côté parc*). On a eu de nouveau pas mal de signatures. Le problème c'est que c'était très flou. A chaque fois qu'on allait à la mairie, ils nous disaient "tout n'est pas fini, le projet bouge encore." Donc à chaque fois qu'on disait quelque chose, ils nous laissaient penser que ça pouvait encore évoluer.

Pour la concertation c'est parti comme ça. Voilà, on s'est rendu sur place pour travailler parce qu'on était riverains. Et puis à la fin, bon, ce qui en est ressorti, ça n'avait rien à voir avec ce qui était annoncé au départ. Donc ça, c'est assez frustrant, on s'est dit que c'était juste un prétexte, qu'on nous a fait venir pour finalement faire un projet déjà décidé d'avance.

Adeline

Simplement pour remettre un peu dans le contexte, par rapport à la concertation. Comme vous faites partie d'une association, je me demandais si c'est la mairie ou Phytolab qui était venu vers vous au sujet de cette concertation ou si ça c'est passé autrement.

Cathy

Alors non, l'association n'était pas encore créée à ce moment-là. Par contre, tous les gens de Vertou ont été conviés. La mairie a fait une annonce dans le journal de Vertou et les gens qui voulaient venir, pouvaient y participer. Ça a commencé comme ça.

Je pourrais vous donner le contact de quelqu'un que je connais qui habite de l'autre côté du moulin du Chêne. Il a, avec d'autres résidents, monté une association, assez récemment. Ils ont bien compris en fait que le projet n'allait pas s'arrêter là et allait par la suite concerner l'autre rive donc tout ce qui concerne le moulin Gautron, le moulin du Chêne. Phytolab veut prévoir un nouvel accès pour aller jusqu'au moulin là-haut, ce que je peux comprendre parce que la vue est magnifique. Mais il y a des grosses réticences de la part des gens qui habitent autour. Certains ont contacté la mairie pour avoir des informations, aucune réponse ne leur a été donnée, la mairie botte en touche constamment.

Par rapport aux arbres qui devaient être coupés, pendant la première réunion (réunion entre la mairie et l'association, à propos des arbres à couper), qu'on a d'ailleurs en compte rendu, on nous avait demandé s'il y avait des arbres qui pouvaient être enlevés ou pas. On leur a dit que ça dépendait de la raison. Si les arbres étaient malades, oui mais pas pour une raison comme celle qui nous a été donnée de concevoir une plage végétale ; plage qui est tout le temps remplie d'eau, pas du tout accessible. Donc à partir de là, on a tenté de défendre tous les arbres possibles, et la conversation s'est bouchée à partir de ce moment-là.

Adeline

Alors je me questionne sur une chose. Il a été prévu si je comprends bien, d'enlever des arbres dans cette zone (*côté plage végétale*), et d'en ajouter dans une zone à proximité, pour le projet des boires. J'aimerais savoir comment cette partie du projet (*les boires*) qui est particulièrement liée à des raisons environnementales et écologiques, vous a-t-elle été exposée ? De quelle nature a été l'échange entre les concepteurs, la municipalité et vous ?

Cathy

Ah non, on ne nous a pas consulté par rapport à ça. On ne nous en a pas parlé.

Mais d'ailleurs, dans cette zone justement, lorsqu'ils nous ont parlé d'enlever les arbres, ils prévoient un nouveau chemin qui permet d'aller du nouveau parking jusqu'au quai. Ils ont creusé pour faire ce chemin et ont abîmé les racines de grands arbres juste le long. Les travaux dans cette zone sont assez problématiques, pour tout ça. Je vois vos documents là, en plus ils pensent remettre des chênes mais je ne vois pas l'intérêt d'en remettre, il y en a et il y en avait avant, qui ont été coupés. Donc non, on n'a pas du tout été questionné par rapport à ça. Peut-être que c'est le côté technique de cette partie du projet qui a fait qu'ils se sont dits que ça ne servait pas à grand-chose de nous en parler je ne sais pas. Bref, pour les arbres, on a manifesté. On s'est relayé pendant 3 semaines pour éviter ces abattages, en faisant signer une pétition aux gens. Et là aujourd'hui, le maire ne peut plus nous supporter quoi.

Adeline:

Oui parce que c'est toujours le même maire si j'ai bien compris c'est ça ? Qui est à l'initiative du projet et qui est là aujourd'hui?

Cathy

Oui, c'est toujours Amailland. Donc c'est vrai que ça lui a coûté un peu parce qu'il y a eu, étonnamment 8500 signatures sur place en 3 semaines. C'est beaucoup. On a eu plus de 10000 signatures en ligne mais il a réfuté le truc en disant que n'importe qui pouvait signer ; ce qui n'est pas faux en effet. Mais ça a eu un gros impact je pense. Beaucoup de gens qui votaient pour lui ont vu d'un très mauvais œil la situation. Alors il nous sort toujours qu'on a beaucoup d'arbres. Déjà, c'est sûr. Mais en fait, on veut les garder quoi.

Adeline

Je voudrai juste évoquer un peu plus avec vous votre rapport au lieu. Quel était votre usage des lieux, avant le projet et maintenant ? Est-ce que ça a changé vos habitudes et votre appréhension des lieux ?

Cathy

C'est vrai qu'avec mon mari on a des chambres d'hôtes. Et je sais que les gens qui venaient ici, venaient pour l'authenticité, l'atmosphère qui se dégageait de ce coin-là. Moi ce côté-là me plaisait énormément. On est venu habiter ici pour ça, le cadre de cette ville avec la Sèvre qui y passe. Et ça a beaucoup changé depuis. Je me souviens, je venais souvent me promener avec mes enfants. En tout cas, il y a quelques années c'était très agréable déjà. On pouvait se promener le long, les enfants venaient jouer sur les pelouses.

Alors là, oui on peut se promener à talons mais bon on s'en fiche quoi. Le parking a été déplacé mais je sais pas trop pourquoi.

Donc je viens toujours, je suis attachée à cet endroit malgré tout mais je sais que je connais dans mon entourage des gens qui venaient et qui ne viennent plus. Ça les dégoûte en fait. C'est vrai qu'on venait tous les matins très tôt, jusqu'au soir très tard. On a tenu bon. Et puis on a été un peu malmenés. La mairie nous a plusieurs fois menacé de débarquer avec les CRS pour nous obliger de partir ; donc 3 semaines assez dures.

Et il y a des gens comme moi, qui reviennent mais ça a un goût assez amer quand même.

Et aujourd'hui encore on reçoit des pics sans arrêt lors d'évènements, de la

part de la municipalité.

Ce qu'il y a aussi, c'est que pendant longtemps, les gens ne se sont pas posés la question si les choses étaient bien ou mal faites. Je pense aux arbres qui étaient coupés le long de la Sèvre plus loin, pour l'entretien quoi. A chaque fois, on pense que les arbres sont malades et surtout que les gens qui s'en occupent, savent ce qu'ils font. D'ailleurs ma première réaction quand j'ai vu pour le projet, les panneaux affichés pour les abattages, j'ai téléphoné à Nantes métropole. J'ai demandé si les arbres étaient malades. On m'a dit " je ne sais pas, j'imagine que oui mais je ne sais pas trop". Donc on n'a pas eu de réponse de leur part.

A un moment donné, on a eu l'idée de ressortir un flyer que le département distribuait à une période (sur l'image, une personne enlaçant un arbre avec écrit "Besoin de nature"). On l'a imprimé et affiché sur les arbres. Et là on a eu des gens du département qui sont venus et ils se sont retirés du projet. Ils n'étaient plus du tout sûrs des justifications données. Le département a enlevé les financements qu'ils avaient prévus pour le projet.

Adeline

Qu'est ce qui pour vous marque le plus cet endroit, qu'est ce qui fait que vous y êtes attachée? Et est-ce que cette perception a changé finalement ?

Cathy

Avant, justement, j'aimais bien le côté authentique. Il y a quelque chose de particulier ici avec la chaussée qui traverse la Sèvre. On est au contact de l'eau. On est privilégiés je trouve de pouvoir se retrouver au milieu de l'eau comme ça, en tant que piéton ; avec au bout le moulin. C'est assez calme, hormis le pont plus loin mais il est assez reculé déjà.

Là vous voyez, les escaliers au fond, le long du quai, ils vont appeler ça le théâtre des angéliques alors qu'ils ont enlevé des angéliques justement. Ce sont des plantes qui sont protégées au niveau européen, qui ne poussent que dans des milieux particuliers, salins. Alors soi-disant, ils les ont conservées dans un endroit pour les remettre ensuite. A voir.

Mais en tout cas ces escaliers, peut-être qu'on ira s'y asseoir, pourquoi pas, mais moi je trouve que ça ressemble à pleins de projets. Avant c'était une berge, pas du tout aménagée. Maintenant ça l'est c'est sûr.

Adeline

Je comprends que c'est essentiellement avec la mairie que vous êtes en contact. Je voulais savoir quels sont vos relations, dialogues avec Phytolab, si vous en avez eu?

Cathy

Non, on a essayé de les contacter mais on n'a pas eu de retour. Ils nous ont dit que les personnes à la base, c'est Nantes Métropole et Vertou. Nos procès ont été faits contre la mairie de Vertou et Nantes Métropole, parce que le département Loire Atlantique s'était lui retiré. Donc non on n'a pas eu d'échange avec Phytolab. En fait je pense qu'eux, ils font leur proposition ; ce sont des beaux projets pour eux ; et après derrière il font un peu ce qu'on leur dit. C'est quand même derrière la mairie et Nantes métropole qui décident. Ils ont fait des changements quand ça leur a été demandé. D'ailleurs Nantes

métropole n'a jamais voulu nous recevoir, d'où le fait qu'on se soit acharné un peu sur le maire ensuite.

Adeline

Par rapport à la concertation habitante, est-ce que vous pouvez me décrire un peu le déroulé de tout ça ? Les phases, expliquer un peu les ateliers...

Cathy

Alors il y a eu cette grande réunion. On en voit une photo dans le livre justement (Demain la Sèvre à Vertou). Après cette réunion, il y a eu une table ronde. On a eu plusieurs réunions pendant lesquelles on partageait nos projets en tête. Des groupes de travail. Ça marchait bien en plus, il y avait à chaque fois une dizaine de tables avec 7-8 personnes autour pour discuter. Et à la fin on nous a dit qu'il y aurait un retour qui serait fait. Ça a été ce truc là (le livre). Donc on a n'a pas vraiment vu nos projets là-dedans nous (petit rire).

Ça a duré assez longtemps, ça s'est étalé sur plusieurs mois.

Par exemple, par rapport à la plage végétal, des gens avaient demandé quelque chose de similaire, pouvoir se baigner mais plutôt à Beautour, là où l'on pouvait se baigner dans le passé et donc ils nous ont dit que la plage végétale leur avait été demandée. Mais on leur a dit que cette plage, faite ici, elle ne permet pas de se baigner. L'idée c'était de se baigner. Mais c'est pas possible, la baignade est toujours interdite parce qu'ils ont rien nettoyé, dépollué du tout. Donc la plage perd de son intérêt quoi.

Après il y a aussi eu une concertation de faite sur le petit parc, des ateliers avec les enfants. C'était les enfants accompagnés de leurs parents qui devaient dessiner ce qu'ils voulaient faire pour le parc...

Adeline

D'accord donc c'est assez indépendant de ce dont vous me parliez tout à l'heure. Est-ce qu'il y a eu des choses organisées pour vous sur le même format un peu ? Sur le site directement ?

Cathy

Alors non, nous ça a toujours été en intérieur, autour d'une table à discuter du projet.

Là, vous voyez, de près justement, les arbres dont on a coupé les racines justement. Nous ce qu'on voulait c'était de ne pas faire ce chemin-là, il y en un juste à côté, qui existait déjà, ça suffisait. Là c'est juste pour gagner quelques mètres pour aller au parking. Donc plusieurs arbres sévèrement touchés. On a un expert dans notre asso mais je suis en plus entrée en contact avec d'autres, de la forêt du Gesvres pour avoir leur avis et c'était sans appel. Ça détériore forcément les arbres et en plus de ça on imperméabilise les sols juste au pieds. Et puis tous ces arbres le long de l'eau qui ont été coupés aussi.

Adeline:

Ce qui était défendu pour le projet c'était de retrouver un contact avec le cours d'eau, retisser des liens avec...

Cathy

Oui alors j'imagine que ça veut dire voir plus l'eau. En plus ces arbres là ils

faisaient partie d'un alignement d'arbres. Il a une loi qui interdit qu'on touche aux alignements en principe. On a fait un autre procès pour ça. On attend toujours les résultats du procès.

Je pense à autre chose là. Par rapport aux barbecues qui étaient prévus ici au niveau de la prairie. Je croyais qu'ils étaient solaires mais non en fait, ils fonctionnent à l'électricité. Donc voilà vous voyez, il y a une grande rangée de tables. Alors c'est vrai que ça peut être convivial. Il y a du monde l'été. Mais bon il y avait des tables en bois avant. Mais c'est plus gênant dans la mesure où ils ont pour ça retiré plusieurs chênes qui pompent forcément beaucoup d'eau donc ils sont utiles vous voyez.

(A proximité de la zone des boires)

Adeline

Donc voilà, c'est ça la zone des boires. C'est intéressant pour moi de constater par exemple que vous n'avez pas forcément été concertés sur tous les sujets du projet. Je pensais qu'on vous exposerait un peu tout même si je peux comprendre que c'est peut-être difficile de tout mettre au débat ensuite. Mais je pensais que vous seriez au moins tenus au courant.

Cathy

Non, on n'a pas eu d'explications par rapport à ça. C'est vrai que pour pleins d'autres sujets, on se disait qu'on ne comprenait pas le rapport avec le sujet de départ qui est la Sèvre, par exemple, le fait de garder de la place pour le festival tous les étés... Donc le projet des boires c'est ce qui aurait pu aller dans le sens de la Sèvre mais moi là, sans m'y connaître, je vois juste un truc marécageux, je ne vois pas l'intérêt mais il y en a peut-être un, j'imagine.

Mais en fait, c'est ça dans les projets, qui questionne je trouve. Ils sont censés Eviter-réduire-compenser, mais en fait ils compensent principalement. Ils ont évité parce qu'on les a saoulés mais sinon non.

(Au niveau de la plage végétale)

Cathy

Voilà la fameuse plage. On voit bien le moulin du Chêne en face. L'accès est assez dangereux.

Adeline

J'ai vu que la suite du projet concernerait cette rive-là oui, la butte et le moulin.

Cathy

Oui alors repenser l'accès c'est bien. La vue est chouette de là-haut, c'est bien de pouvoir en profiter je pense. Mais ceux qui habitent dans le village là-haut, sont plus inquiets. Ils ont peur qu'il y ait trop d'affluence peut-être après, des voitures partout.

Bon voilà, on verra.

Après sinon, le parc il plaît beaucoup aux enfants. C'est appréciable. Il y avait déjà un parc pour enfants avant. Alors la figure de la genette, pourquoi pas, c'est très subjectif là pour le coup. Ça plaît aux enfants donc tant mieux. Ça par contre, ça a été discuté avec les enfants donc ça a été décidé, il y a pas de problème.

La chaussée des moines, qunt à elle, avait besoin d'être rénovée apparemment

donc je peux comprendre aussi.

Mais en tout cas, je pense que ce n'est pas vrai de dire que le projet correspond aux sentiments des gens. Nous on aimait bien comme c'était avant, on avait un certain attachement à ce lieu. Éventuellement quelques modifications, ça peut être bénéfique mais là c'est beaucoup d'argent dépensé pour de grosse énormités comme ça je trouve. Ce qui choque les gens le plus, c'est d'abattre des arbres. C'est hyper fort quoi. Là-bas, les gens n'y croyaient même pas.

Alors, si, pour contre carrer nos accusations, le maire se défendait en disant qu'il avait planté 5000 arbres de l'autre côté de la ville. Une nouvelle forêt plantée tout récemment. Le maire s'est beaucoup appuyé sur ce projet de forêt pour justifier le droit d'en enlever quelques-uns par là.

Donc ils vont compenser en nous parlant des boires, de la passe à poisson, de cette forêt de l'autre côté.

Adeline

Pour finir, donc par rapport à la démarche de concertation, je voulais savoir quel avait été votre impression sur le moment de tout ce travail et quel est-il maintenant ?

Cathy

Alors sur le coup, j'ai trouvé ça super. On s'est d'ailleurs beaucoup investi. Je me rappelle de cette première soirée, c'était très excitant qu'on nous demande notre avis sur le sujet. Et ensuite, gros dégoût. On a eu l'impression de bosser pour rien. Il y a une forme d'amertume quoi. Et puis oui on a l'impression qu'on s'est foutu de nous, qu'on a perdu du temps à faire ça alors que ça n'en valait peut-être pas la peine. Pour faire à la fin ce qu'ils avaient envie de faire. Et surtout l'argent public quoi... Ils ont beaucoup dépensé pour le projet, déjà pour écrire ce fameux bouquin, d'autres publications, qui coûtent chères pour ne rien dire.

OUVRAGES

- Abram, David (trad. Didier Demorcy et Isabelle Stengers) 2013 [1996]. *Comment la Terre s'est tue : Pour une écologie des sens [The Spell of the Sensuous]*. Paris : La découverte
- Agence TER. 2021. *Sols vivants : Socles de la nature en ville*. Paris: Agence TER
- Agence TER, Ardenne, Paul et Accorsi, Florence. 2011. *Sols vivants : 357 824 ha de paysages habités of inhabited landscapes*. Bruxelles : AAM (Archives d'Architecture Moderne)
- Bachelard, Gaston. 2014 [1942]. *L'eau et les rêves: essai sur l'imagination de la matière*. Le livre de poche 4160. Paris: Livre de poche
- Bailly, Emeline ; Benoit, Julie ; Jacquemin, Simon ; Manola, Théa et Paquot, Thierry. 2018. *Oser la ville sensible: paysage, expérience sensible et conception urbaine*. Nantes: Cosmografia
- Berque, Augustin. 2000 [1991]. *Médiance : de milieux en paysages*. Paris : Belin
- Berque, Augustin ; Conan, Michel ; Donadieu, Pierre ; Lassus, Bernard et Roger, Alain. 1994. *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Pays, paysages. Seyssel : Champ Vallon
- Careri, Francesco (trad. Jérôme Orsoni). 2013 [2002]. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. Editions Jacqueline Chambon
- Corbin, Alain et Lebrun, Jean. 2001. *L'homme dans le paysage: entretien avec Jean Lebrun*. Paris: Textuel
- Descola, Philippe. 2011. *L'écologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*. Versailles : Editions Quae
- Guattari, Félix. 1989. *Les trois écologies*. Paris : Galilée
- Guidet, Thierry et Renaud, Franck. 2019. *Demain la Sèvre à Vertou, récit d'une inspiration*. Nantes: Joca Seria
- Luginbühl, Yves. 1989. *Paysages: textes et représentation du siècle des lumières à nos jours*. Paris : la Manufacture

BIBLIOGRAPHIE

- Luginbühl, Yves et Terrasson, Daniel. 2013. *Paysage et développement durable*. Update. Versailles: Editions Quae
- Lynch, Kevin (trad. Marie-Françoise Vénard, Jean-Louis Vénard). 1969 [1960]. *L'image de la cité [« The image of the city »]*. Paris: Dunod
- Pallasmaa, Juhani (trad. Mathilde Bellaigue). 2010 [1996]. *Le regard des sens [« The eyes of the skin »]*. Paris: Ed. du Linteau
- Roger, Alain. 1997. *Court traité du paysage*. Paris: Gallimard
- Tassin, Jacques. 2020. *Pour une écologie du sensible*. 1 vol. Paris : Odile Jacob

ARTICLES DE REVUE

- Bee, Michel ; Errico, Daniele ; Loiacono, Michele ; Piccione, Giulia ; Tricarico, Rossella ; Vaglio, Bruno. 2022. Traversées. *Les Carnets du Paysage*. n°40. p102-113
- Clément, Gilles et Coloco. 2022. La présence du vivant. *Les Carnets du Paysage*. n°40. p10-25
- Danto, Anatole. 2014. La Sèvre Nantaise. *303*. n°130p.214-215
- Duchêne, François et Morel Journal, Christelle. 2000. Riverains de cours d'eau et gestionnaires du risque, un dialogue impossible ? / Riverside residents and natural hazards managers, an impossible dialogue ?. *Géocarrefour* 75, n° 3. p. 221-26
- Folléa, Bertrand. 2017. La marge au centre. *Les cahiers de l'école de Blois*. n°15. P70-79
- Gaudin, Olivier. 2017. L'expérience du grand paysage. *Les cahiers de l'école de Blois*. n°15. P10-21
- Laurentino Ortiz, Juan. 2017. Dans l'aura du saule. *Les cahiers de l'école de Blois*. n°15. p86-89
- Santrot, Marie-Hélène et Doré Thierry. 2014. A Clisson, une vie rêvée de l'Italie. *303*. n°130. p216-223

- Vêran, Cyrille. 2017. Entretien avec Alain Roger : « Faute de modèles, nous ne savons pas “voir” esthétiquement ». *Revue D'Architectures*. [En ligne]. Disponible sur : <https://www.darchitectures.com/entretien-avec-alain-roger-faute-de-modeles-nous-ne-savons-pas-voir-esthetiquement-a3767.html>
(consulté le 13 novembre 2021).

CONFÉRENCES - ÉMISSIONS RADIO

- Corajoud, Michel. 2010. *Penser la ville par le paysage*. Cité de l'architecture, Paris [En ligne]. Disponible sur : www.citedelarchitecture.fr/fr/video/penser-la-ville-par-le-paysage

- Smets, Bas. 2011. *Pays vs paysage*. Pavillon de l'Arsenal, Paris. [En ligne]. Disponible sur : www.pavillon-arsenal.com/fr/arsenal-tv/conferences/paysages/9037-bas-smets.html

- Latour, Bruno. 22 novembre 2013. *La distinction entre humain et non-humain ne correspond plus à rien de l'expérience terrestre*. *France Culture*. [En ligne]. Disponible sur: <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/bruno-latour-la-distinction-entre-humain-et-non-humain-ne-correspond-plus-a-rien-de-l-experience-terrestre-7719847>.

- Viganò, Paola. 01 Décembre 2022. *Le territoire sujet*. Ecole Nationale d'Architecture, Nantes (ENSAN)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. (p.26) Zan Ni. *Paysage de rivière avec des arbres nus*. Encre sur papier. Date exacte non connue (entre 1301 et 1374)

Fig. 2. (p. 28) Lallemand de Betz Michel Joseph Hyacinthe . *Représentation de villes du Proche et Moyen-Orient*. XVIIème s

Fig. 3. (p. 32) Soulier Charles. *Photographie du Mont Blanc*. Fin du XIXème siècle. Crédits photographiques © Charles Soulier

Fig. 4. (p. 34) Howard Ebenezer. *The three magnets diagram*. 1898

Fig. 5. (p. 36) Monet Claude. *Impression soleil levant*. Huile sur toile. 50Cm X 65cm. 1872

Fig. 6. (p. 38) Champain Adeline. *Valeurs symboliques associées à un territoire*. Diagramme. 2022

Fig. 7. (p. 42) De Boissieu J.-J. *La leçon de botanique*. Gravure. 1805

Fig. 8. (p. 43) Thouin Gabriel. *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*. Planche 53 : fabriques de l'ornement des jardins. 1820

Fig. 9. (p. 48) Monet Claude. *Reflets verts. Série Nymphéa*. Panneaux accolés sur toile. 200Cm X 850cm. 1914-1926

Fig. 10. (p. 56) Secchi Bernardo et Viganò Paola. *Etude pour le Grand Paris*. Cartes. 2013

Fig. 11. (p. 60) Long Richard. *A line made by walking*. Crédits photographiques © Richard Long. 1967

Fig. 12. (p. 62) Smithson Alison. *Vue du passager dans une Citroën CX quittant Upper Lawn et s'approchant du portail de Splenders, la maison du père de Beckford*. Crédits photographiques © Alison Smithson. 1982

Fig. 13. (p. 64) Ledoux Claude-Nicolas. *Œil reflétant l'intérieur du théâtre de Besançon*. Gravure. 1804

Fig. 14. (p. 68) Bosch Jérôme. *Le jardin des délices*. 2,2m X 3,89m. peinture à l'huile sur chêne. 1503-1515

Fig. 15. (p. 70) Champain Adeline. *Expérience continuer par une projection à double sens*. Schéma. 2022

Fig. 16. (p. 78) Champain Adeline. *Relation perception-mémoire-imagination*. Schéma. 2022

Fig. 17. (p.80) Champain Adeline. *Du paysage émotionnel au monde sensible*. Digramme. 2022

Fig. 18. (p. 82) Champain Adeline. *Plan tramé du quartier Exarcheia, Athènes, Grèce*. 2022

Fig. 19 et 20. (p. 86-87) Champain Adeline. *Mon image du quartier Exarcheia avant et après familiarisation au bout de quelques mois*. Crédits photographiques © Oskar Rischewski. 2022

Fig. 21. (p. 88) Hergé. *Les aventures de Tintin : Le crabe aux pinces d'or - couverture*. 1941

Fig. 22. (p. 94) Champain Adeline. *Dépassement des limites corporelles par les sens*. Diagramme. 2022

Fig. 23. (p. 100) Champain Adeline. *La rencontre des toiles d'araignées, représentative de l'interconnexion des milieux*. dessin. 2022

Fig. 24. (p. 118) Champain Adeline. *Processus de trajection*. Schéma. 2022

Fig. 25. (p. 122) Champain Adeline. *Schéma d'application du principe de mouvement selon Lassus - le cas de cascades*. 2022

Fig. 26. (p. 134) Clément Gilles et Coloco. *Le jardin des Manifatture Knos à Lecce*. Crédits photographiques © Coloco. 2015

Fig. 27. (p. 142) *Collaboration avec les habitants de l'île-Saint-Denis pour le projet FACT*. Crédits photographiques © Hermeline Carpentier. 2015

Fig. 28. (p.146) Champain Adeline. *Utilisation d'un même ensemble de branches par un écureuil et un oiseau*. Schéma. 2022

Fig. 29. (p. 148) Champain Adeline. *Reconnaissance mutuelle des corps sensibles*. Diagramme. 2022

Fig. 30. (p. 154) Champain Adeline. *Présentation des agences interrogées*.

2022

Fig. 31. (p. 158). Agence TER. *Projet des bords de Loire à Nantes*. Plan masse. 2018

Fig. 32. (p. 162) Agence TER, Gallinet Gilles et Hekladonia. *Familles d'oiseaux répertoriées selon leurs trajectoires et hauteurs de vols dans la canopée de la Plaça de les Glories Catalanes*. Coupe. 2014

Fig. 33. (p. 164 – 165) Agence TER. *Projet du parc Billancourt*. Extrait d'une coupe animée. 2020

Fig. 34. (p. 166) Agence Champ libre. *Plan guide d'aménagement à Villeneuve-Saint-Georges*. Plan. 2020

Fig. 35. (p. 168) Agence Champ libre. *Organisation de l'évènement participatif à Villeneuve-Saint-Georges*. Schéma. 2020

Fig. 36. (p. 172) Champain Adeline. *Fiche descriptive du martin-pêcheur d'Europe d'après Bruno Garnerone*. 2022

Fig. 37. (p. 174) Robert Louise. *Logo du projet FACT*. 2015

Fig. 38. (p. 176) Atelier NDF. *Mise en place des nichoirs dans l'espace public*. Crédits photographiques © Nicolas Deshais-Fernandez. 2015

Fig. 39. (p. 188) *Illustration mettant en évidence la présence du moulin en suplomb du cours d'eau*, tiré du site de l'agence Phytolab. 2018

Fig. 40. (p.190) Champain Adeline. *L'un des 55 arbres devant être abattu, tagué en signe de contestation*. Photographie personnelle

TABLE DES MATIÈRES

	REMERCIEMENTS	5			
	PRÉAMBULE	7			
	INTRODUCTION	11			
	CHAPITRE 1				
COURS D'EAU ET PAYSAGE	PARTIE 1 DU PAYS AU PAYSAGE, LE PAYSAGE EN THÉORIE	21			
	-Des conceptions du monde différenciées	21			
	-L'attachement d'une valeur symbolique au territoire ou la naissance du paysage	28			
	-Vision historico-religieuse du paysage occidental	35			
	-Théorie du paysage des cours d'eau permis par un imaginaire de l'eau	44			
	PARTIE 2 L'USAGER SPECTATEUR OU ACTEUR?	51			
	-L'émergence du paysage à travers la contemplation	51			
	-Regards changeants induits par le mouvement et la vitesse de lecture du paysage	55			
	-Le corps, interface avec le monde	61			
	CHAPITRE 2				
UNE APPROCHE EXPÉRIENTIELLE DU MONDE	PARTIE 1 L'ÊTRE PERCEPTIF INITIATEUR DE CE PAYSAGE CONSTRUIT	73			
	-La notion de paysage perceptif	73			
	-Des critères d'appréhension inhérents à l'individu	75			
	-Le paysage représenté - de l'image individuelle à la construction d'une image collective	79			
	PARTIE 2 LE SENSIBLE EN PARTAGE	91			
	-L'être vivant à priori limité par son enveloppe corporelle	91			
	-La conscience d'un "moi" au monde	95			
	-Le partage de ces manifestations sensibles	97			
	CHAPITRE 3				
	MODIFIER LES FORMES DE PENSÉE PAR L'ENGAGEMENT DE NOS FACULTÉS SENSIBLES				
	PARTIE 1 VERS UNE ÉCOLOGIE RENOUVELÉE	107			
	-Une définition remise en question	107			
	-Le dualisme moderne nature-culture qui tend à être nuancé	114			
	-Reconsidérer le sensible dans le domaine de la recherche scientifique	121			
	-Une démarche nécessitant la déconstruction des idées préconçues portées par notre société	124			
	PARTIE 2 RETROUVAILLES AVEC L'ENSEMBLE DU VIVANT	129			
	-Des préoccupations qui réinterrogent les échelles	129			
	-Les approches quantitatives et qualitatives au service l'une de l'autre et non plus duales	134			
	-Vers une reconnaissance de l'altérité	139			
	PARTIE 3 CHANGEMENT DE PARADIGME DANS LA PRATIQUE PAYSAGÈRE - MENER L'ENQUÊTE	151			
	-Positionnement méthodologique	151			
	-Une rencontre sensible avec le terrain	157			
	-L'élaboration d'un projet écologique	190			
	-Les rôles du paysagiste concepteur et du projet de paysage aujourd'hui et demain	197			
	CONCLUSION	203			
	ANNEXES	211			
	BIBLIOGRAPHIE	262			
	TABLE DES FIGURES	266			
	TABLES DES MATIÈRES	270			

Bien souvent perçu comme incarnant la contemplation, le paysage appelle à l'expérience sensible du monde. Nourri d'enquêtes renseignant sur un territoire plus spécifique qu'est celui des cours d'eau, ce mémoire propose d'explorer les liens qui nous unissent au paysage et à notre milieu au regard des enjeux contemporains dont celui qu'on nomme *enjeu écologique* - terme qui sera amené à être questionné au fil de ce travail de recherche - qui infuse tant dans la pratique paysagère que celle de l'aménagement du territoire plus largement.